This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF TH
UNIVERSITY OF MICHIG
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

A 45

SERMONS

DE M. L'ABBÉ

LEGRIS-DUVAL,

René

PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE SUR SA VIE

PAR M. L. C. D. B.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Ad. Le Clere, Imp. de S. E. Mgr. le Cardinal Archevêque de Paris, quai des Augustins, n°. 35.

1820.

BX
1756
.L52
1820
V.2

698002-129

DISCOURS

PRONONCÉ EN 1814

DANS L'ÉGLISE DES CARMES, RUE DE VAUGIRARD,

A UN SERVICE SOLENNEL

POUR LES VICTIMES

DU 2 SEPTEMBRE 1792.

Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.

Voici la victoire qui triomphe du monde, c'est celle de notre foi. I. Joan. v, 4.

A la vue de cette enceinte, théâtre de tant de forfaits et de vertus, parmi les souvenirs douloureux qu'elle nous rappelle, ne vous sembleroit-t-il pas, mes frères, que le seul langage qui nous convienne, seroit celui de nos gémis-

semens et de nos pleurs? Eh! quel besoin votre douleur aurait-elle de nos paroles? Tout parle dans ces lieux, et le temple, et l'autel, et ces murs, et le sang dont ils sont marqués, et les lugubres images dont cette solennité nous environne. Aussi ne venons-nous point ajouter à votre sainte tristesse, encore moins voudrions-nous réveiller des ressentimens qu'un chrétien ne doit jamais connoître; la gloire de la religion n'est-elle pas de les étouffer?

Quels que soient les auteurs de tant de maux, si pourtant ils vivent encore, qu'ils sachent qu'il n'est pas ici un ministre de Jésus-Christ qui ne soit prêt à donner tout son sang pour les voir heureux et chrétiens. Nous ne venons pas même vous demander des larmes. Ces prêtres vertueux étoient nos pasteurs, nos amis, nos frères; déjà vous les avez pleurés dans ces jours même où la douleur étoit un crime, aussi bien que

la vertu. Il est temps de nous consoler, en nous entretenant de leur gloire. Au milieu de ces scènes déchirantes de barbarie et d'héroïsme, il sera beau de contempler cette religion, dont le partage est de tout souffrir, de tout pardonner et de tout vaincre; qui, longtemps battue par la tempête, élève avec plus d'éclat sa tête majestueuse, et semble défier de nouveaux orages. *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.*

Entrons, mes frères, dans les vues de la Providence, qui ne permet les persécutions que pour le triomphe de ses élus et pour celui de son Eglise. Les justes ont semblé succomber, et ils restent victorieux par la foi. La foi parut opprimée, prête à s'éteindre dans le sang de ses enfans; et la constance de ses martyrs a manifesté sa vertu divine, vérifié ses promesses, assuré sa victoire. *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.*

Dix-huit siècles de combats avoient établi cette vérité. Nous venons vous en montrer l'éclatante confirmation dans les dernières épreuves de l'Eglise, dont cette funeste journée ne fut que la sanglante ouverture. En deux mots, les martyrs triomphans par la foi, première réflexion; la foi triomphante par les martyrs, deuxième réflexion. Tel est le dessein de ce discours.

Nous appelons martyrs ces respectables victimes, parce qu'il n'est point d'autre nom pour désigner le chrétien qui donne sa vie pour la foi, et en même temps nous offrons pour eux de prières, par un juste respect pour la torité de l'Eglise, à laquelle seul appartient de les préconiser solen lement.

Vierge sainte! ces prêtres étoient tous vos serviteurs. C'ét qui les souteniez dans le comba leur assuriez la couronne. Dai

rendre aussi présente parmi nous; inspirez-nous ce langage de la foi, qui seul peut les honorer dignement, afin que la grâce qui formoit en ces lieux des martyrs, y forme aujourd'hui de vrais chrétiens. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les temps étoient accomplis où l'Eglise devoit éprouver la plus redoutable des persécutions que Dieu lui eût encore préparées. L'impiété, long-temps triomphante, avoit corrompu les nations, et répandoit ses poisons jusqu'au pied du trône des rois, dont elle mendioit la faveur, tandis qu'elle tramoit leur ruine. En vain mille voix éloquentes réclament contre ses attentats et dévoilent ses impostures; elle ne peut plus être confondue que par ses propres succès. Il faut qu'elle règne; qu'elle-même punissant par ses fureurs les peuples qu'elle a séduits, les désabuse enfin et les ra-

un poste que la foi, la tendresse et le zèle leur avoient appris à chérir.

Incrédules qui les avez dépouillés, reconnoissez-vous en eux les victimes de la cupidité, de l'ambition? Vous ont-ils assez prouvé la puissance et la sainteté de la foi qui les anime? Mais quoi! vous doutez encore? On calomnie leurs motifs, on déshonore leurs vertus mêmes! Hâtez-vous donc, ouvrez les cachots, allumez les bûchers, aiguisez les poignards: la foi, qui les fit triompher dans l'abandon de leurs biens, les fera vaincre encore dans la perte de leur liberté, de leur vie même. Déjà la journée fatale qui sembla renverser pour jamais notre antique monarchie (1), sembloit aussi avoir épuisé la mesure des crimes et des fureurs. Mais l'impiété restoit fidèle à sa double conspiration. Avec le trône, il falloit briser l'autel,

charger de chaînes ses pontifes avec son Roi, et les prêtres fidèles avec les serviteurs généreux du meilleur et du plus infortuné des maîtres, pour se baigner à loisir dans leur sang. O mon Dieu! quel spectacle va donner au monde ce peuple des Clotilde et des saint Louis! ce peuple, si long-temps la portion chérie de votre héritage! Un jour vous vous rappellerez vos anciennes miséricordes; c'est ici le temps des vengeances. François, vous aviez accueilli l'impiété, accrédité ses maximes, étendu son empire: l'arrêt en est porté; vous épuiserez jusqu'à la lie la coupe sanglante de ses fureurs.

(1) De toutes parts les prêtres, recherchés comme des ennemis publics, sont enlevés avec violence, entraînés au milieu des outrages; on les dépose dans cet asile de la prière et de la paix. Et ne convenoit-il pas, en effet, que ces honorables captifs eussent un temple pour

...

prison? N'étoit-ce pas au pied des autels que les victimes de Jésus-Christ devoient attendre le moment du sacrifice? En arrivant, ils s'embrassent, et se félicitent d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (1).

A la tête de cent soixante-dix ministres des autels, paroît l'archevêque d'Arles, M. Dulau, l'un des ornemens du clergé de France, par la sincérité de sa piété, par l'étendue de ses lumières, et la sagesse de son zèle. Souvent on le pressa de faire agir ses amis. *Non*, répondit-il, *je suis trop bien ici*. Il se trouvoit heureux de souffrir pour la foi; et c'étoit dans ses entretiens, que ces généreux confesseurs s'enflammoient du désir de mourir pour elle. A ce pontife, si digne de présider le collége d'

(1) Act. v, 41.

saints martyrs, joignons les évêques de Saintes et de Beauvais, (MM. de la Rochefoucauld) ces deux illustres frères, que devoit unir le triple lien du sang, de l'amitié et du martyre. Vainement offrit-on la liberté à l'évêque de Saintes, il ne put se résoudre à se séparer de son frère. Avec quelle dignité il porta les liens dont le chargeoit sa religieuse amitié! par quelles vertus l'un et l'autre les honorèrent! C'étoient eux qui, par la douceur de leur commerce et la sérénité de leur ame, entretenoient la joie divine qui régnoit dans cette demeure. Notre siècle méritoit-il d'être honoré par de tels exemples? Que dira-t-il encore de ce chevalier de Valfonds, digne émule des Maurice et des Victor, et déjà préparé, comme eux, par le courage et l'honneur guerrier à tout l'héroisme de la foi? Qui êtes-vous? lui demanda-t-on. — Je suis chrétien, catholique. — Mais ce n'est pas un état. —

C'est comme tel que j'ai été arrêté. — Vous pourriez obtenir votre liberté. — Ma captivité m'est plus chère. Il y resta, pour consoler la piété des plus saints prêtres, et mérita de partager leur couronne.

Cependant cette ville malheureuse restoit abandonnée à ces puissances de ténèbres, que Dieu déchaîne dans sa fureur contre les peuples qu'il veut punir. Tandis que la terreur en assiégeoit les portes, que l'iniquité en occupoit l'enceinte, que le crime et le malheur sembloient planer sur chaque maison, restoit-il encore un asile pour la paix, la charité, et toutes les vertus? Oui, mes frères, et c'étoient les prisons des prêtres. Venez, osez franchir ces portes où brille un appareil menaçant. A travers les imprécations et les blasphèmes, pénétrez jusqu'à cette enceinte. Quel spectacle s'offre à vos regards? De pontifes vénérables, de bons prêtr blanchis par les travaux et les anné

de jeunes lévites qui portent sur leur front la candeur de l'innocence, la généreuse ardeur du martyre. Telles étoient les prisons des premiers chrétiens. Vous retrouvez ici et leurs prières continuelles, et leur ardente charité, et leurs agapes fraternelles. Les uns successivement prosternés aux pieds des autels, ont fait de leur prison le temple d'une adoration perpétuelle; les autres puisent dans les livres saints la consolation et l'espérance. Quelquefois ils viennent ranimer leur piété en s'entretenant ensemble du bonheur de souffrir pour Jésus-Christ. Leur conversation est toute céleste. Des amis, des parens, étoient venus agités par l'inquiétude et la douleur; ils s'en retournent consolés. Des fidèles, conduits par la charité, trouvent dans l'édification qu'ils remportent, le prix de leurs pieuses sollicitudes. Les gardes mêmes sont attendris; quelquefois on les entendit s'é-

crier : Que de vertus dans cette enceinte! et ils donnoient des larmes à leurs prisonniers, mille fois plus heureux qu'eux-mêmes! Au milieu des infirmités, des privations, des menaces sans cesse répétées, c'étoit la paix du ciel avec une sérénité inaltérable. C'étoit l'esprit même de Dieu, avec tous ses dons, répandu dans ce nouveau cénacle, pour les préparer au combat, dont le jour alloit enfin paroître. Laissons à l'histoire le triste soin de le marquer en traits de sang; pour l'instruction éternelle des siècles, ce jour qui mit un terme à l'imposture de l'impiété, ce jour, où jetant enfin le masque importun de la tolérance et de l'humanité, on la vit se lever tout à coup terrible, menaçante, et par le sang de trois cents prêtres et de tant d'illustres victimes immolées à la fois dans une seule ville (1), préluder au sang qu'elle

(1) Aux Carmes, au séminaire de Saint-Firmin, à l'Abbaye-Saint-Germain et ailleurs.

alloit bientôt demander à tous les ordres de l'Etat, en commençant par celui du Monarque et de son auguste famille. Pour nous, ne voyons aujourd'hui que les triomphes des saints martyrs.

C'étoit l'heure où les captifs de Jésus-Christ, réunis dans le jardin, goûtoient le seul délassement que leur eût laissé la tyrannie. Soudain les barrières sont forcées, les hurlemens de la fureur se mêlent au bruit des armes. Le glaive brille; de toutes parts la mort se montre, et les environne sous mille formes différentes. Ainsi, dans les murs de Rome ou de Carthage, l'amphithéâtre s'ouvroit aux combats des premiers chrétiens, parmi les rugissemens des tigres et des lions, et les cris d'une multitude, encore plus altérée du sang des hommes. Mais quel est ce pontife auguste, seul debout au milieu d'une foule de prêtres prosternés? C'est le vénérable archevêque d'Arles. Le front calme, la

voix assurée, il prononce sur eux une dernière bénédiction, tandis que, du haut du ciel, Jésus-Christ, le Pontife éternel, les bénissoit en ce moment, et les rendoit invincibles. Déjà s'approche une troupe de malheureux, vomis par les cachots, et l'opprobre du peuple françois qui ne les avoua jamais. Ils menacent, ils cherchent, ils appellent à grands cris l'archevêque d'Arles. Le prélat jette les yeux sur son divin Maître; (Chrétiens, soyez attentifs.) il en va retracer tous les traits, et apprendre à un siècle incrédule comment sait mourir un évêque. Il marche droit aux assassins. Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller mes confrères. Frappés de ce caractère de douceur et de dignité, comme le furent autrefois les Juifs à l'aspect de Jésus-Christ même, six brigands qui l'environnent restent interdits et immobiles. Un septième survient; il lève un fer parricide : le saint

pontife tombe, en demandant pardon pour ses bourreaux.

C'en est fait, le signal est donné, des chants de mort se font entendre; tout se mêle, tout se confond, les victimes avec les bourreaux; et cette terre à jamais consacrée reçoit les prémices du sang des confesseurs de Jésus-Christ. Tels que des loups affamés, les brigands se précipitent au milieu de ce troupeau sans défense. Quarante prêtres ont déjà péri; on chasse les autres vers cette église. Avec quel empressement ces victimes dévouées se rangent à l'ombre de la croix, leur digne asile et leur unique espérance. Loin d'eux les agitations et la terreur. Pour eux la mort est un gain; ils sont pleins de l'immortalité qui les attend. Dans le recueillement profond de la foi, tous à genoux, autour de cet autel, ils récitent pour eux-mêmes les prières qu'ils avoient si souvent récitées près des

fidèles agonisans. Dans ce silence religieux et lugubre, une voix seule se faisoit entendre de temps en temps. C'étoit celle de l'évêque de Beauvais. Déjà blessé dans le jardin, il soulageoit sa douleur par ce cri si digne d'un évêque : *Mon Dieu, pardonnez-leur.* C'est un fait attesté, que, durant cette scène d'horreur, pas un gémissement ne fut entendu ; pas d'autres voix que les cris des bourreaux, et aussi les derniers accens de la prière des saints martyrs, et les vœux qu'ils offroient au ciel pour les barbares qui les égorgeoient.

Admirable et touchant spectacle ! La fureur des assassins s'en irrite. Sur cette table même, et sur ce marbre sacré, ils aiguisent le fer homicide sous les yeux des intrépides confesseurs. Après à la première confusion succède un ordre affreux, pour qu'un seul ne puisse échapper. On les appelle successive-

ment ; ils se lèvent deux à deux, ils s'avancent avec dignité, la prière sur les lèvres, le cœur élevé vers le ciel, comme dans leurs saintes cérémonies. Ils arrivent à cette porte ; ils franchissent le seuil fatal. Là se présente d'abord un satellite de la mort ; il les inscrit sur le funèbre catalogue ; il les dépouille, et les envoie aux assassins dont les cris féroces les appellent.

Et pourquoi ne les suivrions-nous pas ? La foi porte son flambeau devant eux, et les couvre de son égide immortelle. Qu'elle soit aussi notre guide.

A l'entrée de ce sanctuaire, l'enfer, transporté tout entier, a placé le théâtre de ses fureurs. Ici des bourreaux... Mais détachons nos yeux de ce spectacle : c'est le ciel qu'il faut envisager. Les cieux se sont ouverts. Du haut de son trône éternel, le Fils de Dieu, chef et modèle des martyrs, abaisse ses regards sur cette arène sanglante. Les cou-

sonnes brillent suspendues, le prêtre se présente, tranquille, intrépide, au milieu des haches et des massues levées sur sa tête. Il abandonne sa vie aux assassins, il jette sur ce peuple égaré un dernier regard de pitié. Il élève pour eux sa voix mourante. Le fer a brisé ses liens, les anges ont reçu son ame. La troupe triomphante des martyrs s'élève vers les cieux en chantant l'hymne de la victoire, et ils vont prier encore pour leur malheureuse patrie.

Ainsi périrent en quelques heures cent quarante ministres des autels, qui sembloient représenter tout le clergé françois, par la variété des âges, des fonctions et des dignités. A la honte éternelle de l'impiété, on la vit traîner à la mort douze vénérables vieillards, qui achevoient, dans l'hospice de Saint-François-de-Sales (1), les restes d'une

(1) Etabli à Issy, près de Paris.

vie consumée dans les travaux du saint ministère. On la vit souiller leurs cheveux blancs dans la poussière, et pour couronner ses trophées, sur les cadavres des vieillards, immoler de jeunes martyrs ravis à leurs écoles paisibles, hélas! et aux vœux de leurs familles et aux larmes de leurs mères, qui attendoient leur retour. A leur tête combattirent leurs maîtres vertueux, ces prêtres de Saint-Sulpice que l'on pouvoit appeler les pères du clergé français, comme ils en sont encore les guides et les modèles. O sainte société! que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je vous oublie! O nos pères, ô nos maîtres, si profonds dans la science des saints, si grands dans votre simplicité! L'Eglise confioit à vos soins l'espérance du sanctuaire : long-temps vous les avez conduits dans les routes de la doctrine et de la vertu; il ne manquoit à votre gloire que de les guider au martyre.

Et vous, vénérables pontifes de Saintes et de Beauvais, illustres et touchans modèles de la constance sacerdotale et de l'amitié fraternelle, en vous se vérifia cet oracle de l'Esprit saint : « Le » frère soutenu par son frère, ne sera jamais ébranlé » (1). Vous marchiez à la mort appuyés l'un sur l'autre : heureux de confondre votre sang et vos derniers soupirs ; plus heureux de mourir ensemble pour votre Dieu. Le ciel vous a reçus ensemble ; et l'église de France unira vos noms glorieux avec ceux des Denis, des Pothin, des Irénée, et du saint archevêque d'Arles. Elle y associera, dans la suite, et ce respectable Fénélon (2) qui mourut victime du bien qu'il avoit fait, et de l'amour qu'il avoit inspiré ; et ce jeune Montmoren-

(1) Prov. xv, 19.

(2) M. l'abbé de Fénélon, connu par son zèle pour les pauvres Savoyards.

ci (1), qui promettoit à l'Eglise tant de vertus et tant de gloire; et tant d'autres dont les noms sont inscrits au livre de vie. Ah! que vos illustres familles placent à la tête de tous leurs titres, l'honneur d'avoir donné des martyrs à Jésus-Christ; surtout qu'elles conservent à jamais le noble héritage de la foi, qui fait aujourd'hui votre bonheur, et qui doit immortaliser votre mémoire.

Que ne nous est-il permis de nous reposer, mes frères! mais l'impiété ne se reposera point, tant qu'il restera un prêtre à immoler; et il s'en trouvera dans toutes les prisons de cette capitale. Vous serez surtout consacrée par les souvenirs de la religion, pieuse maison de Saint-Firmin. Là quatre-vingt-douze prêtres défièrent également le glaive des assassins, et la cruauté des bourreaux. Là

(1) M. l'abbé de Montmorenci-Laval, frère de M. le vicomte Matthieu de Montmorenci.

les enfans du vertueux Bourdoise (1) donnèrent le même spectacle que ceux du vénérable Olier (2), et moururent avec la même assistance à la tête de leurs élèves.

O église de France, réjouis-toi dans le triomphe de tes martyrs. Réjouis-toi; quitte tes vêtemens de deuil. Du haut du trône de saint Louis, le fils aîné de l'Eglise, a entendu tes gémissemens et la voix du sang de tes ministres. Oui, j'en atteste sa piété; j'en atteste cette foi héréditaire, comme la couronne, dans sa royale maison. Il essuyera tes larmes, il relevera tes écoles; il peuplera tes sanctuaires abandonnés.

(1) Les prêtres de la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, dont M. Adrien Bourdoise a été l'instituteur.

(2) M. Jean-Jacques Olier a été le fondateur du séminaire et de la congrégation de Saint-Sulpice.

Lætaberis

Lætaberis in filiis tuis (1). Et nous, mes frères, glorifions-nous dans le Seigneur, dit saint Léon, parce qu'il nous offre, dans les martyrs, et un appui et un exemple; *et præsidium et exemplum* (2). Attachons-nous à cette foi divine, principe de leurs vertus et de leur victoire. Et après avoir vu les martyrs triomphans par la foi, considérons la foi triomphante par les martyrs; seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Lorsque nous considérons le bien général de l'Eglise, et les triomphes glorieux que cette persécution lui prépare, nous portons nos douleurs et nos chaînes, non-seulement avec patience, mais avec joie et actions de grâce; *non solum in omni patientiâ, sed cum gaudio, et gratiarum actione.* Ainsi pensoit,

(1) Tob. XIII, 17.

(2) Serm. LXXXIII, de S. Laurent.

ainsi s'exprimoit, dans sa prison de Florence, le chef auguste de l'Eglise; Pie VI, écrivant aux évêques françois, qu'il proclame confesseurs invincibles de la foi, dignes d'être proposés à l'admiration de l'Eglise universelle, dans cette persécution, dont lui-même fut le martyr.

L'attente du saint Pontife n'a pas été trompée. Jésus-Christ a vaincu dans ses ministres. Après tant de sang versé, la religion et l'impiété se présentent au monde désabusé, non pas telles que les passions et les préjugés nous les dépeignirent si long-temps, mais telles que les verront tous les siècles. Après la plus terrible expérience qu'ait jamais faite le genre humain, l'impiété se montre noircie de crimes, couverte de sang, appuyée sur une épée, au bord d'un immense tombeau, où s'engloutirent les générations entières. La religion, justifiée par ses ennemis mêmes, lève un front modeste, mais as-

suré; elle étend ses mains maternelles vers ce peuple qui l'outragea. La religion, pour être adorée, n'a besoin que d'être connue. Les martyrs ont assuré son triomphe, parce qu'ils ont fait connoître, 1°. sa vertu divine; 2°. la vérité des promesses qui lui sont faites.

La vertu divine de la foi, c'est cette constance tranquille et invincible qui souffre tout pour Dieu, et pardonne tout aux hommes pour l'amour de Dieu; qui résiste inflexiblement aux ennemis de la foi, et ne cesse jamais de les aimer; qui meurt pour la vérité en bénissant ses bourreaux, et en priant pour eux: c'est cette vertu que nous adorons en Jésus-Christ. C'est elle que vous venez d'admirer dans l'immense majorité du clergé françois, se dévouant pour la foi à toutes les misères, à toutes les douleurs; et, par le sacrifice qui consacra ce saint asile, préludant au grand sacrifice qui devoit ensanglanter la France

entière. Portez donc vos regards sur la vaste étendue de ce royaume. O jours de triomphe pour l'Eglise, mais jours de calamités et de deuil éternel pour un peuple malheureux! Où court cette foule égarée? que cherchent ces soldats furieux? pour qui ces chaînes, ces feux, ces glaives, que je vois partout préparés? Pour les ministres des autels. Quel est leur crime envers la patrie? Ils refusent de trahir la foi de leurs pères. On les poursuit dans les campagnes, on les traîne de ville en ville; dépouillés, chargés d'opprobres, égorgés, mis en pièces, précipités dans les flots, jetés à travers les flammes. Ames chrétiennes, ne craignez rien pour l'honneur de votre foi; elle a triomphé jusqu'à la fin par le plus glorieux témoignage : *Omnes testimonio fidei probati* (1). Est-ce ici la vertu de l'homme ou celle de Dieu?

(1) Heb. XI, 39.

Connoissez-vous dans la raison humaine quelque force assez puissante pour tenir unis jusqu'à la mort, dans la profession d'une même croyance, cette foule d'hommes, divisés par l'âge, l'éducation, le rang, l'intérêt, et qui n'avoient d'autre lien commun que celui de la foi? Qui peut leur inspirer à tous cette force qui n'a pas su fléchir, cette paix que rien n'altéra, cet amour des ennemis que la sagesse profane n'avoit pas même soupçonné? Vous le savez, mes frères, ce ne sont pas là les caractères du fanatisme. Quelle puissance les retient? D'un mot ils pourroient briser leurs chaînes; les prêtres alors pouvoient dire ce que disoit Origène au nom des premiers chrétiens : Nous sommes les seuls coupables que les lois laisseroient en paix, si nous voulions abjurer notre foi. *Omnes testimonio fidei probati.*

Dira-t-on que tant de grandeur fut l'héroïsme d'un moment? Descendez donc

dans les cachots; ils s'y trouveront toujours dignes de la cause qu'ils défendoient, toujours rendant grâces à Dieu, comme les apôtres dans les chaînes; suivez-les sur le char fatal, qui fut celui de leur triomphe; vous les verrez tels que des pasteurs assis au milieu de leurs troupeaux, instruisant, consolant leurs compagnons d'infortune, et, tandis qu'ils marchoient à la mort, leur ouvrant les portes du ciel.

L'incrédule balance encore peut-être; ce sublime courage lui semble commun et facile; pour rendre hommage à la divinité de la foi, il exige de longues tortures et une patience sans bornes comme les douleurs. Allez donc interroger douze cents prêtres, livrés onze mois entiers sur des vaisseaux, à toutes les rigueurs des saisons, à toutes les horreurs de la misère, et aux fureurs de la contagion : pénétrez dans cet enfer des vivans, où n'entrèrent jamais ni la

pitié ni l'espérance; je me trompe, c'est le séjour de grâce où les justes se purifient. Là, de vénérables captifs, des hommes dont le monde n'étoit pas digne, se consoloient les uns les autres par ces paroles vraiment sacerdotales: Nous sommes les plus malheureux des hommes, et les plus heureux des chrétiens. Vainement la tyrannie, rougissant trop tard d'elle-même, enverra ses victimes mourir au loin, sous un ciel dévorant. Elle pense ensevelir leur mémoire avec leurs cendres dans les sables de ces déserts. A travers les vastes mers, la Providence ramènera, comme par la main, d'irrécusables témoins, pour venger la religion, pour assurer sa gloire, en déposant des tourmens et des vertus de ses ministres fidèles. O combien nous devons chérir ce triomphe de la foi! Daignez y réfléchir, mes frères, il devient la gloire de la France, et la seule consolation qui lui reste.

Notre malheureuse révolution présente deux aspects : elle s'offre d'abord comme l'épouvantable tissu de toutes les fureurs que l'enfer peut inspirer, et que peut concevoir le cœur de l'homme instruit à braver tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Voilà l'ouvrage de l'impiété. Paroissez religion divine, comme la lumière au sein du chaos. Que vois-je? des vertus plus éclatantes que les forfaits ne sont odieux! D'un côté, des excès de cruauté qui révolteroient des barbares; de l'autre, des miracles de douceur et de charité, qui ne semblent appartenir qu'aux anges du ciel. L'irréligion s'est déchaînée contre Dieu jusqu'au mépris et à la haine: la religion, dans le plus incrédule de tous les siècles, enfante des milliers de héros. Nous sommes donc encore au temps des martyrs, s'écrioit un des bourreaux. Malheureux, qui vouloit blasphémer, et prononçoit un acte de

foi! La trahison brise tous les liens; une fidélité religieuse dans les parens, dans les amis, dans les serviteurs, vient révéler mille vertus, et rend l'héroïsme populaire. Des êtres dégradés abjurent la dignité de l'homme et la déshonorent; ennobli par la religion, le sexe le plus foible devient la gloire de l'humanité. Dans toutes les conditions, depuis cette fille auguste de nos Rois, dont la France doit opposer avec gloire et la vie et la mort à tous les forfaits qui l'ont souillée, depuis la céleste Elisabeth jusqu'à ces humbles filles du Carmel, que l'on vit marcher à l'échafaud comme à l'autel, dans la parure de l'innocence, en chantant des cantiques de joie (1) : au pied même du degré sanglant, elles renouvellent solennellement leurs vœux sa-

(1) Les Carmelites de Compiègne qui furent conduites à Paris, et y périrent sur l'échafaud en 1794; elles chantèrent ensemble le *Salve Regina* en allant au supplice.

...

crés, et s'offrent en sacrifice pour la délivrance de leur patrie.

Enfin, l'ambition et l'indépendance ont consommé tous les forfaits par le meurtre du plus clément des Rois et du plus juste des humains. Une seule victime en expia l'horreur ; c'est ce Roi même ! Et pourquoi ne l'appellerions-nous pas le Roi-martyr, disoit Pie VI au sacré collége assemblé? *Cur de Ludovici Regis martyrio non consentiremus?* Ce Roi-martyr porta l'amour de ses sujets jusqu'à former des vœux pour leur bonheur au moment même où il mouroit par leurs mains : *Je souhaite que ma mort soit utile à mon peuple*; sublimes et dernières paroles de Louis! O ma patrie, les impies t'auroient rendu la honte et l'effroi du genre humain ; cette foule d'ames généreuses qui furent les véritables François, ces ames formées par la religion, obtiendront chez la postérité quelque indulgence pour tes erreurs,

l'admiration pour tes vertus, et des larmes pour tes malheurs.

Voilà, mes frères, la vertu de la foi dans toute sa majesté divine. Ajoutez maintenant que dans tous les âges et dans toutes les contrées de la terre, cette foi constamment développa les mêmes vertus et opéra les mêmes miracles. Ajoutez que ces combats et ces victoires avoient été prédits par les prophètes, par Jésus-Christ et ses apôtres; et voyez si elle se trouve assez fidèlement accomplie, cette promesse de Jésus-Christ : Vous serez persécutés par le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. *In mundo pressuram habebitis; sed confidite, ego vici mundum* (1). Il avoit promis encore que les portes de l'enfer ne prévaudroient jamais contre l'Eglise. Elles se sont ébranlées ces portes redoutables. L'impiété se crut puissante, parce qu'il lui fut donné de persécuter la vérité et d'égorger ses mi-

(1) Joan. XVI, 33.

nistres. Mais la vérité ne meurt pas; et voici qu'après vingt années, elle revient dans ces lieux mêmes pleurer la mort de ses martyrs et proclamer leur gloire immortelle. Elle y ramène aujourd'hui un de ces généreux confesseurs, réservé par la Providence pour paroître à la tête de cette pompe funèbre, devenue le triomphe de ses frères; et lui-même offrira pour eux le saint sacrifice à ce même autel où il avoit versé les prémices de son sang.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, d'avoir affermi l'empire de la religion, en continuant sous nos yeux cette grande preuve des martyrs qui convertit le monde païen! Les impies ont ajouté aux titres sacrés de l'Eglise, l'intérêt tout-puissant de l'héroïsme et du malheur, et ils ont relevé pour jamais la gloire du sacerdoce, que leur haine outragea si long-temps. Eux-mêmes ont diffamé leurs principes, inspiré l'hor-

reur de leur doctrine; et ces massacres qui les accusent, ne furent qu'un baptême de sang qui purifia vos ministres, et doit rendre à l'église de France la force et l'éclat des anciens jours.

Plût au ciel que les bornes de ce discours nous eussent permis de vous développer tous les triomphes que doit la religion aux victimes de la révolution! Nous vous aurions montré nos prêtres exilés chez les peuples séparés par la diversité des croyances. Ils captivent leurs hôtes généreux par le spectacle de leurs vertus; ils dissipent les préjugés, et préparent les voies à cette réunion, qui doit être l'objet des vœux de tous les chrétiens. L'impiété crut chasser des proscrits, et elle envoya des apôtres. Enfin, il manqueroit un dernier trait à cette œuvre glorieuse de la sagesse et de la puissance de Dieu, s'il n'avoit scellé par des miracles nouveaux les promesses faites au siége de Pierre.

Le premier des pasteurs (1) a trouvé la mort au sein de cette même France, qui fut autrefois l'asile des princes malheureux et des pontifes persécutés. Soudain vous auriez entendu retentir son éloge des bords de la Tamise jusqu'aux rives de la Néva. O merveille de ce Dieu présent tous les jours à son Eglise jusqu'à la consommation des siècles! le pouvoir qui opprima le saint Père semble expirer avec lui. L'Eglise respire un moment; ce fut le temps nécessaire pour continuer la succession apostolique que les impies aimoient à nous représenter comme éteinte pour jamais. Non, non, ce trône sacré ne fera que s'affermir sous les coups redoublés de la foudre qui ne cesse de le frapper. Vous donc, qui pourriez douter encore, contemplez cet auguste captif (2), dont Dieu même a brisé les chaînes. Tous les peuples, sans

(1) Le Pape Pie VI.

(2) Le Pape Pie VII.

distinction de société ni de croyance, l'accompagnent de leurs vœux : les Rois concourent à le rétablir. Voici que ce siége inébranlable s'élève encore au milieu du monde, comme le trône d'une religion qui ne finira qu'avec lui. Consacré par le malheur, il semble appeler tous les malheureux sans distinction, et leur offrir un asile.

Il est temps de nous recueillir, mes frères, pour méditer ces grandes leçons. Hommes droits et sincères qui m'écoutez, quelles que soient vos opinions, c'est à vous que la religion en appelle. Comparez les vertus où la foi nous élève, avec les excès qu'inspire l'impiété ; la force de cette religion, avec la foiblesse de tout ce qui s'est élevé contre elle ; les promesses de Jésus-Christ, avec les événemens ; et soyez juges aujourd'hui entre la foi de vos pères et la sagesse de nos jours.

O vous, dont le souvenir remplit ce temple auguste, saintes et vénérables

victimes, tandis qu'une religieuse terreur accable nos ames consternées, et qu'un crêpe lugubre nous enveloppe de toutes parts, élevés au-dessus de nous-mêmes nous croyons vous voir en ce moment rangés encore autour de cet autel, heureux de la paix de Dieu et tout éclatans de sa lumière ! O France, nous disent-ils, trois grands crimes se sont élevés contre toi ; l'incrédulité générale, principe unique de tous les maux ; l'indépendance, qui consomma ton malheur ; et l'indifférence, qui en éloigne le remède ! Reviens, il en est temps, à la foi de tes pères. Tes maîtres nouveaux t'ont-ils fait connoître des vertus plus pures, des affections plus généreuses et plus tendres, des sentimens plus divins? Hélas ! ton peuple malheureux n'a-t-il pas assez gémi, les épouses et les mères n'ont-elles pas assez pleuré ? O nos frères, ô nos amis ! notre sang a coulé pour vous ; du moins qu'il ne soit pas

stérile. Déjà vos malheurs ont cessé; hâtez-vous de les réparer. Pardonnez aux hommes qui en furent les instrumens; pardonnez-leur, à l'exemple de vos martyrs et de vos Rois; exterminez vos crimes, qui en furent les véritables causes. O François! vous êtes les enfans des saints, redevenez encore le modèle des nations et la consolation de l'Eglise.

Ainsi parlent les saints martyrs. Et nous, mes frères, prosternons-nous sur ce marbre sacré; effaçons de nos pleurs les traces sanglantes du passage de l'impiété, et commençons ici même notre réconciliation avec le ciel.

Mais quoi? coupables de tant de maux, le ciel pourroit-il nous écouter? Rassurons-nous; il nous a préparé des médiateurs. Peu d'années après ce massacre, une ame sainte fut inspirée de commencer, en ce lieu même, une expiation nécessaire; elle y fonda l'œuvre des enfans délaissés. Leur berceau fut placé,

pour ainsi dire, dans la prison des saints martyrs, sur les traces encore fumantes de leur sang. Souvent on les conduisoit, en secret, dans cet asile, prier pour l'Eglise et pour la France. Voilà nos intercesseurs, mes frères. Qui de vous refuseroit de concourir, par quelque léger secours (1), à ce moyen de réparation si consolant et si nécessaire? Leur enfance pure encore trouvera grâce devant Dieu. Chaque année, quand ces tristes solennités nous ramèneront dans cette enceinte, ils y paroîtront avec nous comme les anges de la paix, pour conjurer la colère que nos crimes ont méritée: ils leveront vers le ciel leurs mains innocentes, et Dieu répandra sa miséricorde sur vous, mes frères, sur vos familles, sur ce royaume, et sur le monarque qui nous gouverne. Puisse-t-elle nous rendre heureux pour le temps et pour l'éternité! Ainsi soit-il.

(1) On fit après le sermon une quête pour les enfans délaissés.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS,

AU PREMIER SERVICE SOLENNEL

QUI FUT CÉLÉBRÉ

POUR LOUIS XVI,

LE 14 MAI 1814.

M. l'abbé Duval avoit composé ce discours dans le dessein de le prêcher à un service solennel que la société établie pour le soulagement des prisonniers se proposoit de faire célébrer, dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, pour toutes les victimes de la révolution. Le Roi lui fit demander de le prêcher à Notre-Dame. Sa Majesté y assista dans une tribune, ainsi que MADAME, Duchesse d'Angoulême. Le service qui devoit être célébré à Saint-Thomas-d'Aquin eut lieu quelque temps après, et M. l'abbé Duval y prononça le même discours au milieu d'un nombreux et brillant auditoire. On y fit une quête pour les prisonniers; ce qui obligea l'orateur à terminer sa péroraison par une exhortation à la pratique des œuvres de miséricorde. Nous avons cru devoir conserver cette exhortation; nous la donnerons séparément après le Discours.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS,

AU PREMIER SERVICE SOLENNEL

QUI FUT CÉLÉBRÉ

POUR LOUIS XVI,

LE 14 MAI 1814.

Præcipitavit Dominus, nec pepercit, omnia speciosa Jacob; polluit regnum, et principes ejus.

Le Seigneur a tout ruiné, et il n'a rien épargné; il a détruit la beauté de Jacob, et livré aux outrages son trône avec ses Rois. Lament. Jerem. II, 2.

MONSEIGNEUR (1),

LORSQUE la colère de Dieu se fut appesantie, et pour ainsi dire épuisée

(1) MONSIEUR, frère du Roi, conduisoit le deuil.

sur l'infidèle Jérusalem, le prophète Jérémie s'assit en pleurant sur les ruines de sa patrie; et, dans sa douleur, il prononça des lamentations solennelles sur le sort de Juda, de son peuple et de ses Rois (1).

Après de longues calamités, qui furent aussi l'ouvrage de nos crimes, et l'effet de la vengeance du ciel, il me semble voir aujourd'hui, non plus un prophète de Dieu, mais la religion elle-même, environnée de ses enfans les plus augustes, et pleurant avec eux sur les crimes du peuple et les malheurs des Rois. Assise près des saints autels, sur les débris d'un trône ensanglanté, elle suspend la pompe des saints mystères; elle élève sa voix maternelle: « Peuples de la terre, écoutez tous;

(1) *S. dit Jeremias propheta flens; et planxit lamentatione hac in Jerusalem, et amaro animo suspirans et ejulans*, etc. Lament. Jerem.

» écoutez, et voyez ma douleur. Mes
» enfans sont perdus; le Seigneur a ravi
» du milieu de mon peuple ceux qui
» étoient ma force et ma gloire; il a
» détruit la beauté de Jacob; il a brisé
» son sceptre, et ses princes ont dispa-
» ru ». *Polluit regnum, et principes ejus.*

A ces tristes accens, à la vue de ce lugubre appareil, vos cœurs ont tressailli, Messieurs; tous vos souvenirs se réveillent avec vos douleurs, et vous n'avez plus besoin de nos discours. Eh! quel cœur vraiment françois ne se rappelle ici en gémissant, ce Monarque prédestiné du ciel pour épuiser la coupe amère des humiliations et des douleurs, et triompher de toute la fureur des passions humaines, par la magnanimité de sa foi, et l'héroïsme de sa clémence?

Et ce jeune Roi, qui n'hérita de sa famille que des malheurs : orphelin et captif avant même de se connoître, il ne put entrevoir, du fond de sa prison,

ce trône de ses aïeux où ses droits l'avoient déjà placé.

Et cette Reine toujours si grande, dont la vie fut un jour brillant suivi de la nuit la plus sombre, par la réunion inouie du comble des prospérités avec l'excès de l'infortune.

Et cet ange mortel, qui ne sembloit apparoître au milieu d'un siècle corrompu, que pour faire entendre la protestation touchante de l'innocence et de toutes les vertus contre tous les désordres et tous les vices.

Nous nous bornerons donc, Messieurs, à seconder votre piété; heureux d'en être les interprêtes! plus heureux si nos forces nous avoient permis de devancer ici la justice des siècles, en décernant aux princes que nous pleurons l'éloge que sollicitent leurs vertus, leurs malheurs et votre amour.

Si de simples et religieux sentimens, exprimés dans l'abandon de la douleur, ramènent

ramènent sous vos yeux les autres victimes de nos malheurs, vous daignerez songer, Messieurs, que leurs maux ne furent point étrangers à cette royale maison; elle les a tous ressentis, et souvent elle a daigné les honorer de ses larmes.

MONSEIGNEUR,

Parmi ces souvenirs déchirans, une consolation vous reste, la plus digne de votre noble cœur : tant de maux ont fini le jour où vous reparûtes parmi nous; votre présence nous fit retrouver ces larmes pures de la joie que nos yeux ne connoissoient plus; et depuis vingt-cinq années, la première fête pour les François fut celle de votre retour. Déjà nous crûmes voir en vous ce Roi que nos maux réclamoient et qu'attendoit notre amour; et toute cette auguste famille, qui, après avoir égalé par l'éclat des prospérités tout ce qui régna jamais sur la terre, vient de tout effacer par

l'étendue de ses malheurs, par la religion qui les supporta, et la clémence qui les pardonne.

I. Quand les iniquités des hommes ont provoqué la justice du ciel et lassé sa miséricorde, Dieu qui veille sur les humains pour conserver parmi eux ces principes éternels sur lesquels repose la société comme la religion; Dieu tire des trésors de sa colère l'un de ces fléaux destructeurs dont il laissoit le choix à David, les guerres, les pestes, les famines; et par des châtimens sévères, mais paternels, il force ses enfans à rentrer dans les sentiers de la justice et de la vérité.

Mais quand l'orgueil humain foulant aux pieds tous les principes, outrageant toutes les vertus, a déclaré la guerre au ciel, et s'élève contre Dieu même, la vengeance est plus terrible. Dieu dit alors : *Mon esprit ne résidera plus dans*

l'homme (1); je l'abandonne à ses propres ténèbres, et à la perversité de son cœur. Il se retire, et l'impiété règne; elle appelle l'esprit d'indépendance, et s'avance triomphante au milieu des nations : devant eux marche la mort, et l'enfer est à leur suite. *Il leur est donné d'enlever la paix de la terre* (2).

A leur présence, les autels tombent, les trônes s'écroulent, les nœuds antiques et sacrés qui unissoient les peuples divers se brisent tout à coup; les générations entières disparoissent; les contrées, autrefois paisibles et florissantes, se couvrent de sang, de cendres et de ruines; le monde civilisé se trouble; il se lève tout entier; et la société, dans les déchiremens et les douleurs, semble toucher à sa dernière dissolution.

(1) *Non permanebit spiritus meus in homine.* Gen. VI, 3.

(2) *Datum est ei ut sumeret pacem de terra.* Apoc. VI, 4.

Fatigué de sa liberté, châtié par ses propres fureurs, l'homme enfin se reconnoît; il revient en pleurant dans le sein de la religion dont l'oubli causa tous ses maux; il redemande des lois, il rappelle ses maîtres : heureux quand Dieu daigne les lui rendre sanctifiés par l'adversité, et ne se souvenant de leurs malheurs que pour apprendre à compâtir aux maux des hommes.

Ainsi, Messieurs, la société semble renaître parmi nous; l'Eglise sort de sa captivité, le trône de ses ruines, et la France du tombeau. Tels que le peuple saint, après un long et rigoureux châtiment, nous rentrons enfin sous l'héritage de nos pères; mais, comme lui, nous ne ramenons que les restes de nos tribus. Quel vide dans chaque maison! quelle désolante solitude! Hélas! ce retour même, ce retour inespéré qui nous comble de joie, réveille toutes nos douleurs! Le deuil se mêle de lui-même

à nos fêtes les plus brillantes ; et dans ces pompes solennelles consacrées par l'allégresse publique, il semble que des ombres désolées viennent errer autour de nous, et nous demander des larmes.

Ne pleurez pas, dit un prophète, ne pleurez pas *encore sur vos princes immolés*, ni *sur ce Roi qui sort* dans un triste et sanglant appareil ; *neque lugeatis eum fletu* (1). Autour de lui s'agite la fureur ; mais le ciel le voit avec amour, et le ciel le contemple dans l'admiration et le silence. Les yeux fixés sur un maître divin, descendu de plus haut et plus indignement outragé, il a déjà dicté ce testament sacré, monument d'amour et de clémence. Plus grand sur ce théâtre, où il paroît encore en Roi, que sur le premier trône du monde, le fils de saint Louis en fait le théâtre de sa gloire, et un degré pour monter au ciel.

(1) Jerem. XXII, 10.

Pleurez sur le crime qui l'immola, et sur le peuple qui l'a souffert, plus encore que sur ces milliers de François appelés à sceller de leur sang leur héroïque dévouement pour leur Dieu et pour leur Roi. Ce fut vous, ô Prince généreux! qui leur offrîtes le modèle du courage qui se sacrifie, et de la charité qui pardonne : célébrer leurs vertus, c'est continuer votre éloge.

Les Rois représentent la patrie dont ils sont les pères. Attenter à leur personne sacrée, c'est frapper d'un seul coup la société toute entière. Ce crime, dont le nom seul va porter la consternation chez les peuples épouvantés, et dont les exemples se présentent à peine de loin en loin dans l'histoire des nations civilisées par l'Evangile; ce crime ne se montre jamais qu'accompagné de tous les crimes et suivi de tous les malheurs. Ainsi chez le peuple même le plus généreux, le plus humain, après

un premier parricide, on vit le meurtre appeler le meurtre, la soif du sang fut une passion, et tous les forfaits un besoin.

L'autel, qui s'écroule avec le trône, écrase sous ses débris et le pontife et le lévite, et les restes fidèles d'Israël. Et vous toutes, familles vénérables, appui du trône de nos Rois, oui, il manqueroit quelque chose à l'éclat dont vous brillez, si ce sang pur et royal ne se mêloit avec le vôtre. Dans cette guerre mémorable de tous les crimes contre toutes les vertus, il vous appartenoit encore de marcher les premières à la suite de votre Roi. Vos mères, vos épouses, vos enfans, triompheront à vos côtés, et partageront votre gloire; et les siècles se diront à jamais que dans le sexe le plus foible, comme dans l'âge le plus tendre, le noble sang de vos aïeux enfanta toujours des héros et produisit des miracles.

Mais voici qu'un spectacle nouveau

vient s'offrir à nos regards, tel que le vit le disciple bien-aimé. J'ai vu, dit-il, les morts grands et petits debout devant le trône de Dieu. *Vidi mortuos magnos et pusillos stantes ante thronum Dei* (1). Ainsi se lève en ce moment, pour réclamer nos prières, la foule de malheureux de tout âge, de tout sexe, de toute condition, engloutis par la tempête qui nous agita si long-temps. Ceux-ci périrent par le glaive ou par la douleur, sous les yeux de tout ce qui leur fut cher; ceux-là, sur des rives éloignées, sur les mers, ou dans des îles inconnues, séparés, ignorés peut-être de leur famille et de leurs amis. Combien d'autres plus malheureux n'ont laissé sur la terre ni un parent ni un ami, pour les aider en leurs prières et les honorer de quelques larmes? Le monde a pu les oublier; mais l'Eglise, dont ils furent les enfans, ne les oubliera jamais. Chaque jour,

(1) Apoc. xx, 12.

devant les autels, elle les réunira dans ses suffrages; et nous, mes frères, par nos prières, nos sacrifices et nos aumônes, hâtons-nous d'étendre jusqu'à eux la miséricorde et la paix que le ciel a daigné nous rendre.

Et ces légions de guerriers, moissonnés dans les combats, n'ont-ils pas droit à notre souvenir, quand la religion vient acquitter toutes les dettes de la patrie? Ils ne sont plus ces jours plus funestes pour la France, que ne le fût autrefois pour l'Egypte la nuit fatale qui la remplit de deuil par la mort des premiers-nés. Hélas! chaque famille parmi nous a plus d'une perte à pleurer! Mais il semble, comme aux jours de David, entendre la voix de l'Eternel disant à l'ange exterminateur : *C'est assez, que ton bras s'arrête. Sufficit, nunc contine manum tuam* (1); et nous pouvons nous écrier, avec Isaïe : *La terre est dans le repos.*

(1) II. Reg. XXIV, 16.

Les cèdres du Liban se sont réjouis, le glaive ne s'élevera plus pour abattre nos générations comme les rejetons des forêts : *Non ascendet qui succidat nos* (1). Sans doute en assurant la vie de la jeunesse qui s'élève, le monarque qui nous est rendu formoit dans son cœur paternel ce vœu d'un empereur chrétien : Que ne puis-je aussi ressusciter les morts ! du moins ne les mettons pas en oubli. Quelle qu'ait été la cause de nos guerres, elle n'influa point sur les dispositions généreuses du soldat. J'en atteste ici tous les guerriers qui m'écoutent. Leurs sermens furent pour la patrie ; c'est pour elle qu'ils ont voulu combattre, et qu'ils se sont réjouis de mourir.

Nous lisons dans les livres saints que Judas Machabée, ce sage et vaillant capitaine, vainqueur des ennemis de son peuple, donna ses soins religieux à ceux qui avoient péri dans les combats. A sa

(1) Is. XIV, 8.

voix, Jérusalem déploya l'appareil des sacrifices, le temple retentit des gémissemens de la douleur, et les mères éplorées de Juda vinrent solliciter pour leurs enfans la miséricorde qu'ils attendoient. Levez-vous donc aussi, familles inconsolables, et vous surtout mères désolées! *Consurge, filia Sion*; venez répandre devant le Seigneur votre douleur avec vos larmes; *effunde sicut aquam cor tuum* (1); élevez vos mains vers le ciel pour l'ame de vos enfans, et ne craignez pas de trop présumer de sa bonté à leur égard. Sans doute ses jugemens sont terribles sur ces ames endurcies qui s'obstinent à rejeter ses grâces au sein des lumières et des secours.

Mais ce jeune infortuné, ravi sous l'aile maternelle avant que les principes eussent pu germer dans son cœur; mais toute cette jeunesse, plutôt entraînée

(1) Lament. Jerem. II, 19.

que pervertie; ah! la religion nous autorise à l'espérer, Dieu s'attendrit sur leur malheur. Sa miséricorde les attend dans un jour de combat, sur un lit de douleur, parmi les frimas du désert. Elle se présente alors au guerrier mourant pour sa patrie; elle réveille dans son cœur tous les souvenirs de la religion et de la nature. Les principes d'une éducation chrétienne, les exemples d'un père vertueux, les touchantes exhortations d'une mère, ses tendres et derniers adieux; que sais-je? la grâce s'insinuant dans leurs ames par des routes qui lui sont connues, leur inspire souvent, avec le repentir, ces vœux ardens de la charité, qui remplacent aux yeux de Dieu les moyens établis par lui-même.

Aux gémissemens de la douleur succèdent des chants de triomphe. Qui sont ceux-ci qui se présentent vêtus de robes éclatantes et lavées dans le sang de l'Agneau? *Hi qui amicti sunt stolis albis,*

qui sunt (1)? Martyrs de Jésus-Christ, vous qui fûtes trouvés dignes de combattre et de mourir pour votre foi, je vous salue. Je vous salue, auguste successeur de Pierre, grand prince, docteur profond, pontife magnanime, inflexible contre l'erreur, invincible dans les épreuves. Sans doute, en ce moment, vous bénissez encore la France. Vous vîntes recueillir dans son sein, parmi les larmes de ses enfans, la plus digne récompense de vos travaux, des chaînes pour Jésus-Christ, et la mort dans la captivité. Que vos cendres reposent avec gloire au pied de ce trône auguste, qu'un successeur digne de vous honore par ses vertus, comme il le défendit par son courage. Reposez aux pieds des saints apôtres, dont vous avez maintenu la foi, et dont, sans doute, vous partagez déjà la couronne. Et vous tous, prêtres et pon-

(1) Apoc. VII, 13.

yeux, et considère tes victimes; *considera Israel, pro his qui mortui sunt* (1). Ils ont péri ces princes, si dignes de notre amour, par la clémence et la bonté qui distingua leur race auguste entre tous les rois de la terre, par cet amour pour les François qu'ils se transmirent avec leur sang; ils ont péri, non pas de la main des Barbares, non pas au milieu des combats!... Rien n'a pu les sauver, ni la jeunesse, ni l'innocence; ni les grâces, ni les vertus; ni la bonté, ni la justice; *amabiles et decori* (2). Et le frère et la sœur, et le fils et la mère, et le monarque et l'héritier du trône; notre crime a tout confondu, et la mort ne les sépara point; *in morte quoque non sunt divisi* (3). Enfans, pleurez avec vos pères; *filiæ Israel flete*. Vous n'eûtes point de part

(1) II. Reg. 1, 18.
(2) *Ibid.* 23.
(3) *Ibid.* 24.

au crime, et déjà vous en avez porté la peine. Du moins, vous allez croître à l'ombre de leur trône, vous vivrez sous leurs lois paternelles; c'est à vous d'acquitter par votre amour la dette immense de ceux qui vous ont précédés. *Filiæ Israel flete.*

Illustres et trop chères victimes, nous oserons le dire en présence des saints autels, oui, nous vous avons toujours aimés : *ego te diligebam* (1). Ce peuple susceptible d'aveuglement, ne le fut jamais d'un excès de perversité. Dans ces jours de sang, dont le souvenir sera pour nous une calamité éternelle; dans ces jours où furent exécutés les décrets profonds du ciel, plus encore que les arrêts parricides des hommes, tous les cœurs s'indignoient. Des larmes couloient en secret; chaque famille célébroit des funérailles domestiques; et

(1) II. Reg. 1, 26.

jusque dans les places publiques, le silence et la consternation protestoient contre des forfaits que les hommes ne pouvoient plus empêcher : *ego te diligebam.*

Nous pleurerons sur vous, ô la plus infortunée des reines, des épouses et des mères! Le crime put outrager en vous la majesté de deux nations, mais non pas vous humilier ni vous abattre. La haine et la fureur purent verser le sang des Césars; mais il ne leur fut pas donné de l'avilir. Exemple à jamais déplorable du néant de nos prospérités, vous nous avez surtout appris qu'il n'est point de malheur, point de chute si profonde que ne puisse supporter le chrétien, quand il est soutenu par la foi, et consolé par la piété. *Doleo super te* (1).

Nous pleurerons sur vous, tendre re-

(1) II. Reg. 1, 26.

jeton de nos rois, qui ne connûtes de la vie que les amertumes et les douleurs. Déjà vous commenciez à croître, semblable à la fleur solitaire qui s'élève au milieu des ruines. Tout à coup vous nous fûtes ravi; le ciel vous rappela dans son amour, et la mort fut pour vous un bienfait; *doleo super te... decore nimis et amabilis* (1).

Nous pleurerons aussi sur vous, ô Prince déjà digne des héros dont vous étiez issu! jeune et illustre guerrier, aimable, fidèle et brave comme Jonathas! *Doleo super te Jonatha* (2). Moins heureux que le prince d'Israël, vous n'avez pas trouvé la mort dans les champs de la gloire, en combattant auprès de ceux qui furent vos pères et vos modèles. Que de larmes vous nous avez coûté, vous qui nous promettiez

(1) II. Reg 1, 26.
(2) *Ibid.*

tant de gloire! *Jonathas occisus est* (1).

Et vous, dont l'ame si pure et les célestes vertus sembloient devoir protéger et votre royale famille, et la France toute entière; vous qui parûtes dans les cachots, comme un de ces esprits heureux que le ciel envoie dans sa bonté vers les justes qu'il veut consoler; vous que nous vîmes au jour fatal, telle qu'une victime pure et choisie, dont le sang alloit demander grâce pour les coupables qui le versoient, oserons-nous prier pour vous, quand tous les cœurs seroient portés à vous placer sur les autels, et à vous invoquer vous-même?

Et vous enfin, que nous ne sommes plus dignes de nommer, ô le plus vertueux et le plus humain de tous les Rois! Les pères raconteront à leurs enfans ce que vous fîtes pour les François;

(1) II. Reg. 1; 25.

hélas! et ils ne pourront leur taire de quel prix fut payé tant d'amour! Chez un peuple païen, la justice, la clémence, votre constance religieuse et magnanime vous auroient mérité des autels; et chez un peuple chrétien, chez un peuple dont vous fûtes le père, vous n'avez pas même un tombeau; et la première punition de nos forfaits, est déjà de ne pouvoir les aller pleurer sur vos cendres (1)! Quels vœux, quels regrets, quels honneurs pourroient nous acquitter envers vous?

Mais, mes frères, qu'il soit enfin permis de le demander; est-ce à nous d'intercéder en leur faveur? Jetons les yeux sur nous-mêmes. Grand Dieu! de quels crimes nous sommes souillés! de quel sang nous sommes couverts! Ah! hâtons-nous d'effacer par des ex-

(1) Les restes de Louis XVI ne furent retrouvés et transportés à Saint-Denis qu'au mois de janvier de l'année suivante.

piations solennelles un assemblage de forfaits, tel que n'en éclaira jamais le soleil. Que la trompette retentisse dans Sion; *canite tubâ in Sion* : indiquez un jeûne religieux; *sanctificate jejunium* (1); convoquez le peuple, assemblez les vieillards, amenez jusqu'aux jeunes enfans; *parvulos et sugentes ubera* (2). Que les prêtres pleurent, prosternés entre le vestibule et l'autel; que les temples, que la France entière retentisse des gémissemens de la douleur la plus juste qui fût jamais. Que toutes les nations connoissent que si nous fûmes capables d'un grand égarement, nous le sommes plus encore d'un grand et généreux repentir.

Après avoir appris par nos malheurs comment Dieu punit ces grands scandales qui attentent à sa majesté souve-

(1) Joel. II, 15.

(2) *Ibid.* 16.

raine dans celle des Rois qui sont ses images, qu'ils apprennent par notre retour qu'il est toujours temps de recourir à sa miséricorde: Plût à Dieu qu'il nous fût donné d'effacer par nos larmes ces pages sanglantes de notre histoire; du moins détestons nos erreurs à la face de l'univers. Mes frères, il n'est plus temps de le dissimuler; (vous pardonnerez cette liberté à un ministre de l'Evangile) il n'est plus temps de le dissimuler, notre nom doit passer à la postérité, chargé des plus tristes souvenirs. Du moins que de nobles et saintes expiations nous préservent un jour de l'horreur de nos neveux, et de leur indignation religieuse, si elles ne peuvent nous faire absoudre. Jurons d'effacer tant d'excès par notre zèle pour la foi de nos pères, par l'indulgence et la concorde mutuelle, et par notre fidélité pour le Roi que le ciel a daigné nous rendre.

disparoître de dessus nous; ou, s'il y doit être encore, qu'il y soit pour la miséricorde, après y avoir été pour la justice; qu'il y reste à jamais comme le sang des martyrs qui convertit le monde et changea les persécuteurs en apôtres.

O Dieu! faites miséricorde aux Princes que nous pleurons. Si quelque tache de leur première prospérité n'étoit pas effacée par l'horreur de la captivité, par l'excès de l'humiliation, par cette fin déplorable qui doit épouvanter la dernière postérité, pardonnez-leur par le sang de Jésus-Christ. Si l'excès de leur bonté, de leur amour pour leurs sujets les rendoit encore redevables à votre justice; ô mon Dieu! c'est aux coupables à souffrir pour les innocens, c'est aux enfans à se sacrifier pour leurs pères; prenez notre vie en expiation, et recevez-les dans votre royaume.

Mais quoi? est-ce une illusion de la

douleur ou une impression de la piété? Oui, mes frères, nous pouvons présumer pieusement ce qu'attestent tant de miracles. Tandis que nous prions pour nos Princes, ils n'ont cessé de prier pour nous : le plus juste des enfans de saint Louis se présente au trône de l'Eternel; il dépose à ses pieds, non pas cette couronne corruptible, brisée par la fureur et l'impiété, mais sa couronne immortelle; il fait parler ses larmes et son sang, et sollicite pour son peuple le pardon qu'il accordoit en mourant. Il prie, et le joug d'airain qui pesoit sur nos têtes tombe brisé tout à coup; la foudre grondoit sur cette ville coupable, et le tonnerre s'est éloigné; la main de Dieu restoit appesantie sur nous, et elle s'étend pour nous relever. Il prie encore, et les anges de la paix volent au-delà de l'Océan; ils ramènent parmi nous ce Roi qui ne paroît que pour pardonner; et ces

Princes, imitateurs de ses vertus; et cette Princesse auguste, cette Princesse restée seule! dont la présence nous accable par les souvenirs qu'elle rappelle, autant qu'elle nous ravit et nous comble de joie par les vertus qu'elle nous présente. Ils viennent recueillir le plus saint des héritages, les respects et l'amour des François, et se consoler de leurs maux en nous aidant à réparer les nôtres.

O Dieu! conservez-les toujours justes, religieux et clémens, tels que nous les voyons aujourd'hui; réunissez sur ces têtes si chères toutes les bénédictions méritées par les malheurs et les vertus de leur famille, afin qu'après une vie sainte et glorieuse sur la terre, ils jouissent avec nous du bonheur que vous nous promettez dans le ciel. Ainsi soit-il.

AUTRE PÉRORAISON

PRONONCÉE

A SAINT-THOMAS-D'AQUIN.

Souffrez, mes frères, qu'en finissant, nous nous adressions encore à votre charité, que nous avons toujours trouvée compatissante pour le malheur. Vous venez solliciter ici la clémence du ciel, pour des ames qui gémissent sous les rigueurs de la justice divine; ajoutez la miséricorde à la prière, en soulageant les malheureux détenus dans les prisons de la justice humaine. Que de rapports entre ces infortunés! ceux-là débiteurs envers Dieu, ceux-ci débiteurs envers les hommes. Les uns et les autres ont disparu à nos regards; également incapables de s'aider par eux

mêmes, ils n'ont que la charité seule pour consolation et pour appui. Mais il existe une différence; les ames justes, pour qui nous prions, jouissent du bienfait de l'espérance; mais que peuvent espérer les malheureux prisonniers, si votre piété les abandonne? La rigueur des temps a épuisé les ressources accoutumées; hélas! ils périront dans la misère, et peut-être dans le désespoir!

Ainsi d'honnêtes pères de famille, des artisans laborieux, des hommes de tous les états, la plupart plus malheureux que coupables, resteront seuls étrangers à la félicité publique. Peut-être le bruit de nos fêtes, et nos chants d'allégresse ont retenti dans ces tombeaux des vivans où ils sont ensevelis. Ils se demandent en pleurant, si le jour de la délivrance et de la paix ne luira pas aussi pour eux; mais ils pensent à vous, mes frères, et l'espoir du

vos bienfaits accoutumés les a soutenus jusqu'ici.

Vous tous, qui, dans des temps malheureux, avez gémi dans les prisons; vous qui peut-être y avez perdu les êtres chéris pour lesquels vous priez en ce moment, ayez pitié des prisonniers; heureuses mères, qui retrouvez enfin vos enfans échappés aux rigueurs de la captivité, vos entrailles ne sont-elles pas émues au seul nom de prisonnier? Ne refusez donc pas de les soulager, mes frères; la Providence vient de briser les chaînes de nos frères, que ce jour soit le jour de la délivrance et du bonheur dans ce monde et dans l'autre. Oui, nous n'en pouvons douter, délivrés par vos bienfaits, les prisonniers béniront avec nous ce Roi dont le retour a porté jusqu'au fond des cachots la consolation et l'espérance; et les ames des justes, aussi délivrées par vos aumônes, prieront pour lui, et le béni-

ront du haut du ciel; et tous, d'une voix unanime, nous rendrons gloire à Dieu, libérateur et sauveur de ses enfans, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. *Amen.*

DISCOURS

SUR LA DIGNITÉ DU CHRÉTIEN,

PRONONCÉ

AUX TUILERIES

A LA CÉRÉMONIE DE LA CÈNE,

LE JEUDI-SAINT, 19 MARS 1818.

Major est qui in vobis est, quam qui in mundo.

Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. I. Joan. IV, 4.

SIRE,

DANS ces jours de recueillement et de prière, il est beau de voir la religion suspendre ses cantiques de deuil et les méditations de sa douleur, pour nous

...

rappeler à la miséricorde. Tandis qu'elle nous entretient des miracles de l'amour d'un Dieu pour les hommes, elle présente à nos regards le plus touchant tableau de la charité pour nos frères; les enfans des pauvres dans le palais des Rois, les victimes de l'indigence et du malheur assises avec honneur au pied du trône, et la majesté du diadême s'abaissant jusqu'à les servir. Voilà, mes frères, un spectacle tel que nulle philosophie, nulle autre religion, n'en offrit jamais à la terre.

Quelle est donc cette grandeur, qui voit les plus grands Rois s'humilier noblement devant elle? Quelle est cette dignité qui reçoit les hommages de ce qui existe de plus auguste et de plus révéré sur la terre? C'est la dignité du chrétien.

Dans ce pauvre, triste rebut de la société, la foi nous montre l'enfant de Dieu, le représentant de Jésus-Christ,

l'héritier de sa gloire, et il s'élève comme chrétien au-dessus de toute grandeur humaine. *Major est qui in vobis est, quàm qui in mundo.*

C'est devant cette éminente dignité que le prince chrétien s'abaisse; je me trompe, il s'élève. De quelques titres que le monde puisse l'honorer, sa foi l'élève encore plus haut lorsqu'il les dépose aux pieds des pauvres; et par cet abaissement religieux, il montre qu'il porte en lui-même quelque chose de plus élevé que la gloire et la puissance du monde, puisqu'il en reconnoît le néant. *Major est qui in vobis est, quàm qui in mundo.*

Il est donc vrai que la foi imprime à nos ames une dignité supérieure à toutes les dignités humaines.

1°. Le chrétien est plus grand que le monde;

2°. Le chrétien est plus fort que le monde.

Tels sont les deux caractères qui constituent la dignité du chrétien, et que nous devons vous développer. Grands de la terre ! la religion ne vient point vous disputer vos honneurs, ainsi que cette philosophie turbulente qui dégrade toute grandeur et flétrit toute majesté. Elle vient vous révéler de nouveaux titres de gloire, et vous apprendre que vous êtes encore plus grands en effet que vous ne le paroissez aux yeux des hommes.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle que soit la diversité des opinions sur le principe et le caractère de la véritable grandeur, elles peuvent se réduire à quelques idées principales. Les uns la mesurent par l'élévation de la condition et du rang, d'autres réservent leurs hommages pour la noble indépendance qu'inspire la générosité du

caractère ; les siècles corrompus ne connoissent d'autre grandeur que les richesses, le sage la cherche dans la vertu.

Le chrétien est plus grand que le monde, par sa condition, par son indépendance, par les biens qu'il possède, par la vertu.

1°. Le chrétien est l'enfant de Dieu ; créé à son image, racheté de son sang. Il est le temple de la divinité, le sanctuaire de l'Esprit saint, et le membre vivant de Jésus-Christ. La Providence veille sur lui ; les anges le gardent ; un cheveu ne tombe pas de sa tête sans la permission du Père céleste ; sa prière pénètre les cieux ; ses œuvres, ses souffrances, ses larmes, si la grâce les sanctifie, deviennent d'un prix infini.

Peut-être il gémira dans la misère et l'infortune ; c'est alors qu'il sera plus grand, il représente Jésus-Christ même. Qu'elle est belle cette religion, qui consacre l'indigence et la douleur, qui pré-

sente le malheureux non pas à notre pitié, comme la bienfaisance humaine, mais à nos respects, à notre amour, et dans le pauvre et l'orphelin nous fait découvrir un Dieu! Peut-être il languit solitaire dans l'abandon et l'obscurité; le chrétien n'est jamais isolé. Il est une société de prières, de mérites et d'amour, qui l'unit à tout ce qui existe de juste et de vertueux sur la terre; que dis-je, elle l'unit d'avance à la céleste société des anges et des saints qui environnent le trône de Dieu.

Et cependant les destinées de cet être, déjà si grand, ne font que commencer ici-bas; c'est dans le ciel qu'elles doivent s'achever. Tout ce qui n'est pas éternel est trop vil pour un chrétien; c'est un Dieu qu'il faut à son ame; c'est pour Dieu qu'il est créé; c'est pour Dieu qu'il doit vivre; c'est avec Dieu qu'il doit régner. Sa grandeur a Dieu pour principe, pour mesure l'infini, pour

durée l'éternité. *Spes illorum immortalitate plena est* (1).

Philosophes, venez maintenant nous parler de la dignité de l'homme ! Et quelle dignité, grand Dieu ! quand vous lui donnez la poussière pour origine, pour providence la fatalité, pour fin le néant ! Mais par vous, ô religion sainte ! tout s'ennoblit dans la nature. Quel prix vous ajoutez à notre amour ! quelle autorité vous donnez aux devoirs ! quel charme vous répandez sur les nœuds sacrés du sang et de la société ! Non-seulement vous êtes le lien qui rapproche la terre du ciel, vous êtes la chaîne mystérieuse qui descend du trône de Dieu pour unir tous les hommes et les élever jusqu'à lui : non-seulement vous nous révélez sa gloire, vous la réfléchissez sur nous ; par vous, un Dieu se fait homme, et par vous l'homme devient un Dieu.

(1) Sap. III, 4.

De-là toutes les prérogatives qui élèvent le chrétien au-dessus du monde.

J'ai dit d'abord l'indépendance.

Sans doute, c'est un sentiment glorieux, c'est un témoignage auguste de notre grandeur primitive, que ce besoin de la liberté qui élève et tourmente le cœur de l'homme; mais la liberté véritable est celle du cœur. Partout où règnent les passions, je trouve nécessairement l'esclavage. Aussi la vie du monde n'est-elle qu'une brillante servitude, dont vous gémissez tous les jours. Ne nous plaignons pas, chrétiens, le monde ne sauroit nous assujétir, si la foiblesse de notre cœur ne préparoit son empire. Nos craintes, nos désirs, nos convoitises, voilà nos véritables chaînes. Quel est donc l'homme vraiment libre? C'est le chrétien; parce qu'il ne craint que Dieu, parce qu'il ne cherche que Dieu, parce qu'il ne fléchit que devant Dieu. Ainsi le grand Basile vit échouer

la première puissance du monde, contre la simplicité de sa foi. Que puis-je craindre, répondoit-il aux magistrats? l'exil? La terre entière est au Seigneur; sous ses yeux, je ne me croirai jamais banni. La perte de mes biens? Ce vêtement est tout ce que je possède. La mort? Ah! plût à Dieu que vous affranchissiez mon ame trop long-temps captive. — Personne ne me parla jamais ainsi. Vous n'avez donc jamais rencontré un évêque? Il eût pu dire un vrai chrétien; car celui-là seul est vraiment chrétien qui peut porter à toutes les créatures le généreux défi du grand apôtre : Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ, la persécution ou le glaive, la vie ou la mort, les principautés ou les puissances? Non, je suis sûr que rien ne pourra me séparer de Jésus-Christ. *Certus sum* (1).

(1) Rom. VIII, 38.

L'incrédule, qui ne peut contester au chrétien ce noble titre de son indépendance, en fait un crime à la religion. Toujours en contradiction avec lui-même, tantôt il la fait redouter aux peuples comme un joug dans la main des Rois, et tantôt il la montre aux Rois comme un principe dangereux d'indocilité dans le cœur des peuples. *Mentita est iniquitas sibi* (1). Et ils ne savent pas que si le chrétien est le plus libre des hommes, le seul homme vraiment libre sur la terre, il en est aussi le plus soumis. Sa foi même, principe de son indépendance, l'est également de sa soumission, parce qu'en l'affranchissant de ses passions, elle le rend esclave de ses devoirs.

Je vous en atteste ici, antiques héros, illustres guerriers, si long-temps l'honneur du nom françois; cette religion, dont vous faisiez gloire, rabaissa-t-elle

(1) Ps. XXVI, 12.

vos courages, ou brisa-t-elle les liens sacrés qui vous attachoient à vos Rois? N'est-ce pas elle qui formoit vos ames généreuses, qui dirigeoit votre valeur, qui recevoit vos sermens? N'est-ce pas sous ses bannières saintes, que, ralliés autour du trône, vous en étiez l'invincible rempart? Ainsi vous avez prouvé que les plus intrépides soldats des Rois, ce sont les vrais serviteurs de Jésus-Christ. Quand on est prêt à se sacrifier pour Dieu, on ne balance pas à mourir pour le prince, qui est son image.

3°. Le chrétien est plus grand que le monde, par les biens dont il jouit. Seul il possède les biens véritables, et le monde ne sauroit les lui ravir. O Dieu! s'écrioit saint Paulin, tombé dans les mains des Barbares; ô Dieu! que je ne sois tourmenté ni pour l'or ni pour l'argent; vous savez où sont tous mes biens. Le riche, éclairé par la foi, ne croit pas descendre; mais s'élever, mais s'en-

richir, parce qu'il devient plus riche des biens de la grâce, plus détaché de ceux du monde, plus conforme à Jésus-Christ. Biens célestes, heureux trésors ! le banni les emporte dans son exil : il laissera sur le rivage de vains titres, de frivoles honneurs ; mais les véritables biens le suivront au-delà des mers. Errant, s'il le faut, sur la terre entière, il songe que le chrétien n'est ici-bas qu'un voyageur ; il s'abandonne à la Providence, et il est consolé ; il espère, à l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que l'iniquité soit passée : *donec transeat iniquitas* (1). Le captif le retrouve dans sa prison, l'impie est seul dans le malheur. Mais contemplez le juste dans la sombre solitude des cachots ; la religion veille à ses côtés, elle essuie ses larmes, et lui fait puiser dans ses trésors la paix du cœur, et cette joie

(1) Ps. LVI, 2.

divine, avant-goût des joies éternelles. Son corps seul est entre les mains des méchans; mais son ame est supérieure à leur puissance. Ils peuvent le dépouiller, mais non l'appauvrir; l'opprimer, et non l'humilier; l'immoler, et non pas le vaincre. *Occidi potest, vinci non potest* (1). Inestimables biens, les seuls que l'on retrouve à la mort! Ah! Messieurs, il faut y songer; cette gloire, cet éclat dont le monde vous environne, ne tarderont pas à disparoître; la mort va bientôt vous les ravir; et il ne vous restera d'autres biens que votre foi, avec les œuvres et les vertus dont elle sera le principe. Voilà les seuls trésors qui vous suivront dans l'éternité.

4°. Enfin le chrétien est plus grand que le monde par la vertu. Ce siècle incrédule et dépravé méprise les vertus chrétiennes. Du fond de l'abîme

(1) S. Cypr. Ep. LV, ad Cornel.

de corruption où elle nous a précipités, une fausse sagesse qui déchaîna toutes les passions, qui accrédita tous les vices, ose reprocher à la religion de rétrécir les esprits, de dégrader les ames, de rendre l'homme inutile à ses semblables. Dans cette foule de héros et de sages, formés par l'Évangile, qui choisirons-nous pour la confondre? Sera-ce le grand apôtre, dont le cœur plus grand que le monde, plus élevé que les cieux, étoit le sanctuaire des plus héroïques vertus? Embrasé de l'amour de la vérité, il ne se borne pas, comme les anciens sages, à l'expliquer à quelques disciples; il court la répandre par toute la terre, depuis Jérusalem jusqu'au sein de l'Aréopage et au pied du Capitole; chargé de fers, il fait trembler le magistrat romain sur son tribunal, en lui annonçant le jugement de Dieu : « O roi, disoit-il à Agrippa, excepté ces chaînes que je

porte, plût à Dieu que vous et tous ceux qui m'écoutent, fussiez aussi heureux que je le suis ». Voilà le véritable sage; dévoué pour la vérité, il l'annonce par sa prédication solennelle, il la prouve par ses vertus, et ne refuse pas de la sceller de son sang. Ne demandons rien de pareil à la sagesse humaine; qu'elle se taise; qu'elle humilie son front superbe dans la poussière. Ce n'est pas avec un apôtre qu'il faut comparer le sage mondain. Lui opposerons-nous un simple prêtre, un Vincent de Paul, qui seul a fait plus de bien aux hommes, que tous les philosophes réunis n'en ont jamais imaginé? la victoire seroit trop facile. Choisissons donc ce qu'il y a de plus commun et de plus foible en apparence; une de ces humbles servantes des pauvres, telles que la charité les forme chaque jour sous nos yeux. Philosophes, étalez vos maximes, déployez votre éloquence, essayez d'en former

Il me reste à vous montrer que le chrétien est plus fort que le monde. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le monde, essentiellement ennemi de la vérité et de la vertu, devoit être par cela même l'irréconciliable ennemi de la religion de Jésus-Christ. Aussi n'a-t-il cessé de la persécuter dans tous les temps; tantôt par sa puissance, tantôt par sa doctrine, et toujours par son esprit. Dans ces trois sortes de persécutions, le chrétien s'est toujours montré plus fort que le monde. Et daignez le remarquer, mes frères, pour qu'on ne puisse attribuer cet ordre invariable de la Providence au concours fortuit des circonstances humaines, Jésus-Christ l'avoit prédit. Avec les persécutions, il nous avoit promis la victoire : Vous serez un objet de haine pour le monde : *in mundo pressuram habebitis*;

mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde; *sed confidite, ego vici mundum* (1).

1°. Le chrétien est victorieux de la puissance du monde. Dans la foule des anciens sages, un seul est cité comme martyr de la vérité. Mais quoi? Socrate refusoit-il son encens aux idoles? avoit-il déserté leurs autels? Non, accusé de méconnoître les dieux de la patrie, il proteste de son respect pour eux, et meurt en ordonnant des sacrifices. Vous le voyez, le philosophe n'est pas plus fort que le monde. Religion sainte, ce ne sont pas là vos martyrs!

Voyez, pendant trois siècles entiers, les maîtres du monde déployer toute leur puissance, épuiser la rigueur des tortures et l'horreur des supplices, contre des prêtres désarmés, contre des vieillards, des femmes, des enfans; l'amphithéâtre retentissant de ces cris

(1) Joan. XVI, 33.

barbares : *Les chrétiens aux lions* (1) ; les provinces couvertes d'échafauds, et ruisselant du sang de l'innocence : le chrétien s'est trouvé plus fort que le monde. Après trois siècles de combats, on a vu la puissance de l'Empire, la majesté de ses dieux, et la haine des païens venir expirer aux pieds du chrétien. La croix règne sur le monde étonné ; du fond des catacombes et des prisons, elle s'élance et va se placer sur le front des empereurs et des rois.

Dira-t-on que tant de gloire fut l'effet de l'enthousiasme qu'inspire une nouvelle doctrine ? L'enthousiasme n'a qu'un temps ; mais la grâce du martyre reste toujours dans l'Eglise de Dieu, comme celle de l'apostolat. Point de siècle, point de climat qui n'ait eu ses persécutions. Partout la doctrine céleste s'est introduite par le glaive, de-

(1) Tertul. Apologet. cap. XL.

puis Rome et Jérusalem, jusqu'aux forêts du Nouveau-Monde; et si de nos jours encore on la voit étendre ses conquêtes jusqu'aux bornes de l'Orient, c'est le sang des martyrs qui porte le germe de la vie dans ces terres ingrates et stériles. *Semen est sanguis christianorum* (1). Ennemis de la religion, quel est donc ce mensonge heureux qui a trouvé dans tous les temps, et dans tous les climats, des apôtres et des martyrs? Quelle est cette imposture que le monde a toujours combattue, et qui triompha toujours du monde; que l'homme repousse avec fureur, et qu'il finit par sceller de son sang? Si telle est la puissance de l'erreur, la vérité dont vous vous dites dépositaires, pourroit-elle rien offrir de plus touchant ou de plus beau?

La religion, vieillie par les siècles,

(1) Tertul. Apologet. cap. XLVIII.

est un ressort désormais inutile ; ainsi parloient naguères les impies. La religion ne vieillit jamais, pas plus que la nature et la raison, parce qu'elle est également l'ouvrage de Dieu. Cependant l'incrédulité répandoit ses ténèbres ; les principes étoient méconnus ; les mœurs tomboient en dissolution ; et la foi, chaque jour affoiblie, sembloit n'attendre plus qu'un dernier combat pour disparoître. C'en est fait, les temps sont accomplis. Il arrive ce jour fatal qu'avoit fixé la Providence. Voici l'heure du combat ; le signal est donné ; ô mon Dieu ! où sont vos soldats ? Chrétiens, soyez attentifs. L'épiscopat tout entier se présente. Le clergé françois se lève pour s'associer à tant de gloire ; tout à coup l'esprit du martyre s'est répandu dans tous les rangs, depuis le palais des rois, jusqu'à la pauvre cellule de l'humble épouse de Jésus-Christ. Et l'impie, qui révoque en doute le nom-

bre des anciens martyrs, leur sincérité, leur constance, est condamné par la Providence à renouveler sous nos yeux cette grande démonstration de la vérité qu'il persécute. Héros de la religion et de toutes les vertus, vos noms vivront à jamais! les siècles les rediront aux siècles : pour nous, pleins de vos grands souvenirs, nous nous bornerons à méditer vos exemples, et à envier votre couronne.

2°. A la persécution du glaive et du pouvoir, le monde ajoute d'ordinaire celle de la doctrine et du sophisme. La puissance des ténèbres, ne pouvant éteindre la lumière, s'arme de nouveau pour la dénaturer et l'obscurcir ; mais le chrétien est plus fort que le monde. Alors on voit Athanase lutter seul contre l'univers, tel qu'une colonne inébranlable, parmi les ruines qui l'entourent. On voit un Eusèbe de Verceil, un Hilaire de Poitiers, traînés d'exil

en exil, porter de l'Occident à l'Orient le témoignage de la foi commune. Loin d'ébranler la constance du fidèle, le spectacle de tant d'erreurs la fortifie, parce qu'elles ont été prédites. Le sectaire, en corrompant la religion, comme l'infidèle qui la repousse, ne font qu'accomplir les prophéties, et prouver sa divinité.

Ainsi, dans les âges divers, tous nos dogmes furent attaqués; et il ne restoit plus à notre siècle que d'ébranler ces vérités éternelles, base nécessaire de toute religion comme de toute morale et de toute société. Par la nature même de l'esprit humain, à la suite des hérésies devoit naître l'incrédulité, philosophie désolante qui rend toute croyance impossible, parce qu'elle anéantit tout principe, et ne laisse aux hommes ni un dogme convenu pour se réunir, ni un langage commun pour s'entendre. Vous le savez, mes frères, la renommée des

talens, le faste imposant de quelques vertus faciles, le suffrage de toutes les passions, l'appui des grands qu'elle venoit dégrader, des riches qu'elle devoit dépouiller, l'enthousiasme de la nouveauté, sembloient assurer son triomphe; le monde se hâtoit d'applaudir. Qui a résisté au monde? qui a réclamé les droits de Dieu, et ceux des Rois, et ceux de l'humanité? La religion. Quel sage s'est préservé de l'erreur, quelle ame incorruptible échappe encore à la contagion? Le vrai chrétien. Le savant s'est égaré dans ses recherches, le génie même s'est ébloui de ses propres lumières, et le chrétien seul reste immobile et assuré dans sa foi. Il reste; mais tout change autour de lui. Il voit les maîtres de l'erreur, unis seulement pour détruire, se séparer et se combattre, dès qu'il s'agit d'établir les premiers élémens de la morale. Il voit le monde passer, en peu d'années, du christia-

...

nisme au déisme, du déisme à l'athéisme, de l'athéisme au doute général et à l'indifférence absolue. Les principes et les devoirs changent avec les circonstances et les temps. Les sages s'agitent et se tourmentent sur les débris de leur édifice; les systêmes paroissent, dominent et s'évanouissent, comme on voit les flots de la mer s'élever, s'entrechoquer et disparoître. Le chrétien, fondé sur la pierre inébranlable, trouve toujours dans la religion la vérité qui éclaire sa vie, et les vertus qui font son bonheur; il reste dans sa simplicité, uni à la foi de tous les siècles et à l'immense société des enfans de Dieu.

3°. Le monde persécute le chrétien par son esprit, je veux dire par ses préjugés, par ses usages, par les passions qui font sa vie, par l'opinion surtout, règle souveraine du monde.

Le chrétien oppose, sans s'étonner, les principes aux préjugés, les règles aux

usages, le jugement de Dieu au jugement des hommes, et toutes les vertus de son cœur aux vices et à la dépravation de son siècle. Non-seulement il résiste au monde, mais il triomphe du monde, et force enfin ses hommages. Je m'arrête, Messieurs; assez d'augustes exemples prouvent ici cette vérité, pour qu'elle n'ait pas besoin de démonstration.

Il est donc vrai que la foi du chrétien reste victorieuse de l'esprit du monde, comme de sa doctrine et de sa puissance. Mais l'intérêt de la religion, ou plutôt le vôtre, mes frères, nous fait un devoir de le répéter jusqu'à vous importuner peut-être; il est un genre de persécution à laquelle ne résiste point cette foi divine, c'est celle de l'indifférence. L'indifférence, dernier terme de la dégradation morale, triste signal de dissolution et de ruine, sommeil de mort qui dégrade et flétrit les ames, et les rend

également incapables des hautes pensées de la foi et de l'élévation des vertus chrétiennes. Non, les efforts de l'impiété n'auroient servi qu'à la gloire de la religion, si l'indifférence ne continuoit chaque jour et n'achevoit son ouvrage.

Et en effet, mes frères, dans ces bouleversemens dont le souvenir vous effraie, qu'avions-nous vu de nouveau? De grands désordres, j'en conviens; mais les crimes ont enfanté des vertus qui en ont effacé l'horreur. Si quelques ames sont descendues au dernier excès de la dépravation, des ames célestes se sont élevées au dernier degré de l'héroïsme. Une longue et sanglante épreuve pour la foi? Oui, de toutes ses épreuves nous avons vu la plus terrible; mais aussi la plus décisive en sa faveur. Si tant de talens et de savoir n'ont pu réussir à lui opposer une seule difficulté victorieuse; si tant de puissance et de haine n'a pu vaincre la constance de ses enfans; si

tant de dépravation dans les principes et dans les mœurs, n'a pu altérer la pureté de sa morale, il y a donc dans cette religion quelque chose de plus fort que le monde, et ce dernier triomphe vient couronner avec gloire les triomphes de tous les âges passés.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau? Le voici, mes frères; ce qu'il y a de nouveau, d'inoui, c'est que cette religion, que tant de titres devoient nous rendre si précieuse et si chère; cette religion, redemandée par tant de vœux, achetée par tant de larmes et de sang, par tant de miracles, ne trouve parmi nous que l'indifférence et l'oubli. Ce qui confond la raison, ce qui consterne la piété, c'est qu'après tant de leçons, tant de châtimens, tant de grâces, l'insouciance de notre siècle nous laisse encore incertains entre la foi de nos pères et l'athéisme. Je dis l'athéisme, car il n'y a pas de milieu pour nous; et les

systèmes intermédiaires sur lesquels notre siècle se repose, ne sont qu'un athéisme commencé, et déjà réduit à la pratique. D'un côté, cette religion, principe de toute dignité comme de tout bonheur; de l'autre, les doctrines les plus désolantes et les plus abjectes. D'un côté, la charité; de l'autre, l'intérêt personnel. D'un côté, la croix, les vertus, le ciel; de l'autre, le néant, ou plutôt le chaos et l'enfer; car telle est la fidèle image d'une société sans religion et sans Dieu.

Sire, puissent les vertus de Votre Majesté décider enfin notre choix. Puisse-t-elle achever, par son zèle, ce que ses exemples ont commencé. Mais, dans ce jour consacré par les humiliations du Roi des Rois, loin de nous de frivoles louanges que repousseroit votre ame royale; il est un autre langage aussi doux, plus religieux, que Votre

Majesté me permettra de lui adresser.

SIRE, vous êtes le fils aîné de l'Eglise; vous êtes sa gloire et son appui, comme vous fûtes toujours son espérance. Dans les jours de calamité, c'étoit vous que demandoient tous nos vœux. Assis sur les débris de nos temples, c'étoit vous que nous rappellions par nos larmes; lorsque l'auguste sacrifice se célébroit dans les ténèbres, sous le chaume, au fond des forêts, c'étoit encore votre nom qui se mêloit aux saints mystères: il fut toujours le gage heureux de l'espérance pour les vrais chrétiens comme pour les vrais François; et si quelque consolation vient encore adoucir nos douleurs, c'est le bonheur de vous voir assis sur le trône de vos pères. Aujourd'hui la religion se présente au pied de ce trône, de tout temps son noble asile; elle élève les mains vers vous, qui êtes l'image de Dieu sur la terre. Ses malheurs, ses dangers, ses be-

soins vous sont connus. Dès long-temps votre cœur entendit le langage muet de sa douleur. Elle se confie à votre amour; elle s'appuie sur votre piété, et s'abandonne à votre sagesse.

Quand Dieu, par tant de miracles, relève le trône de saint Louis, le fils de saint Louis relevera les autels de Dieu; il fera refleurir ses lois saintes; et les siècles à venir diront de lui comme de Josias : Il fut divinement choisi pour mettre un terme aux abominations de l'impiété; *tulit abominationes impietatis*; et, dans les jours de l'iniquité, il rendit à la religion sa gloire et à la piété son éclat : *in diebus peccatorum corroboravit pietatem* (1). Ainsi soit-il.

(1) Eccli. XLIX, 3, 4.

AUTRE CONCLUSION

DU DISCOURS PRÉCÉDENT (1).

Et maintenant, pour imprimer dans toutes les ames le sentiment profond et nécessaire de la dignité de notre foi, que nous reste-t-il en finissant, que de réunir dans un seul tableau ces traits épars de la force et de la grandeur du chrétien? Les exemples ne nous man-

(1) M. l'abbé Duval prononça dans la cérémonie de la Cène le Discours sur la dignité du chrétien, tel que nous venons de le donner; mais, se proposant de le prêcher dans d'autres occasions, il avoit préparé une autre conclusion qui nous paroît très-digne de l'attention du lecteur. Le juste hommage rendu par l'orateur aux vertus de Madame Elisabeth ne peut qu'exciter un vif intérêt.

queront pas; ce siècle les a multipliés. Il en est un entre tant d'autres, il en est un présent encore à tous les esprits, autant que cher à tous les cœurs, et près duquel nous défions la philosophie de tous les temps de rien placer qui lui ressemble. Nous ne le choisirons point parmi les héros et les sages, mais toujours parmi ce qu'il y a de plus foible aux yeux du monde : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (1). Supposez donc la foiblesse du sexe et la fragilité de l'âge; réunissez dans une même vie toutes les tentations de la prospérité, toutes les épreuves de l'adversité; ajoutez-y tous les dangers de la position la plus séduisante, l'ascendant impérieux de l'exemple, et la contagion répandue de toutes parts; mais supposez la foi sincère, profonde, agissante, et vous verrez éclore tous les miracles de

(1) I. Cor. 1, 27.

la vertu. Que ce soit une jeune princesse, jetée par sa naissance au milieu des périls des cours, dans le plus incrédule et le plus dépravé de tous les siècles : le monde sourit à sa jeunesse, il sème les piéges sous ses pas, ou plutôt tout est piége pour elle dans ce haut rang où elle est placée, et dans le séjour qu'elle habite. Fidèle aux leçons de la foi, elle marche en paix à sa lumière ; elle s'élève, dit l'Esprit saint, comme le lis au milieu des épines; *sicut lilium inter spinas* (1), et semble n'apparoître au milieu du monde, que pour y faire entendre la protestation touchante de l'innocence contre le débordement de tous les vices. Le monde se tait, il s'étonne; ce n'est pas assez, il faut qu'il admire; il faut des épreuves et des combats : c'est au malheur qu'il est réservé d'élever la foi jusqu'à l'hé-

(1) Cant. II, 2.

roïsme. Mais déjà l'orage gronde sur sa tête innocente, une nuit soudaine l'enveloppe. O fille! ô sœur de nos Rois! vos vertus ne pourront donc vous défendre. Le crime a violé votre asile. Assise près du trône de vos [illegible]es, déjà vous n'avez plus qu'à pleurer sur ses débris. Hélas! et ce n'est encore que le commencement de vos douleurs! Il faut que le monde et l'enfer déploient contre elle leur puissance : qu'on l'entraîne dans les cachots, elle y paroîtra grande et libre comme dans le palais de ses aïeux. Siècle incrédule, qu'avez-vous vu? Puisqu'il faut venger les vertus chrétiennes, rappelez, mes frères, de tristes et touchans souvenirs. Tantôt environnée d'infortunés, elle les instruit, elle les console, et façonne à l'adversité ces ames qui n'étoient nées que pour régner; tantôt, séparée de ceux qu'elle aime, elle reste silencieuse et solitaire, elle entre en commerce

avec le ciel, et puise dans le sein de Dieu la paix qui adoucit ses peines, et l'amour qui les sanctifie.

Faut-il par un dernier combat couronner les triomphes de sa foi? Voyez comme elle s'avance dans tout le calme de l'innocence et la dignité de la vertu. Loin de nous ces idées lugubres qu'inspire d'ordinaire le tableau déchirant du juste opprimé par les impies. A ces scènes de douleur et d'effroi, se mêle je ne sais quoi de divin; on se tait, on pleure, on admire, et tous les souvenirs augustes, religieux et doux, viennent s'unir comme d'eux-mêmes à la mémoire d'Elisabeth.

Voilà le chrétien dans toute sa grandeur. Ah! que toute grandeur est petite près de celle-là! Donc le chrétien est plus fort que le monde; donc il est plus grand que le monde; donc la dignité du chrétien efface toute dignité mortelle et périssable.

Mes frères, nous sommes tous chrétiens, nous sommes tous François; souffrez donc que nous cédions un moment à des sentimens qui sont les vôtres.

Tandis que la vertueuse Elisabeth honoroit la France et l'humanité par son héroïsme religieux, sa sainte sœur, l'auguste Clotilde (1) déployoit sur le trône ces hautes vertus que l'Eglise se prépare à consacrer par un culte solennel. Dans le même temps, leur illustre frère, le Roi-Martyr, étoit allé rejoindre dans le ciel ce vertueux Dauphin, cette Dauphine si pieuse, dont la mémoire n'est pas moins chère à la religion qu'à la France, qui les a si long-temps et si amèrement pleurés.

Quelle réunion! quel spectacle! Ainsi dans le dix-huitième siècle, quand l'incrédulité triomphante s'efforce d'avilir

(1) Madame Clotilde de France, Reine de Sardaigne, morte en odeur de sainteté.

la religion, Dieu se plaît à la faire briller sur le trône, autour du trône, dans l'éclat de cette majesté que la sagesse humaine voudroit en vain lui disputer.

Honneur à la royale maison de France! cette famille de Rois est donc aussi la famille des saints! O France! c'est à toi de te glorifier entre tous les peuples du monde. L'histoire choisira parmi tes Princes les modèles de ses héros; c'est parmi eux encore que la religion viendra chercher les exemples de la dignité de la foi, et des magnanimes vertus qu'elle inspire. Célèbre leur gloire, elle est la tienne; le ciel et la terre se sont unis pour la consacrer à jamais.

O vous tous qui régnez avec Dieu! Princes de cette auguste maison, soit que déjà l'Eglise ait autorisé votre culte, soit que Dieu seul encore vous ait glorifiés, abaissez vos regards sur nous;

veillez sur cette France qui vous est si chère; veillez sur notre Roi, sur tous les Princes de votre sang : votre sang n'a pas dégénéré. Présentez-vous au trône de Dieu, c'est à vous de détourner sa colère; obtenez qu'il nous laisse la foi.

Mes frères, je les vois prier pour nous, je les vois qui nous tendent les bras; ils nous sollicitent, ils nous conjurent de les seconder par notre zèle et par nos vœux.

Soyons dignes de nos saints protecteurs; restons fermes comme eux dans la foi : *State in fide* (1). Laissez l'enfer épuiser les derniers efforts de sa haine : le Dieu qui commande aux tempêtes n'aura qu'à dire une parole, nous verrons renaître la paix. Que Dieu le hâte ce jour heureux, où tous réunis autour des autels, sous le sceptre des

(1) I. Cor. XVI, 13.

enfans

enfans de saint Louis, nous bénirons cette religion qui, après avoir fait ici-bas notre gloire et notre bonheur, doit le faire encore dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

LA NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

POUR LES GRANDS,

PRÊCHÉ LE JOUR DE LA PENTECÔTE,

Effundam Spiritum meum, et dabo prodigia in cœlo et in terra; et erit: omnis qui invocaverit nomen Domini salvus erit.

Je répandrai mon Esprit, j'opérerai des prodiges dans le ciel et sur la terre, et quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Joel, II, 29 et suiv.

Si jamais la religion dut nous paroître grande, et digne du Dieu dont elle est

l'ouvrage; si jamais nous dûmes la vénérer et la chérir comme le plus beau présent que le ciel ait fait à la terre, c'est surtout dans le mystère de ce jour, qui a changé la face du monde et renouvelé l'univers. Les peuples ensevelis dans les ténèbres ne connoissoient plus la divinité que sous les images grossières que leur en offroit le paganisme. Une philosophie inquiète et superbe avoit ébranlé toutes les vérités, confondu toutes les notions, mis en problème tous les devoirs. Les vices et les erreurs, accrédités par les sages, ou consacrés par une religion mensongère, avoient multiplié les crimes et les calamités, et la société sembloit toucher au moment de sa dernière dissolution. Mais Dieu prend pitié du genre humain; il répand son Esprit sur les pauvres et les ignorans que Jésus-Christ avoit choisis pour ses disciples : *Effundam Spiritum meum.* Revêtus de la force

d'en haut, ils courent affronter la fureur des tyrans, l'orgueil de la sagesse humaine, et la majesté de ces dieux qui faisoient trembler toute la terre. A leur voix, les idoles s'écroulent avec leurs autels; les sages ferment leurs écoles pour se confondre avec les humbles et les petits dans l'école de Jésus-Christ; et des débris du monde idolâtre s'élève un monde nouveau, que la religion éclaire de ses lumières, console par ses bienfaits, et sanctifie par toutes les vertus. *Et omnis qui invocaverit nomen Domini salvus erit.*

A ce spectacle, mes frères, vos pensées ne se reportent-elles pas sur les temps malheureux où nous vivons? n'êtes-vous pas frappés des rapports que présente l'état actuel de la société, avec l'état du monde au moment de la mission des apôtres?

L'idolâtrie ne défigure plus la religion; mais l'indifférence et l'incrédu-

liné, devenues populaires, menacent d'en effacer les notions primitives avec l'idée même de Dieu. Du reste, mêmes doctrines; même confusion dans les principes, même désordre dans les mœurs; et peut-être des attentats et des malheurs plus grands encore.

La religion, aussi puissante pour réparer, qu'elle est féconde pour créer, se présente encore à nous, et semble de nouveau descendre du ciel pour nous sauver. Eclairés par nos malheurs, déjà nous la redemandons, comme la base nécessaire de l'ordre public, et le premier lien de toute société. Mais ce retour est-il aussi sincère, aussi étendu qu'il devroit l'être ? Nous confessons que la religion est nécessaire pour la morale : mais les uns, bornant au peuple cette nécessité, en exceptent tous ceux que le rang, les lumières, les sentimens élèvent au-dessus du vulgaire. La plupart s'arrêtent à la croyance,

sans s'occuper des vertus chrétiennes.

Puissions-nous achever de vous éclairer aujourd'hui, en vous montrant que la religion (je parle d'une religion pratique qui justifie la foi par les œuvres) est aussi nécessaire aux riches et aux grands qu'au reste des hommes. Je dis même que la nécessité de la religion devient pour les grands plus particulière et plus sensible; 1°. parce que la condition des grands offre plus d'écueils à la vertu : première réflexion; 2°. parce que la condition des grands oppose moins d'obstacles aux passions : seconde réflexion.

Implorons d'abord les lumières de l'Esprit saint par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est écrit que la vie de l'homme est un combat sur la terre. Dans toutes les conditions, la vertu trouve des écueils;

si les richesses ont leurs dangers, la misère a ses tentations; le peuple a ses passions comme les grands, et nous n'avons que trop appris de quels excès il est capable, lorsque agité par l'esprit d'indépendance et d'impiété, il s'abandonne à leur fureur. Il faut l'avouer néanmoins; dans les conditions communes, la nécessité du travail, les sollicitudes de la vie, l'éloignement des occasions, protègent l'innocence et la simplicité des mœurs. Sous le règne de la religion et des lois, le peuple trouve aisément la règle de ses désirs dans la médiocrité de ses moyens; et le frein de ses passions, dans l'impossibilité de les satisfaire.

Tout est écueil, au contraire, dans la condition des grands; écueils du côté de leurs passions, écueils du côté du monde.

Vous êtes placés, mes frères, sur un théâtre dangereux où brillent toutes les

vantes, où triomphent toutes les passions. L'ambition vous séduira par la pompe et l'éclat des grandeurs; la fortune vous prodigue les moyens de vous corrompre et de vous perdre. Le luxe est pour vous une nécessité, la mollesse, une sorte d'habitude contractée presque dès la naissance; les hommages, un tribut qui ne sauroit vous être refusé; et pour comble de séduction et de malheur, ce qui vous environne ne demande trop souvent qu'à servir vos passions, loin de vous aider à les vaincre. Et l'on dira que pour les grands, la religion est inutile; qu'il leur est facile de conserver l'innocence, la droiture du cœur, la fermeté inflexible des principes, non-seulement sans les secours divins de la piété, mais dans l'oubli de toute religion, sans daigner penser à Dieu, ni s'occuper de le connoître!

Que ce langage, mes frères, est dif-

férent de celui que vous nous tenez quelquefois, lorsque nous vous exhortons à briser les chaînes de vos passions, pour entrer dans la voie du salut! Ne nous dites-vous pas alors, que la vertu ne se conserve guère au milieu des cours; que le désintéressement est impossible à qui veut s'y maintenir, ou établir convenablement sa famille; que les jeux, les spectacles, les plaisirs les plus dangereux, entrent nécessairement dans la suite de votre vie, souvent dans l'ordre de vos devoirs; et que si le salut est partout difficile, il faut pour l'opérer à la cour des grâces extraordinaires? Ah! si tels sont les périls dont les grands vivent environnés; si les princes les plus sages et les plus saints, tels que David et Salomon, sont devenus aussi fameux par leurs chutes que par leurs vertus, quelle main téméraire leur ravira le flambeau de la foi, qui seul peut les diriger parmi tant d'écueils,

...

ou les sauver après le naufrage? On a vu, j'en conviens, près du trône, et sur le trône même des princes irréprochables dans leurs mœurs, modestes dans la prospérité, inébranlables dans les revers, ne céder à la sévérité de la justice qu'en pleurant, faire leurs délices de la clémence, et ne se croire élevés au-dessus des autres hommes, que pour en devenir les bienfaiteurs et les modèles. Tel s'annonçoit, Sire, votre père vertueux, que la France ne se console encore d'avoir perdu qu'en le voyant revivre dans ses augustes enfans. Tel parut ce Roi que nous n'osons plus nommer, ce Roi-martyr, objet des regrets religieux, je dirois presque du culte de tous les vrais François. Mais ces princes immortels ne regardoient pas la religion comme inutile; ils mettoient leur gloire à servir Dieu, leur étude à devenir des Rois selon son cœur. Mais ces ames vraiment royales

furent le chef-d'œuvre de la religion ; et le monde, frappé des écueils qu'ils eurent à franchir, ne peut les contempler sans étonnement, ni les nommer sans admiration.

On a vu d'augustes Princesses honorer le sang des Rois, par l'élévation et l'héroïsme du courage ; allier à la majesté la douceur des vertus les plus modestes ; et forcer les hommages d'un siècle corrompu, en opposant à la licence une ame inaltérable et pure, également éloignée de l'ostentation et de la foiblesse.

Telles parurent, Sire, votre auguste aïeule, votre mère, votre céleste sœur ; car il semble que l'on ne puisse parler de la vertu, sans rentrer dans l'histoire de cette royale famille. Mais, mes frères, ce fut la piété qui les forma, et non pas la philosophie ; ce n'est point dans les livres des sages qu'elles puisèrent des sentimens divins, c'est dans l'Evangile, c'est dans le sein de Dieu même. Eude-

les aux pratiques d'une humble et sincère piété, elles aimoient comme Esther à s'abaisser devant Dieu; occupées du soin de lui plaire; elles foulaient aux pieds les vains ornemens de l'orgueil et de la gloire, et ne se consoloient d'une grandeur importune, que par les moyens qu'elle leur offroit de procurer la gloire de Dieu, et de soulager les membres souffrans de Jésus-Christ.

Paroissez maintenant, détracteurs de la piété chrétienne; qu'opposerez-vous à ces grands modèles? Sera-ce un de ces impies, qui, méprisant profondément toute religion, se contente d'en imposer le joug au peuple, comme la garantie de sa propre tranquillité, tandis qu'il réserve pour lui-même le droit de la fouler aux pieds, avec la licence de tout oser pour satisfaire ses passions? Et vous voulez qu'entouré des prestiges de la grandeur, porté au faîte du pou-

voir par la naissance ou la fortune, il conserve quelque idée de la justice et des vertus? Obscur, il eut gardé peut-être quelque modération; il est puissant, ses passions ne connoîtront plus de bornes, parce que la fortune n'en laisse point à ses moyens. Qu'il se livre à des penchans que tout irrite; qu'il abandonne honteusement sa vie à la mollesse et aux plaisirs; ou que, couvert de sang, il embrase le monde entier, il ne sera que conséquent à ses principes. Qui n'attend rien après la vie, est à lui-même sa fin dernière: l'intérêt personnel devient pour lui toute la morale. Heureux dans ses forfaits, il les couronnera par des forfaits nouveaux; frappé de la main de Dieu, on ne le verra pas s'humilier comme Manassès, pas même demander grâce comme Antiochus. Dans cette affreuse doctrine, on ne connoît point le repentir, parce que le crime n'existe pas. Il

n'a pas été coupable, mais seulement imprudent ou malheureux.

Grâce au ciel, le règne des impies est passé, et je parle devant une pour chrétienne. Vous donc, mes frères, que la religion trouva toujours fidèles, ah! croyez que cette religion divine n'a rien de trop dans la pureté de ses maximes, dans la puissance de ses moyens, pour vous défendre contre tous les périls qui vous assiégent; et, quand la force de vos principes leur opposeroit quelque résistance, le monde achèveroit infailliblement votre défaite. Il l'achèveroit par ses exemples, qui seront toujours corrupteurs et scandaleux. Malheur au monde à cause de ses scandales, a dit la Vérité même. *Væ mundo à scandalis* (1). Scandales d'autant plus dangereux pour vous, si la piété ne vous soutient et ne vous éclaire

(1) Matth. XVIII, 7.

res, que vous ne pouvez ni vous soustraire à la contagion, ni la braver sans de justes ménagemens. Il l'achevoit par l'opinion. L'opinion, qui gouverne le monde, domine surtout dans les cours. Elle y commande en souveraine par les usages et par les mœurs. Elle entraîne par un ascendant dont les ames les plus élevées savent rarement se défendre. Elle contraint par ses censures, elle punit même par son silence. Ainsi règnent aujourd'hui dans le monde une foule de maximes pernicieuses, qui arrêtent le retour vers le bien, qui étouffent tout sentiment généreux, qui éteignent, avec la piété, la sainte énergie de la foi, sans laquelle la religion même ne produit jamais de grandes vertus. Maximes d'insouciance pour la religion, d'opposition à son esprit et à ses lois; maximes d'indépendance, que le cœur réprouve sans doute, mais qui trop souvent nous étonnent et nous af-

fligent dans les habitudes et les discours, maximes d'indulgence pour les passions, de tolérance pour le vice: funeste héritage que nous laissa l'impiété. Repoussée de la société, elle exerce en secret son influence. Elle affoiblit ce qu'elle n'a pu détruire; elle porte encore l'indifférence et la langueur, où elle n'a point laissé la mort; et ce monde, qui se dit aujourd'hui religieux, reste toujours plus philosophe que chrétien.

Et ne vous flattez point que le rang le plus élevé puisse vous soustraire à sa tyrannie: l'adulation lui reste encore pour vous séduire. Triste condition des Princes, s'écrioit un monarque infidèle! leurs trônes sont entourés de flateurs, qui trompent leurs intentions les plus pures, et abusent de leurs vertus mêmes. *Aures principum simplices callidâ fraude decipiunt* (1). Faut-il que les méchans

(1) Esther xvi, 6.

Princes trouvent toujours des ames mercenaires et dégradées, disposées à flatter la dissolution de leurs penchans, tandis que les meilleurs des Rois ont peine à rencontrer quelques sujets fidèles qui osent éclairer leur sagesse et s'associer à leurs vertus ! David ne trouva qu'un Nathan, et Théodose qu'un saint Ambroise. Grand Dieu ! détournez ce fléau de ces Princes vertueux qu'environne tant d'amour, sur qui reposent tant d'espérances. Jusqu'ici vous les avez défendus contre tous leurs ennemis. Voici les véritables ennemis des grands, puisqu'ils le sont de leur vertu, de leur sagesse et de leur gloire. Mais votre Providence a semblé prévenir nos vœux. Sans doute ces serviteurs dévoués, qui, bravant la tyrannie toute-puissante, ont affronté tous les périls, épuisé tous les sacrifices pour relever le trône des enfans de saint Louis, ne leur refuseront pas la dette sacrée de la vérité ; de la

vérité, qui peut seule les y maintenir avec gloire. La gloire du Prince leur est désormais personnelle; son bonheur, ses vertus mêmes, sont une propriété commune, dont tous ceux qui entourent le trône restent solidairement responsables.

Donnez-leur donc, ô mon Dieu! cette liberté respectueuse, sans laquelle la vérité n'est plus un tribut, mais une offense; cette liberté, sage et modérée, qui craint de substituer à la vérité ses propres pensées, et souvent ses propres erreurs; cette liberté chrétienne enfin, qui craint plus de compromettre la vérité que sa faveur ou sa fortune, et qui parle son langage généreux, au risque même de déplaire.

Mais vous le savez, ô mon Dieu! la vérité ne déplaît point à notre Roi. Chaque jour sa piété vous demande un cœur docile. *Dabis servo tuo cor docile* (1). Vous le lui avez donné, comme

(1) III. Reg. III, 9.

à Salomon. A cet inestimable don, ajoutez, ô mon Dieu, la gloire et la prospérité que son cœur ne vous demande point, mais que les vœux de tout son peuple ne cessent de solliciter pour lui.

SECONDE PARTIE.

Si la vertu des grands trouve plus d'écueils, leurs passions rencontrent moins d'obstacles. Les motifs qui arrêtent le vulgaire, existent rarement pour eux ; et ceux que leur condition leur présente, sont insuffisans sans la religion.

Le peuple trouve partout des barrières à ses penchans. L'ordre public, la sévérité des lois, les maîtres dont il dépend, tout le retient dans le devoir, ou l'y rappelle s'il s'en écarte. Mais les grands sont les gardiens de l'ordre public ; ils dictent les lois, ou ils président à leur exécution. Du faîte des grandeurs humaines, ils dominent la société ; l'opi-

vion publique les juge, mais rarement elle les éclaire; plus ses arrêts sont justes et sévères, moins ils arrivent jusqu'à eux. Ils sont des dieux sur la terre, pour parler avec le Prophète; *Ego dixi dii estis* (1).

Quelle élévation, mes frères, et combien elle doit vous faire trembler, si vous avez une juste idée de votre foiblesse et de vos devoirs! Ah! je comprends maintenant les anathèmes dont le Fils de Dieu a frappé ces grandeurs de la terre, objets de l'ambition du monde, et des terreurs religieuses du chrétien. Si l'ordre des choses humaines n'oppose aux passions des grands que des barrières impuissantes, ne leur faut-il pas, plus encore qu'aux autres hommes, une loi immuable, souveraine, émanée de Dieu même; une loi que l'orgueil ne puisse pas méconnoître, que les flatteurs ne

(1) Ps. LXXXI, 6.

puissent obscurcir, que la foiblesse ou les passions ne puissent réduire au silence ?

Aussi dans les saintes Ecritures, quand Dieu s'adresse aux foibles et aux petits, toujours il leur parle en père, et semble s'abaisser jusqu'à eux. Mais s'il parle aux puissans du monde, c'est du haut de son trône éternel. Il est alors le Roi des Rois ; qui frappe ou qui guérit, qui perd ou rappelle à la vie, sans que nulle grandeur humaine puisse se dérober à ses coups. Il assiste à leurs conseils, il interroge leurs pensées mêmes ; il compte les larmes de l'opprimé, il entend la voix du sang innocent : il se tait quelquefois quand les peuples ont mérité sa colère ; mais il vient infailliblement au jour marqué attaquer l'impie triomphant sur le trône élevé par ses crimes, et le brise comme un vase d'argile ; *et tanquam vas figuli confringes eos* (1).

(1) Ps. II, 9.

n'a pas été coupable, mais seulement imprudent ou malheureux.

Grâce au ciel, le règne des impies est passé, et je parle devant une cour chrétienne. Vous donc, mes frères, que la religion trouva toujours fidèles, croyez que cette religion divine n'a rien de trop dans la pureté de ses maximes, dans la puissance de ses moyens, pour vous défendre contre tous les périls qui vous assiégent; et, quand la force de vos principes leur opposeroit quelque résistance, le monde achèveroit infailliblement votre défaite. Il l'achèveroit par ses exemples, qui furent et seront toujours corrupteurs et scandaleux. Malheur au monde à cause de ses scandales, a dit la Vérité même. *Væ mundo a scandalis* (1). Scandales d'autant plus dangereux pour vous, si la piété ne vous soutient et ne vous éclaire

(1) Matth. XVIII, 7.

re, que vous ne pouvez ni vous soustraire à la contagion, ni la braver sans de justes ménagemens. Il l'achevera par l'opinion. L'opinion, qui gouverne le monde, domine surtout dans les cours. Elle y commande en souveraine par les usages et par les mœurs. Elle entraîne par un ascendant dont les ames les plus élevées savent rarement se défendre. Elle contraint par ses censures, elle punit même par son silence. Ainsi règnent aujourd'hui dans le monde une foule de maximes pernicieuses, qui arrêtent le retour vers le bien, qui étouffent tout sentiment généreux, qui éteignent, avec la piété, la sainte énergie de la foi, sans laquelle la religion même ne produit jamais de grandes vertus. Maximes d'insouciance pour la religion, d'opposition à son esprit et à ses lois; maximes d'indépendance, que le cœur réprouve sans doute, mais qui trop souvent nous étonnent et nous af-

fligent dans les habitudes et les discours; maximes d'indulgence pour les passions, de tolérance pour le vice: funeste héritage que nous laissa l'impiété. Repoussée de la société, elle exerce en secret son influence. Elle affoiblit ce qu'elle n'a pu détruire; elle porte encore l'indifférence et la langueur, où elle n'a point laissé la mort; et ce monde, qui se dit aujourd'hui religieux, reste toujours plus philosophe que chrétien.

Et ne vous flattez point que le rang le plus élevé puisse vous soustraire à sa tyrannie: l'adulation lui reste encore pour vous séduire. Triste condition des Princes, s'écrioit un monarque infidèle! leurs trônes sont entourés de flatteurs, qui trompent leurs intentions les plus pures, et abusent de leurs vertus mêmes. *Aures principum simplices callida fraude decipiunt* (1). Faut-il que les méchans

(1) Esther xvi, 6.

Princes trouvent toujours des ames mercenaires et dégradées, disposées à flatter la dissolution de leurs penchans, tandis que les meilleurs des Rois ont peine à rencontrer quelques sujets fidèles qui osent éclairer leur sagesse et s'associer à leurs vertus ! David ne trouva qu'un Nathan, et Théodose qu'un saint Ambroise. Grand Dieu ! détournez ce fléau de ces Princes vertueux qu'environne tant d'amour, sur qui reposent tant d'espérances. Jusqu'ici vous les avez défendus contre tous leurs ennemis. Voici les véritables ennemis des grands, puisqu'ils le sont de leur vertu, de leur sagesse et de leur gloire. Mais votre Providence a semblé prévenir nos vœux. Sans doute ces serviteurs dévoués, qui, bravant la tyrannie toute-puissante, ont affronté tous les périls, épuisé tous les sacrifices pour relever le trône des enfans de saint Louis, ne leur refuseront pas la dette sacrée de la vérité ; de la

vérité, qui peut seule les y maintenir avec gloire. La gloire du Prince leur est désormais personnelle ; son bonheur, ses vertus mêmes, sont une propriété commune, dont tous ceux qui entourent le trône restent solidairement responsables.

Donnez-leur donc, ô mon Dieu ! cette liberté respectueuse, sans laquelle la vérité n'est plus un tribut, mais une offense ; cette liberté, sage et modérée, qui craint de substituer à la vérité ses propres pensées, et souvent ses propres erreurs ; cette liberté chrétienne enfin, qui craint plus de compromettre la vérité que sa faveur ou sa fortune, et qui parle son langage généreux, au risque même de déplaire.

Mais vous le savez, ô mon Dieu ! la vérité ne déplaît point à notre Roi. Chaque jour sa piété vous demande un cœur docile. *Dabis servo tuo cor docile* (1). Vous le lui avez donné, comme

(1) Ill. Reg. III, 9.

à Salomon. A cet inestimable don, ajoutez, ô mon Dieu, la gloire et la prospérité que son cœur ne vous demande point ; mais que les vœux de tout son peuple ne cessent de solliciter pour lui.

SECONDE PARTIE.

Si la vertu des grands trouve plus d'écueils, leurs passions rencontrent moins d'obstacles. Les motifs qui arrêtent le vulgaire, existent rarement pour eux ; et ceux que leur condition leur présente, sont insuffisans sans la religion.

Le peuple trouve partout des barrières à ses penchans. L'ordre public, la sévérité des lois, les maîtres dont il dépend, tout le retient dans le devoir, ou l'y rappelle s'il s'en écarte. Mais les grands sont les gardiens de l'ordre public ; ils dictent les lois, ou ils président à leur exécution. Du faîte des grandeurs humaines, ils dominent la société ; l'opi-

vision publique les juge, mais rarement elle les éclaire; plus ses arrêts sont justes et sévères, moins ils arrivent jusqu'à eux. Ils sont des dieux sur la terre, pour parler avec le Prophète; *Ego dixi dii estis* (1).

Quelle élévation, mes frères, et combien elle doit vous faire trembler, si vous avez une juste idée de votre foiblesse et de vos devoirs! Ah! je comprends maintenant les anathèmes dont le Fils de Dieu a frappé ces grandeurs de la terre, objets de l'ambition du monde, et des terreurs religieuses du chrétien. Si l'ordre des choses humaines n'oppose aux passions des grands que des barrières impuissantes, ne leur faut-il pas, plus encore qu'aux autres hommes, une loi immuable, souveraine, émanée de Dieu même; une loi que l'orgueil ne puisse pas méconnoître, que les flatteurs ne

(1) Ps. LXXXI, 6.

puissent obscurcir, que la foiblesse ou les passions ne puissent réduire au silence ?

Aussi dans les saintes Ecritures, quand Dieu s'adresse aux foibles et aux petits, toujours il leur parle en père, et semble s'abaisser jusqu'à eux. Mais s'il parle aux puissans du monde, c'est du haut de son trône éternel. Il est alors le Roi des Rois ; qui frappe ou qui guérit, qui perd ou rappelle à la vie, sans que nulle grandeur humaine puisse se dérober à ses coups. Il assiste à leurs conseils, il interroge leurs pensées mêmes ; il compte les larmes de l'opprimé, il entend la voix du sang innocent : il se tait quelquefois quand les peuples ont mérité sa colère ; mais il vient infailliblement au jour marqué attaquer l'impie triomphant sur le trône élevé par ses crimes, et le brise comme un vase d'argile ; *et tanquam vas figuli confringes eos* (1).

(1) Ps. II, 9.

Qu'on ne s'étonne donc plus si la foi de Jésus-Christ, accueillie avec transport par l'infortune à qui elle apportoit la consolation, et l'espérance, par le pauvre à qui elle promettoit un royaume, s'est éloignée, pendant trois siècles, contre la haine et l'incrédulité des grands du monde. L'Évangile mettoit un frein à des volontés toutes-puissantes; il imposoit des lois sévères à des passions accoutumées à n'en plus connoître. Les peuples, à la voix de l'Ami, accouroient dans le sein de l'Église; les chrétiens remplissoient les villes, les campagnes, les armées; l'univers s'étonnoit d'être chrétien; mais la cour étoit idolâtre, et les Césars persécutoient la foi. Ils vinrent enfin à la suite du monde entier, et le genre humain respira.

On vit ces maîtres de la terre, à qui l'antiquité païenne élevoit des temples et dressoit des autels, s'humilier devant la croix de Jésus-Christ, reconnoître des

frères dans leurs sujets, et dans des pauvres, des amis qui devoient leur ouvrir les tabernacles éternels. On les voyoit déplorer leurs foiblesses, nommer des plus humbles des fidèles, heureux de s'asseoir avec eux à la table du Père commun. La vertu parut dans les cours, et cessa d'y être étrangère; la décence remplaça peu à peu la dissolution ou la férocité des mœurs; et si la religion ne contint pas toujours les grands dans le devoir, du moins elle leur apprit à trembler sous la main de Dieu, et à connoître le repentir. On vit alors le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au ciel, la piété sur le trône. Les Théodose, les Marcien, les Pulchérie, les saint Louis, la montrèrent grande et vraiment royale, appuyée sur la sagesse et la justice, inspirant la terreur aux méchans, l'assurance aux bons, le respect aux ennemis, la confiance et l'amour partout où s'étendoit la renommée de

leurs vertus. Et ce qui est plus grand encore, on a vu des Princes religieux épuiser le calice amer des humiliations et des douleurs, et porter le poids de l'infortune avec plus de majesté qu'ils n'en auroient jamais déployé sur le trône. O Dieu! que toute philosophie se taise, que toute sagesse s'humilie devant cette religion sainte, qui n'apprit pas seulement aux Rois à sanctifier l'adversité par l'héroïsme de la résignation; mais à bénir leurs plus cruels persécuteurs, mais à mourir, en offrant pour leur salut le sang répandu par leurs mains!

A la place de cette religion divine, quelle barrière défendra les grands contre la violence des passions? Seront-ce les lumières, les sentimens, l'honneur?

Ici, mes frères, un seul exemple répond à tout, et notre expérience nous suffit. Reportez-vous à l'origine de nos malheurs; à cette époque où l'impiété commençant ses ravages, choisissoit ses disciples

ciples et ses apôtres dans les palais des riches et des grands. Je vous le demande, les lumières, les sentimens, l'honneur, ont-ils sauvé la morale dans le naufrage de la foi? N'est-ce pas alors que l'on vit les mœurs se dépraver, le luxe dévorer les fortunes, une licence effrénée dégrader tous les sentimens et dissoudre tous les liens; la liberté de tout penser et de tout dire, ébranler la société dans ses bases; et l'or du riche, et la faveur de l'homme puissant, préparer ces terribles bouleversemens dont ils furent eux-mêmes les victimes? Et cependant un Roi régnoit encore, un Roi chrétien, qui du haut du trône rappeloit les peuples à la vertu par les plus augustes exemples. Mais quand le ciel nous l'eut ravi dans sa colère, nous avons dû comprendre, pour ne l'oublier jamais, ce que sont des maîtres impies. Vous les avez vus s'élever, se détruire, et passer tels que des torrens dévasta-

teurs, entraînant les trônes et les autels, et les mœurs et les lois, et les générations, et jusqu'aux espérances de l'avenir. Et nous, échappés par miracle à tant de désastres, nous oserons publier que dans les grands l'irréligion est indifférente!

Quoi! sous prétexte que l'on aura vu des hommes vertueux sans religion, (exception que nous ne discutons point, parce que nous sommes ici pour établir les principes, et non pour juger les personnes) l'exception, quelle qu'elle puisse être, deviendra la loi générale; et chacun, sans autre examen, brisera cette règle si nécessaire! Et je ne vous parle point ici des âges reculés de la barbarie et de l'ignorance, mais de ce siècle, même de la philosophie et des lumières! Siècle malheureux, dont l'exemple doit prouver à jamais que les lumières sans la religion ne servent qu'à nous aveugler et à nous corrompre. Ainsi Dieu l'avoit

annoncé. Je perdrai, avoit-il dit, la sagesse des sages ; *Perdam sapientiam sapientium* (1). L'oracle s'est accompli. Le flambeau qui nous égara s'est éteint dans les larmes et dans le sang ; la gloire des sages s'est ensevelie dans les abîmes qu'ils ont creusés ; et les chefs-d'œuvre de leur génie resteront désormais comme de sinistres signaux, élevés sur des écueils aux yeux des peuples et des rois, pour leur annoncer le naufrage. *Perdam sapientiam sapientium.*

J'ajoute, enfin, que l'honneur même ne vous défendra point des plus tristes écarts, s'il n'est éclairé par la religion, parce qu'il faut à l'honneur une règle immuable qui en dirige les sentimens, et qui en fonde les principes. Ah ! gardez-vous de ravir à l'honneur l'appui tutélaire de la religion. Bientôt vous le verriez s'égarer au gré

(1) I. Cor. 1, 19.

de l'inconstance éternelle des opinions et des mœurs. Dans un siècle d'incrédulité, n'a-t-on pas vu le monde attacher quelque honneur à braver les principes les plus nécessaires et les plus sacrés? Chez le peuple le plus humain, ne voyez-vous pas tous les jours l'honneur laver dans le sang d'un ami l'offense la plus légère? Dans une cour où domineroit l'impiété, l'honneur consisteroit-il à sacrifier sa fortune à ses principes, ou bien à immoler tous les principes à sa fortune? Les princes sans religion n'ont-ils pas toujours placé l'honneur à s'enivrer d'une gloire meurtrière, et à s'agrandir par tous les moyens; et les peuples, victimes de leurs fureurs, ne s'empressent-ils pas de les absoudre par leur admiration et leurs hommages?

A Dieu ne plaise néanmoins que nous venions ici contester à ce sentiment généreux son heureuse influence.

De quelque côté que se portent mes regards, j'aperçois les descendans de ces héros, qui vous transmirent avec le sang, le dépôt sacré de l'honneur françois. Mais daignez l'observer, Messieurs, vos ancêtres glorieux ne séparèrent jamais Dieu du Prince, ni la religion de l'honneur; ou plutôt, l'honneur n'étoit pour eux que la pratique religieuse des vertus qui font les héros. Cette religion sainte, ils la maintenoient par leurs exemples, ils la défendoient par leur valeur; et la France dut à leur zèle ces monumens sans nombre de la piété et de la charité, dont il ne reste, hélas! que des ruines. Partout l'histoire de vos familles se mêle à celle de la religion, et les souvenirs de votre gloire se confondent avec ceux de la piété. Sera-t-il dit que du séjour heureux où leur foi les a placés, ils verront leurs enfans séparer l'honneur, de la religion qui en fut le principe; regarder en pitié

cette pieuse et magnanime simplicité, source de tant de vertus et de gloire; se créer un honneur nouveau, et fonder leur sagesse sur des principes que ces grandes ames auroient flétris de leur vertueuse indignation?

Non, Messieurs, il n'en sera pas ainsi. J'en atteste les guerriers que l'on vit combattre si long-temps sur les débris de la monarchie pour la plus sainte des causes, dont il appartenoit à l'honneur françois de ne désespérer jamais. J'en atteste cette foule de François, toujours fidèles au sein de la France, qui contraignirent la tyrannie de reconnoître que cette famille auguste avoit laissé des souvenirs ineffaçables; que la religion et l'honneur leur avoient donné des amis plus fiers et plus heureux de leur rester fidèles dans les jours du malheur, qu'ils ne le furent jamais de les servir dans leur puissance.

Grâces vous soient rendues, ô mon

Dieu! les descendans des héros de la France n'ont point dégénéré de leurs aïeux. Leur foi reste avec leur gloire. C'est dans leurs illustres maisons que les mères de famille transmettent à leurs enfans les nobles traditions de la religion et de l'honneur; et la foi, qui s'établit en France par l'exemple de Clovis et celui des grands de sa cour, peut espérer de refleurir, puisque la Providence semble lui préparer les mêmes moyens.

Qu'on ne dise donc plus que la religion n'est nécessaire que pour le peuple. Eh quoi! les grands n'ont-ils pas aussi des vertus à pratiquer, des passions à vaincre, une ame à sauver, une éternité à mériter? Ne comparoîtront-ils pas, avec le reste des hommes, au tribunal redoutable de Dieu? Alors, mes frères, il ne restera plus entre vous et le peuple qu'une seule différence. L'homme du peuple ne rendra compte que de

lui-même. Les grands rendront compte et d'eux-mêmes, et du peuple qu'ils devoient sanctifier par leurs exemples. Que ce devoir est imposant! pour vous surtout, mes frères; pour vous, que le ciel a distingués par une providence de prédilection que l'impie même n'ose méconnoître! Après tant de miracles et de faveurs, vous entrez dans un ordre nouveau; *Ecce nova facio omnia* (1); vous n'êtes plus des grands ordinaires. Revêtus d'une mission divine, la plus sainte et la plus heureuse dont les Rois et les grands puissent être honorés, vous êtes choisis pour sauver la France. Tout a péri; l'impiété a détruit en quelques jours les bienfaits de quatorze siècles; la religion seule pourra tout créer de nouveau; mais la religion ne peut renaître que par vous. Une révolution commencée par

(1) Apoc. XXI, 5.

l'incrédulité des riches, consommée par l'impiété du peuple, ne peut être terminée que par la religion des grands.

O religion de nos pères, notre unique et dernière espérance! déjà je la vois s'élever sur la France désolée. Elle fait briller du haut du trône sa lumière bienfaisante et pure. L'auguste maison de France, toujours féconde en vertus chrétiennes, n'en présenta jamais une réunion plus touchante. Un Roi nous est donné, qui fait chérir par ses vertus la religion qu'il est appelé à rétablir par sa puissance.

O Dieu! bénissez-le ce Roi, devenu pour nous le gage heureux de votre miséricorde; écoutez les vœux de son cœur. Protégez les desseins que vous lui inspirez pour votre gloire. Ajoutez aux bénédictions que mérite sa piété, les bénédictions méritées par d'autres enfans de saint Louis, que vous n'avez récompensés en ce monde, qu'en leur

faisant part de votre croix. Ajoutez à ses jours, les jours que vous leur avez retranchés ; et, après un règne heureux et paisible ici-bas, accordez-lui, et à nous avec lui, de régner éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PENTECÔTE,

SUR LES MŒURS

DES PREMIERS CHRÉTIENS (1).

Ecclesia ædificabatur ambulans in timore Domini, et consolatione sancti Spiritûs replebatur.

L'Eglise s'élevoit marchant dans la crainte du Seigneur, et elle étoit remplie de la consolation de l'Esprit saint. Act. IX, 31.

De toutes les leçons que nous offre l'histoire de la religion, parmi les grands spectacles d'innocence, de piété, d'héroïsme qu'elle a présentés dans tous les siècles, il n'en est point de plus consolant pour la foi, de plus propre à ranimer en nous l'amour de toutes les

(1) Ce sermon a été composé en 1797.

vertus, que le tableau du premier âge du christianisme. A peine l'Esprit saint est descendu, que les disciples du Sauveur annoncent hautement au milieu de Jérusalem la résurrection de leur divin Maître. A leur voix la Synagogue se trouble; et, tandis que ses princes et ses pontifes conjurent encore une fois contre le Seigneur et contre son Christ, des milliers de Juifs tombent aux pieds du Dieu qu'ils viennent de crucifier. Bientôt la foi s'étend, l'Eglise s'élève; l'Esprit répandu sur les apôtres se communique à leurs disciples; ils ne se contiennent plus dans les bornes de la Judée. Plus rapides que le torrent agité par la tempête; plus prompts, plus brûlans que les rayons du jour, ils volent aux extrémités du monde. Tous les peuples ont entendu leur voix; une lumière bienfaisante et pure frappe les yeux des nations ensevelies dans les ténèbres du paganisme; une génération

nouvelle semble descendre du ciel pour consoler la terre et l'embellir ; la philosophie se tait ; les autels des faux dieux s'écroulent ; le monde, éclairé par la vérité, subjugué par la vertu, se prosterne devant la croix de Jésus-Christ ; et cette révolution est l'ouvrage de douze pauvres pêcheurs, sans force, sans éloquence, sans crédit.

Que l'incrédulité s'agite pour dénaturer des faits dont elle ne peut nier la réalité, qu'elle s'aveugle pour en éluder les conséquences inévitables : pour nous, enfans de ces héros et de ces saints, célébrons les vertus de nos pères, et la gloire qu'ils se sont acquise. Que nos yeux lassés de pleurer, que nos cœurs déchirés par le spectacle du crime, se reposent enfin sur un spectacle plus consolant ; oublions les scandales qui nous environnent ; contemplons les vertus des premiers chrétiens, ne fût-ce que pour apprendre à nous confondre,

et à rougir de nous voir si loin de nos modèles. Mais pourquoi ne les imiterions-nous pas? Ne professons-nous pas la même foi? l'Esprit saint, qui descendit sur eux, ne nous a-t-il pas été donné dans le baptême? et pouvons-nous, mes frères, vous retracer ce qu'ils furent, sans vous rappeler ce que vous devez être? Sont-ce les obstacles qui vous arrêtent? ils avoient les mêmes obstacles que nous. Le seul que le cours des siècles ait ajouté, et qui distingue en effet l'époque malheureuse où nous vivons, c'est l'affoiblissement de la foi. Or notre foi deviendroit aussi vive, nos vertus aussi parfaites, nos mœurs aussi chrétiennes que l'étoient celles des premiers fidèles, si nous savions employer les mêmes moyens; Dieu nous les offre comme à eux, et il ne dépend que de nous d'en faire usage.

Ce n'est donc pas assez d'admirer les vertus des premiers chrétiens, nous de-

vons travailler à les imiter. Tel est le sujet de cet entretien. Ils eurent les mêmes obstacles que nous : première réflexion; nous avons les mêmes moyens qu'eux : seconde réflexion. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je n'ignore pas, mes frères, combien le tableau des mœurs des premiers chrétiens doit paroître étranger aux principes comme aux mœurs des chrétiens de nos jours. Que nous sommes loin de ces siècles heureux! Alors le christianisme naissant brilloit de tout l'éclat de sa beauté primitive : aujourd'hui la religion, jetant à peine un reste de lumière, s'affoiblit chaque jour, et semble prête à quitter des peuples incrédules, qui la méconnoissent, et qui l'outragent. Alors la multitude des nations, sortant des ténèbres du paganisme, revenoit au Dieu véritable, et marchoit à sa lumiere : aujourd'hui l'impié-

té, plus coupable que l'idolâtrie, a créé de nouvelles ténèbres. L'homme aveugle et malheureux a banni Dieu de son cœur, et voudroit aussi le bannir de la société dont il est le père, du monde qui est son ouvrage; et, après lui avoir disputé tous ses droits, il lui conteste son existence. Alors le monde renouvelé voyoit une religion divine faire descendre pour ainsi dire du ciel l'innocence, la justice, la paix, et mille vertus jusqu'alors inconnues : aujourd'hui, le monde vieilli professe l'indifférence pour la morale comme pour les dogmes; et, à force de disputer sur tous les devoirs, on a fini par nier la différence du vice et de la vertu.

Aussi, quand nous venons rappeler aux hommes les beaux jours de l'Eglise naissante, il semble qu'on les entretienne de ces siècles fabuleux, dont l'histoire a disparu sous des fictions mensongères. Et il faut l'avouer à notre

honte, ce ne sont pas nos mœurs, mes frères, qui ramèneront l'incrédule; ce n'est pas en étudiant notre vie qu'il se trouvera contraint de croire aux vertus des premiers fidèles. O mon Dieu! seroit-il vrai que votre religion sainte, soumise aux vicissitudes des choses humaines, ait perdu sa vertu divine? Non, mon Dieu, vous l'avez promis, jamais elle ne verra les rides et la décrépitude de la vieillesse succéder aux beaux jours du premier âge. J'en atteste ce siècle même, signalé parmi tous les siècles, par la dépravation des principes et les triomphes de l'impiété. Grâce au ciel, la religion présente encore des ames généreuses dignes des premiers temps, par l'élévation de leur foi et l'héroïsme de leurs sentimens. Nous voyons encore des familles de bénédiction, de saintes et nombreuses sociétés destinées à perpétuer la tradition des vertus chrétiennes, qui doit se maintenir parmi les

enfans de Dieu jusqu'à la consommation des siècles.

Soyez bénie, Providence toujours jalouse de la gloire de votre Eglise! nous avons vu nos vierges sacrées arroser de leurs pleurs ces cloîtres que l'on osoit appeler leurs prisons; nous les avons vues, captives et gémissantes sur les rives de Babylone, voler au premier signal vers leurs retraites paisibles, et rentrer dans l'héritage du Seigneur, en chantant le cantique de la délivrance. Notre siècle a eu ses martyrs. Heureuses victimes de la religion, nous ne flétrirons point, par les larmes de la douleur, les palmes que vous avez moissonnées! Nous triomphons, loin de nous plaindre; et, s'il est un regret que nous permette notre foi, c'est de n'être pas trouvés dignes de nous associer à votre gloire. Notre siècle a eu ses apôtres. Dieu, qui, selon l'oracle de l'Ecriture, réprouve les pensées des peuples, et dis-

sipe les conseils des nations, a su faire servir à sa gloire les moyens préparés pour l'anéantir. Nations égarées, peuples assis à l'ombre de la mort, vous vous enrichissez de nos pertes. La vérité, repoussée loin de nos bords, vous a fait entendre sa voix par les ministres que nous avions éloignés; la foi de Jésus-Christ, semblable à l'astre du jour poursuivant sa course glorieuse, ne dérobe ses rayons à quelques peuples, que pour éclairer d'autres contrées.

Il existe encore des saints; mais que devient ce petit nombre de justes au milieu d'un monde incrédule, qui semble n'avoir conservé des anciens temps, que l'orgueil des philosophes qui méprisoient la foi de Jésus-Christ, la haine des païens qui la persécutoient, et la lâcheté des apostats qui ne rougissoient pas de la trahir? Et nous sommes les enfans des saints! et nous attendons la même récompense! Mais il me semble

entendre ici ces réclamations si communes : Prétendroit-on nous ramener à la ferveur des temps anciens ? Dix-huit siècles écoulés ont tout changé dans l'univers, et les mœurs de nos pères ne sauroient plus nous convenir. Elles nous conviendroient, mes frères, du moins quant aux principes et aux vertus, si notre foi étoit pure, aussi sincère, aussi vive que l'étoit celle des premiers fidèles. Donnez-moi des chrétiens également pénétrés des grandes vérités de la religion, et je vous montrerai les mêmes vertus. Et en effet, quel autre obstacle pourroit vous arrêter ? Seroit-ce le changement des idées, la dépravation des mœurs, la force des habitudes, l'opposition déclarée du monde pour l'Evangile de Jésus-Christ ? Choisissez parmi ces difficultés ; il n'en est aucune qui ne fût aussi réelle, et plus insurmontable peut-être, pour les premiers chrétiens que pour nous.

Les idées ont changé; hélas! nous le savons, mes frères : mais au tribunal de Dieu, ce changement sera-t-il une excuse? mais vous, avez-vous changé de religion? l'Evangile, que vous reconnoissez pour première et souveraine loi, n'est-il pas aujourd'hui ce qu'il étoit hier; ne sera-t-il pas le même dans tous les siècles? C'est donc pour nous, comme pour les premiers chrétiens, qu'il est écrit : *Celui qui ne renonce pas à tout ne sauroit être mon disciple. Nul ne peut servir deux maîtres. Vous ne pouvez servir, à la fois, Dieu et l'argent. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive.*

Lisez, relisez ce livre divin, d'après lequel vous serez jugés; vous n'y trouverez pas un seul mot qui justifie l'inconcevable distinction des anciens chrétiens et des nouveaux; et il faut nous résoudre à marcher dans la voie de nos

pères, ou déchirer l'Evangile, et renoncer à notre salut.

Les idées ont changé! Mais nous, ministres de Jésus-Christ, devons nous aussi changer de langage, et élever des tables sacrées au milieu des blasphèmes et des excès d'un peuple infidèle. Ah! c'est surtout dans ces jours d'égarement et d'iniquité, qu'il nous est ordonné de venir, l'Evangile à la main, protester hautement contre l'altération de toutes les règles et l'oubli de toutes les lois, susciter nos pères vertueux contre leurs enfans dégénérés, et vous rappeler à l'esprit du christianisme, en vous le montrant tel qu'il parut sortant des mains de Dieu, avant que ce monde, si habile à tout corrompre, eût entrepris de le défigurer.

Les mœurs, dit-on, ne sont plus ce qu'elles étoient autrefois; nous avons vu disparoître la droiture et la simplicité de nos pères; il n'est plus

temps de parler de perfection, quand on doit s'estimer heureux d'échapper à la contagion de tous les vices. Je ne disputerai point à ce siècle malheureux la triste distinction d'avoir effacé les âges précédens par l'excès de la perversité. Mais quoi ? du temps des premiers chrétiens les hommes naissoient-ils vertueux, ou vivoient-ils sans passions ? l'ambition n'avoit-elle pas son empire, la volupté ses charmes, les richesses leurs attraits ? Les corps étoient-ils plus forts contre les rigueurs de la pénitence, plus insensibles sous le glaive des bourreaux ? Ils étoient, comme nous, environnés d'infirmités, sujets aux mêmes penchans, exposés aux mêmes foiblesses : mais ils étoient plus courageux pour les combattre ; ils ne craignoient pas, comme nous, d'en trop faire pour Dieu, et de se donner trop généreusement à lui. Ils avoient la noble ambition d'être des saints ; ils savoient

le devenir, et nous n'osons pas même le vouloir.

Les mœurs sont changées, dites-vous; le siècle des Tibère et des Néron étoit donc bien favorable à la vertu? Nulle époque peut-être (et il est utile de l'observer) n'offre une ressemblance plus frappante avec celle qui vit naître le christianisme, que l'époque où nous vivons. Alors aussi une doctrine s'étoit élevée, qui ravissoit à Dieu son existence, au monde son auteur, à l'homme son ame, son éternité, ses vertus; et avec l'indifférence pour toute religion, pour toute morale, elle finit, disent les auteurs païens, par entraîner la ruine de l'Empire. Alors les excès du luxe, portés à leur comble, irritoient toutes les passions. Les fortunes étoient dévorées, la probité bannie du commerce, l'intérêt personnel, les calculs infâmes de l'usure étoient les seules règles que l'on daignât consulter. Alors aussi l'hon-

nêteté

nêteté publique étoit hautement outragée, les mœurs corrompues dans leur source ; et, si nous en croyons l'histoire, les nœuds sacrés du mariage, devenus le jouet de l'inconstance et des passions, n'étoient plus qu'un engagement à des divorces nouveaux. C'est néanmoins au sein de cette corruption que se formèrent ces ames pures et presque divines, aujourd'hui l'objet de nos hommages.

Et qu'on ne dise point que les premiers chrétiens étoient des hommes choisis, qu'un naturel heureux ou les soins de l'éducation eussent préparés à tant de vertus ; ces préparations, la philosophie en avoit besoin, la religion ne les attendoit pas. La philosophie perfectionne quelquefois ; la religion seule sait créer. Ils étoient de tous les caractères, de toutes les conditions ; depuis les premiers officiers du palais et les frères mêmes des Césars, depuis les sénateurs et les consuls jusqu'à l'es-

David de Philémon. Ils étoient de tous les pays, le Grec philosophe et le Scythe barbare, l'Egyptien superstitieux et le sauvage Romain, le voluptueux Asiatique, le Germain belliqueux, le Celte sauvage, avoient, dès les premiers siècles, embrassé la foi de Jésus-Christ. Dès-lors, la trompette évangélique s'étoit fait entendre dans tous les lieux qu'éclaire le soleil, depuis le centre affaissant de l'Afrique, jusqu'aux rives glacées du Nord; et toutes ces églises étoient établies sur la même forme, régies par les mêmes lois, admirables par les mêmes vertus.

Lorsque nous présentons ces exemples aux chrétiens de nos jours, ils ont coutume de nous opposer leurs habitudes : comme si nos habitudes n'étoient pas notre ouvrage, et par conséquent un crime de plus; comme si l'on étoit dispensé de ses devoirs, parce que l'on s'est fait du coupable habitude de les

méconnoître! Peut-être ces habitudes auroient-elles été, pour les premiers chrétiens, une excuse tolérable, tandis qu'elles ne sont pour nous qu'un nouveau titre de condamnation.

En effet, n'êtes-vous pas nés au sein du christianisme? La religion couvrit pour ainsi dire votre berceau de ses ailes, et dirigea vos premières pensées. Rappelez-vous les soins si tendres d'un père chrétien, d'une mère vertueuse. Admis à la participation des saints mystères, vous n'avez pas oublié sans doute les grâces que Dieu vous prodigua dans ces jours que vous nommez si bien les plus heureux de votre vie. Votre éducation entière ne fut que l'étude de la morale la plus sublime, la plus pure, et l'apprentissage de toutes les vertus. O ciel! que deviendrons-nous, lorsque Dieu nous confrontera dans sa justice avec des chrétiens nés dans la nuit la plus profonde, portés

dès leur naissance aux autels de leurs dieux infâmes, et profanés dès-lors par toutes les cérémonies du culte des démons? La pompe des spectacles corrupteurs, la licence de ces chants où l'on ne célébroit que des aventures scandaleuses, tous les crimes consacrés par l'exemple imposant de leurs dieux : telle fut l'éducation de leur enfance, et la religion de toute leur vie jusqu'à leur conversion. Ils voyoient la volupté embellir leurs fêtes, l'opulence enrichir leurs temples, les maîtres du monde prosternés devant la figure de Jupiter, et la philosophie tremblante à la voix d'une pythonisse ou d'un devin. Si quelques-uns furent assez sensés pour se refuser à cette croyance ridicule, ils tomboient dans les piéges d'une philosophie plus dangereuse par les doutes qu'elle inspiroit, et surtout par cet amour de soi-même, de tous les genres d'idolâtrie le plus funeste et le plus difficile à gué-

rir. Quelle préparation pour la voie évangélique!

Voilà ceux qui auroient pu répondre : Il est trop tard ; nos habitudes sont formées, nous ne pouvons briser nos chaînes. Et ils ne l'ont pas dit, mes frères ; et ils ont mené la vie des anges dans des corps mortels ; ils ont étonné le monde par des miracles d'humilité, de patience, d'austérité! Ainsi ont-ils d'avance confondu nos vaines excuses, et condamné notre lâcheté.

Il reste néanmoins un obstacle contre lequel échouera peut-être l'autorité de ces exemples : c'est la crainte du monde. Sachez, chrétiens, que la foi dont vous portez le signe sacré a aussi vaincu le monde : *hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (1). Sachez que tout redoutable qu'il vous paroît, ce n'est plus qu'un ennemi abattu, dés-

(1) I. Joan. v, 4.

arme, si l'on se rappelle ce qu'il fut pour les premiers chrétiens. Les chrétiens alors étoient des rebelles aux yeux des puissances, aux yeux des philosophes, des insensés, aux yeux du peuple, des impies, coupables de tous les fléaux de la nature et de tous les désastres de l'Empire. Alors les chrétiens, méprisés par les savans, joués sur les théâtres, abhorrés par la multitude, n'étoient plus, dit saint Paul (1), que l'opprobre et la balayure du monde.

O sagesse! ô puissance admirable de notre Dieu! du fond de cet abîme d'humiliation, la croix s'est élancée sur le front des Césars et sur les enseignes romaines! Il suffisoit d'être chrétien pour être regardé comme ennemi du genre humain. Quoi? ces hommes si éclairés dans leur doctrine, si réguliers dans leurs mœurs, ces hommes si sages, si

(1) I. Cor. IV, 13.

résignés, si pacifiques? Quoi? ces vaillantes légions qui arrosoient les échafauds de leur sang, quand elles auroient pu les renverser par leur nombre; ces peuples qu'on égorgeoit par troupes, et qui pouvoient, en se retirant, faire de l'Empire un désert (1)? Oui, ceux-là même trouvoient partout des ennemis. Dans les bras de l'amitié, au sein de leurs propres familles, des serviteurs, un ami, un frère, une épouse, devenoient des accusateurs, et croyoient, en les livrant, servir les dieux et la patrie. Ah! gardons-nous de les plaindre; ils se glorifioient sous l'opprobre dont on cherchoit à les couvrir. *Si je plaisois aux hommes*, s'écrioit saint Paul (2), *je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ*. Loin de moi l'amitié du monde, dit saint Jacques; elle est ennemie de Dieu: *Amicitia hujus mundi*,

(1) Tertul. Apolog. cap. XXXVII.

(2) Gal. I, 10.

inimica est Dei (1). Le monde, vaincu dans ses mépris, s'est armé de toute sa puissance, pour les attaquer par les tourmens. A peine l'édit de persécution étoit signé, que les cachots du crime s'ouvroient pour engloutir l'innocence et la piété. C'étoit là que le soldat de Jésus-Christ, déchiré par les fouets, brûlé par les lames ardentes, reposoit ses membres sanglans sur des pierres aiguës ou sur un sable déchirant. Mais la tendre sollicitude de ses frères veilloit aux portes des prisons, et savoit se les faire ouvrir.

Que vois-je? ces tombeaux des vivans deviennent des temples, où retentissent jour et nuit les cantiques sacrés, en l'honneur du Dieu qui triomphoit dans ses saints. La troupe fervente des fidèles environne avec respect celui dont ils envient les chaînes; et au défaut des au-

(1) Jac. IV, 4.

tels, le sacrifice est offert sur les mains des diacres, ou sur la poitrine du prêtre, consacrée par ses honorables blessures. C'est alors qu'ils défient avec assurance et la terre et les enfers : c'en est fait ; les supplices les plus effrayans, ces croix, ces roues, ces lions dévorans, ces bûchers enflammés n'ont plus rien qui les alarme ; ils y marchent comme à des festins délicieux ; ils lassent la rigueur des juges et la cruauté des bourreaux. Après trois siècles de combats, ils restent victorieux du monde, non pas en opposant, comme les philosophes, l'orgueil à l'orgueil, et au mépris de leurs ennemis, un mépris plus superbe encore ; mais en souffrant en paix, sans murmurer et sans haïr. Honneur à cette religion vraiment divine ! On vit le grand évêque de Carthage, saint Cyprien, donner vingt-cinq pièces d'or au bourreau qui lui ôta la vie. Un autre vendit son bien pour en partager le

prix entre son accusateur et les pauvres. Quelques-uns donnoient leurs habits, seule fortune qui leur restât; tous mouroient comme leur divin Maître, en priant pour leurs persécuteurs.

Il est donc vrai qu'ils ont eu les mêmes obstacles que nous; et le seul qui nous soit particulier, c'est l'affoiblissement de la foi. Or j'établis, en second lieu, que notre foi seroit, si nous le voulions, aussi vive, aussi fervente que la leur, parce que nous avons les mêmes moyens.

SECONDE PARTIE.

Lorsque, retraçant à vos yeux les vertus des premiers chrétiens, nous vous exhortons à les imiter, nous ne prétendons pas, mes frères, que vous soyez tous obligés d'atteindre à la perfection qui distingua quelques-uns d'entre eux, plus admirables qu'imitables

pour notre foiblesse. Sans doute, parmi les premiers fidèles, tous n'étoient pas des Paul et des Etienne; comme, parmi les pasteurs, tous ne furent pas des Cyprien, des Ignace, des Athanase. Nous nous bornons donc à établir que nous devons tous nous pénétrer du même esprit, agir par les mêmes principes, et surtout travailler assidument à entretenir en nous cette foi, principe de toutes leurs vertus. Nous ajoutons, que les mêmes moyens nous sont offerts. Entre tous ces moyens, le plus nécessaire sans doute est la grâce de l'Esprit saint. Or, la foi nous enseigne que si la grâce est nécessaire, Dieu ne la refuse jamais à nos prières. Dieu ne commande pas l'impossible; mais il exige, dit le saint concile de Trente, que nous fassions ce que nous pouvons, que nous demandions ce que nous ne pouvons pas, et il nous donne de le pouvoir. *Deus jubendo monet, et facere quod*

possis, et petere quod non possis, et adjuvat, ut possis (1).

O grâce de Jésus-Christ! inestimable prix du sang d'un Dieu; sans cesse vous combattez à nos côtés, vous triomphez par nos efforts, et vous nous donnez la couronne. C'est vous qui inspiriez à un sexe timide et foible l'intrépidité des héros. C'est vous qui leur avez donné de tout souffrir dans la pénitence, de tout épuiser dans les tourmens. C'est vous qui, ranimant dans la vieillesse l'énergie du premier âge, réchauffiez dans des corps glacés l'ardeur d'un sang qui ne demandoit qu'à se répandre pour Jésus-Christ. C'est vous encore, qui, couvrant de votre ombre cette jeunesse florissante, enrôlée sous l'étendard de la croix, saviez la former à la sagesse, et ne lui laissiez de cet âge bouillant que le désir de mourir pour son Dieu.

(1) Conc. Trid. Sess. VI, *de Justif.* cap. XI.

Cette grâce, mes frères, a converti l'univers. Elle s'offre à vous comme aux premiers chrétiens; mais elle ne fut pas vide en eux. *Gratia in me vacua non fuit* (1). Ils savoient y répondre par le détachement des choses du monde et des passions, par la méditation des Ecritures, par la prière, et par la charité que saint Paul appeloit le lien de la perfection (2).

Les chrétiens fuyoient le monde. Ce n'est pas qu'ils aient abandonné leurs familles, ou déserté leurs emplois. Non, il n'y eut jamais de magistrats plus vigilans, plus intègres, d'époux plus unis, de pères plus tendres, d'amis plus fidèles, de citoyens plus dévoués. Disons-le, et ne nous lassons pas de le répéter : la religion n'attente ni aux liens de la nature, ni aux nœuds de la société; elle fortifie, elle consacre

(1) I. Cor. xv, 10.
(2) Coloss. III, 14.

tout ce qui est dans l'ordre de Dieu. Mais ils fuyoient ces assemblées profanes que la vanité réunit, où toutes les passions se disputent l'empire, où il est si rare que l'innocence n'ait pas à rougir, et la charité à se plaindre. Ils fuyoient ces théâtres, que la religion ne cessa jamais de condamner. C'est-là, disoient-ils, que la corruption s'insinue par tous les sens; c'est-là que la pompe d'un spectacle enchanteur, les accords d'une harmonie séduisante portent jusqu'au fond du cœur des traits empoisonnés que l'on n'arrachera peut-être jamais. C'est-là que l'on apprend à se jouer de l'innocence, à tourner en dérision la droiture et la fidélité, vertus qui sont la base de toute société parmi les hommes. C'est-là qu'au défaut d'une licence grossière, un artifice plus perfide tend des piéges à la vertu, et nous éloigneroit du moins des pensées salutaires, et de la sainte sévérité des maxi-

mes de Jésus-Christ. Avec de tels principes, quel prix pouvoient-ils attacher aux pompes de la vanité, que Tertullien ne craint pas d'appeler les tristes indices d'une pudeur expirante? Ecoutez, femmes chrétiennes, quels motifs il leur présentoit. Je ne crois pas, leur disoit-il, que ces corps, nourris dans la mollesse et ornés avec tant de soin, puissent résister aux chevalets et aux ongles de fer. Une tête si superbement parée me semble peu propre au glaive du bourreau (1).

Aussi, le renoncement à ces ornemens frivoles étoit-il regardé comme une des premières marques de conversion. Ce n'étoit pas en eux un effet de la vertu parfaite, c'étoit un préliminaire indispensable pour le baptême. Un chrétien fut traduit devant les tribunaux : pour donner plus de force à

(1) Tertull. de cultu Fœmin. lib. II, c. XIII.

son témoignage, l'accusateur se disoit lui-même chrétien. Non, répondit l'accusé, ce n'est pas là un chrétien : voyez ces cheveux arrangés avec art ; voyez la recherche de ses habits, l'immodestie de ses regards ; il n'est pas chrétien, il ne le fut jamais. O généreux soldat de Jésus-Christ ! si vous pouviez reparoître aujourd'hui dans nos sociétés, hélas ! et dans nos temples mêmes, combien de chrétiens y trouveriez-vous ? Mes frères, nous demanderez-vous où ils puisoient cette indépendance d'un monde dont nous sommes idolâtres ? Ah ! c'est qu'ils étoient libres du joug des passions, et nous en sommes les esclaves ; sans cesse, ils s'occupoient à les mortifier et à les vaincre, et nous ne daignons pas même les contraindre. Indifférens à tous ces biens qui nous captivent, ils ne connoissoient d'autres trésors que la croix et la pauvreté de Jésus-Christ, et ne voyoient dans les

richesses qu'un moyen de soulager l'indigence, ou la matière d'un sacrifice de plus. Les uns les mettoient en commun; les autres se hâtoient de s'en délivrer comme d'un poids dangereux pour le salut; s'ils se résignoient à les supporter, toujours ils les dispensoient avec une sainte économie, et appeloient leurs frères à en partager le superflu.

Quel empire l'ambition pouvoit-elle exercer sur des hommes pour qui le monde n'étoit rien? Ce n'est pas qu'ils n'eussent aussi leur ambition; mais qu'elle étoit noble et digne de la foi qu'ils professoient! La terre n'avoit rien d'assez grand pour eux; ils n'aspiroient à rien moins qu'à partager le trône de Dieu même. O mes frères! jusqu'à quand nous laisserons-nous éblouir par la figure d'un monde qui passe; nous surtout, qui l'avons vu s'évanouir, traînant à sa suite les dépouilles ensan-

glanées de toutes les grandeurs? Nous avons vu disparoître si souvent ces pompes, ces dignités devant lesquelles se prosternoient les nations. Qu'y avoit-il de brillant qui ne se soit éclipsé? qu'y avoit-il d'imposant qui ne soit redoublé poudre? qu'y avoit-il de grand aux yeux des hommes, que nous n'ayons vu plus d'une fois s'anéantir? C'est du sein de ces désastres, c'est du milieu de ces ruines, c'est du fond de ces tombeaux qu'un cri s'élève plus puissant que le tonnerre: *Dieu seul est grand, seul il mérite qu'on le serve et qu'on l'adore. Te oportet adorari, Domine* (1).

Ce détachement, dernier effort de la philosophie, étoit pour eux la première conséquence de la foi, et il suffisoit à leur bonheur. De là cette paix de Dieu, qui surabondoit dans le cœur de Paul, au milieu des tribulations les plus amè-

(1) Baruch. VI, 3.

res (1); cette paix que le monde ne connoît pas, et pour laquelle il donneroit toutes ses folles jouissances, s'il pouvoit jamais la connoître. Oui, s'écrioit Tertullien (2), nous avons aussi nos plaisirs; et quel plaisir plus grand que le mépris du monde, la vraie liberté, la pureté de la conscience? Se contenter de peu, et ne point craindre la mort; fouler aux pieds les dieux des gentils, chasser les démons, voilà les plaisirs et les spectacles des chrétiens. Plaisirs divins! avant-goût de la félicité céleste, mais aujourd'hui trop peu sentis, parce que notre foi est aussi foible, aussi stérile, que la leur étoit fervente et animée.

Avec quel zèle ils en ranimoient les ardeurs au flambeau des saintes Ecritures! Avec quelle avidité ils recevoient les explications simples et touchantes que leur

(1) II. Cor. VII, 4.

(2) De Spectac. cap. XXIX.

en faisoient leurs pasteurs ! Cette parole divine restoit déposée dans leurs cœurs, et ils n'en laissoient pas, comme nous, le souvenir dans le temple où ils l'avoient entendue. C'étoit le sujet ordinaire de leurs entretiens ; c'est-là qu'ils puisoient les leçons qu'ils donnoient à leurs enfans. Ils leur apprenoient à goûter, à aimer l'Evangile, comme on leur apprend parmi nous à aimer le monde et à goûter le poison de ses maximes. Qu'il étoit beau de voir le patriarche d'une famille environné de ses serviteurs et de ses enfans, leur développant la morale de l'Evangile avec cette onction que la parole d'un père sait toujours faire sentir ! Quel spectacle que celui d'une mère entourée des vierges qu'elle formoit par ses exemples et ses leçons, mêlant au silence du travail le chant de ces divins cantiques, si propres à embraser les ames du feu sacré de la charité ! Jour et nuit, ils puisoient dans ces sources divines

leurs consolations et leurs espérances. Obligés de fuir l'épée des persécuteurs, ils étoient heureux dans les forêts, dans les antres, dans le creux des rochers, s'ils y pouvoient porter les saintes Ecritures, le seul trésor qu'ils estimassent. Au moment de quitter la vie, c'étoit le seul bien qu'ils parussent regretter. Ils demandoient souvent à l'emporter dans le tombeau : comme si la paix de leurs cendres en devoit être plus profonde, ou que leur sort éternel leur semblât être plus assuré quand ce témoin déposeroit devant Dieu de leur foi et de leur piété. Demandoit-on leurs biens, ils les abandonnoient sans murmure ; si l'on en vouloit à leur vie, ils présentoient la tête avec joie. Falloit-il livrer les livres saints, ni les menaces, ni les tourmens ne pouvoient les y contraindre.

Cette foi, ils la ranimoient sans cesse par la prière, à laquelle toutes les grâces sont promises. L'Apôtre le leur avoit re-

commande : Priez sans cesse, leur disoit-il ; *sine intermissione orate* (1). Plus fidèles que nous à ce précepte, ils prioient dans les temples, dans les maisons, dans les chemins, dans le travail et le repos. La prière commençoit et terminoit toutes leurs actions. Le signe sacré de la croix consacroit à Dieu chacun de leurs momens. Sept fois le jour, ils faisoient monter jusqu'au ciel un sacrifice de louanges ; et, quand la nuit venoit amener le repos et commander le silence, ils l'interrompoient par les hymnes de la religion. Nuits sacrées, nuits à jamais mémorables, où les disciples de Jésus-Christ fuyant la rage vigilante des persécuteurs, alloient chercher dans les cavernes, dans la demeure souterraine des morts, la liberté qu'ils ne trouvoient plus sur la terre ! Anges de Dieu, qui vous micliez à ces saintes réunions et les

(1) 1. Thessal. v, 17.

couvriez de vos ailes, ce seroit à vous de nous les peindre ! Perçons sous ces voûtes augustes ; au milieu du tumulte et des persécutions, tout y respire l'innocence et la paix. Je vois un autel grossier, construit à la hâte, sur les ossemens des martyrs. Courbé sous le poids des mérites et des années, le pontife, seul, debout, devant la majesté du Très-haut, tient dans ses mains vénérables la victime du salut. Il l'offre pour l'Eglise et pour la patrie, pour les persécuteurs du nom chrétien, pour toutes les nations et pour ceux qui les gouvernent, pour les vivans et pour les morts. Non loin de lui, sont les ministres sacrés, blanchis dans les travaux et signalés dans les combats pour le nom de Jésus-Christ. Autour d'eux, se range avec ordre un peuple fidèle, immobile de respect, dans l'attitude et le recueillement des anges. Là, sont confondus le riche et le pauvre, le maître et l'esclave, l'homme puis-

sant et la veuve abandonnée. Tous ne font qu'un cœur et qu'une ame, une seule victime et un même sacrifice. Quels vœux ils font monter vers le ciel! ils ont oublié la terre; les cieux se sont abaissés; la divinité se rend présente, et se communique à toutes les ames. Parmi les transports de la piété et le ravissement de la religion, les diacres distribuent la victime sainte; c'est la force des combattans, c'est le gage de la victoire. Déjà les premiers rayons du jour annoncent qu'il faut se séparer: ils se quittent à regret; mais leurs cœurs sont brûlans du feu de la charité; et devenus terribles aux démons, ils courent braver les tourmens et la mort.

O Eglise de Jésus-Christ! ô sainte et divine Jérusalem! que vos réunions étoient belles, que vos tabernacles étoient aimables dans ces jours de votre indigence et de vos douleurs, quand la sainteté de vos pontifes et la religion des

fidèles

fidèles faisoient la pompe de votre culte; quand au défaut de l'or et des marbres précieux qui décorent aujourd'hui vos autels, l'innocence, la piété, toutes les vertus en étoient les célestes ornemens! Si quelques-uns de vos enfans venoient à trahir leur vocation, vous les sépariez de l'assemblée des saints: c'étoit la seule peine qu'ils eussent à craindre; mais ils la redoutoient plus que la mort. Combien de fois n'a-t-on pas vu ceux que la persécution avoit vaincus d'abord, redemander les échafauds, se précipiter sur les bûchers, plus doux pour eux que la séparation d'avec leurs frères? Les autres, couverts de cendres et de cilices, revenoient chaque jour inonder de leurs pleurs le seuil des asiles sacrés. On voyoit alors des magistrats, des hommes puissans, embrasser les genoux du pauvre et le conjurer de fléchir pour eux la sévérité des saints pontifes. Courage, illustres pénitens! frappez aux portes de

la justice, elles s'ouvriront enfin pour vous. Courage : encore dix ou vingt années de pénitence, et vous serez admis à la participation des saints mystères. Alors vous oublierez vos sacrifices, et vos douleurs vous sembleront trop payées.

Oui, le bonheur de se réunir enfin à leurs frères, les eût dédommagés de toutes leurs peines. O vous, qui connoissez le prix de cette amitié qui commence ici-bas pour se prolonger dans l'éternité, jugez quelle sainte élévation, quelle force invincible devoient se communiquer ces ames en mettant en commun le rs vertus, leurs lumières et leurs mérites! Là, les peines d'un seul étoient le malheur de tous; l'indigence d'un seul, l'objet de l'intérêt de tous; la chute d'un seul, le sujet des larmes et des peines de tous. Le chrétien, éloigné de sa patrie, retrouvoit, pour ainsi dire, sa famille partout où il y avoit des chrétiens. Il

devenoit, par son baptême, l'enfant de l'Eglise universelle. Au premier cri d'une église attaquée, toutes les autres accouroient à son secours. On a souvent vu des fidèles se vendre pour racheter leurs frères, et périr pour les délivrer. La charité, selon la prédiction de Jésus-Christ, étoit le signe auquel on reconnoissoit ses disciples; et au défaut des accusateurs, cette vertu les distinguoit, et les dénonçoit aux tyrans.

Je vous le demande, mes frères, cette vertu nous seroit-elle difficile à pratiquer? Où trouverons-nous ces consolations si nécessaires, cet appui que notre cœur réclame dans les temps malheureux où nous vivons, si ce n'est parmi ceux qui professent les mêmes principes, qui pratiquent les mêmes vertus, qui partagent la même espérance? Alors l'assiduité aux réunions de l'Eglise, la persévérance dans la prière, la méditation des livres saints deviendroient aussi

consolantes pour nous qu'elles sont indispensables. Pour fuir le monde, il suffit de le connoître; pour haïr ses plaisirs, c'est assez de les avoir goûtés. Nous avons donc les mêmes moyens de salut que les premiers chrétiens; nous en avons même davantage, puisque nous avons leurs exemples.

Si ces exemples vous ont touchés, si tant de vertus ont enfin parlé à votre cœur, souffrez que nous terminions par une réflexion capable sans doute de vous déterminer à les imiter. Autrefois quand le zèle sembloit se ralentir, quand la sainteté des mœurs penchoit à quelque relâchement, les pasteurs, animés de l'esprit de Dieu, s'élevoient, comme les anciens prophètes, pour annoncer le châtiment. Alors si l'Eglise étoit éprouvée, si de grands bouleversemens agitoient les empires, on ne s'arrêtoit point aux spéculations de la politique humaine; c'étoit à leurs propres désordres

que s'en prenoient les chrétiens. Plus éclairés que nous, ils ne voyoient dans ces événemens que la conduite d'une Providence qui frappe ses enfans, ou qui les console, selon qu'ils ont mérité de la trouver miséricordieuse ou terrible. Ah! c'est aujourd'hui qu'il nous faudroit encore la véhémence brûlante de ces nouveaux Elies. Comme ils prophétiseroient éloquemment contre l'endurcissement des chrétiens! comme ils nous montreroient dans le désordre de nos mœurs la source de tous les maux dont nous ne cessons de nous plaindre!

O Dieu miséricordieux et juste, inflexible dans vos rigueurs autant qu'inépuisable dans vos bienfaits, c'est en vain que vous nous châtiez, si ce que vous nous demandez vous ne nous le donnez vous-même : c'est en vain que la vérité se montre à l'homme dans les malheurs qui l'accablent, dans les ruines qui l'environnent : écrasé sous votre main puis-

sante, percé des traits de votre justice, il est toujours aveugle et sourd, si vous ne parlez à son cœur. Du haut de votre trône éternel, faites descendre encore sur nous la flamme qui embrasa l'Eglise naissante. Revenus à ces temps malheureux où les hommes ne veulent plus d'autres dieux que leurs passions, qui les avilissent, c'est vous seul que nous voulons consulter : lumière ineffable, source éternelle de l'intelligence et de la pensée, qui vous jouâtes dans la création du monde, et brillez avec plus d'éclat encore dans l'économie de notre foi; donnez-nous de préférer à jamais la folie de votre croix à une sagesse superbe autant qu'elle est aveugle et impuissante; envoyez cet Esprit de force, qui peupla l'Eglise de héros, et nous triompherons comme eux du monde; envoyez cet Esprit d'amour qui produit en nous les vertus qu'il veut couronner, et le monde sera renouvelé. Alors toutes

les vertus seront faciles, toutes les croix seront aimables ; votre Eglise verra renaître la beauté des anciens jours ; alors vous servir sera régner, souffrir pour vous sera notre bonheur, en attendant le jour où il n'y aura plus ni douleurs ni vicissitudes, dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'AMOUR QUE JÉSUS-CHRIST NOUS TÉMOIGNE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE,

PRÊCHÉ DANS UN ORATOIRE PARTICULIER,

LE 25 JUIN 1797,

JOUR DE LA FÊTE DU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Sic Deus dilexit mundum.

C'est ainsi que Dieu a aimé le monde. Joan. III, 16.

QUAND on compare la grandeur de Dieu et la bassesse de l'homme; quand on s'élève par la pensée jusqu'à ce sanctuaire inaccessible où réside l'Être éternel, immuable, infini, heureux par la jouissance de ses propres perfections,

répandant sur tout ce qui respire, la lumière, le bonheur et la vie, et qu'ensuite on descend jusqu'à l'homme, jusqu'à cet atome perdu dans l'immensité de l'univers, tyrannisé par ses passions, dégradé par ses vices, déplorable jouet de la foiblesse, de la douleur et de la mort, il est impossible de ne pas s'écrier avec David : *Quid est homo, quod memor es ejus* (1)? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! pour que vous vous occupiez de lui? Cependant, non-seulement ce Dieu si grand pense à nous, s'occupe de nous, mais encore il daigne nous aimer. La raison même nous l'avoit appris; il étoit réservé à la religion de Jésus-Christ de nous révéler les secrets de cet amour, de nous dévoiler ses richesses; elle seule a su nous le montrer tel qu'il est, éternel, immuable, infini comme Dieu

(1) Ps. VIII, 5.

même. O chrétien, s'écrie saint Léon! connoissez la dignité à laquelle la religion vous élève : *Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam* (1). C'est sur vous que reposent les affections d'un Dieu. Un Dieu vous aime; y avez-vous jamais bien pensé? avez-vous jamais goûté toute la consolation, toute la douceur que cette idée devoit répandre dans votre ame? Puissiez-vous apprendre à l'évaluer aujourd'hui. Il seroit impossible de suivre l'amour d'un Dieu dans toutes ses voies, de détailler tous ses bienfaits; mais nous le contemplerons dans la sainte Eucharistie, qui est comme l'abrégé et la consommation de ses merveilles.

Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, nous aime de l'amour le plus tendre, puisqu'il se prodigue lui-même à nous: première réflexion.

(1) Serm. I de Nat. Dom. cap. III.

Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, nous aime de l'amour le plus généreux, puisqu'il s'oublie et se sacrifie lui-même pour nous : seconde réflexion.

En un mot, la tendresse de Jésus-Christ prouvée par la prodigalité avec laquelle il se donne : sa générosité prouvée par les sacrifices qu'il fait pour nous.

Cœur de Jésus! fournaise embrasée, immense incendie de l'amour divin! dans ce jour consacré à vous honorer, si nous nous bornons à contempler l'amour de Jésus dans l'Eucharistie, nous ne vous oublions pas. N'êtes-vous pas le centre de cet amour, le dépositaire de ses trésors? n'est-ce pas vous qui régnez, qui triomphez dans l'Eucharistie? n'est-ce pas vous qui vous y unissez à l'homme, qui le rendez si fort, si riche et si puissant. Cœur de Jésus, le plus généreux, le plus sensible, le plus parfait qui soit sorti des mains de

Dieu, parlez vous-même au cœur de tous ceux qui m'écoutent. Rendez-les dignes de vous connoître, et capables de répondre, s'il se peut, à votre amour, par des sentimens réciproques. Nous vous le demandons, par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Considérons d'abord la tendresse de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Elle va jusqu'à le rendre prodigue de lui-même, et par sa présence habituelle au milieu de nous, et par le don qu'il nous fait de tout ce qu'il est. Bienfaits inestimables, et qui nous imposent de grandes obligations, quoique l'habitude d'en jouir nous en fasse méconnoître le prix. Mes délices, nous dit-il, sont d'être avec les enfans des hommes ; *deliciæ meæ, esse cum filiis hominum* (1). Quoi,

(1) Prov. VIII, 31.

Seigneur! vous vous plaisez parmi les hommes, vous dont les yeux sont si purs, la justice si rigoureuse, la sainteté si inflexible. Et qui peut donc vous attirer sur cette terre malheureuse? Sur quel point vous reposerez-vous qui ne soit souillé par quelque crime? quel asile pourrez-vous choisir, qui ne soit bientôt profané par notre audace sacrilége? Au-dehors l'impiété vous blasphême; au-dedans de vos temples, elle vous trahit et vous foule aux pieds: l'indifférence, l'ingratitude et l'outrage, voilà le prix que les hommes vous réservent. Ce petit nombre de justes, insensible, perdu dans un monde de pécheurs, pourra-t-il vous dédommager? Et quand tous les esprits ne s'occuperoient qu'à vous contempler, quand toutes les bouches ne célébreroient que vos louanges; quand tous les cœurs embrasés de votre amour se consumeroient au pied de vos autels, que vous im-

porteroient ces hommages, que pourroient-ils ajouter ou à votre grandeur ou à votre gloire?

Ah! je le conçois, vous êtes notre père; et où sont les délices d'un père, si ce n'est au milieu de ses enfans? *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum.* Aussi, n'est-ce plus seulement par les profusions de sa bonté, par les soins de sa providence qu'il veut être avec nous; il ne dit plus de nos sanctuaires ce qu'il disoit du temple de Salomon: Là seront mon cœur et mes yeux: il faut que sa divinité descende elle-même et les habite; il y réside corporellement; cet autel est son trône; ce tabernacle, sa prison; sa parole et son amour sont les liens qui l'y enchaînent. Il a mesuré la distance de la terre au ciel; il semble qu'il l'ait trouvée trop grande pour notre foiblesse; il ne veut pas que nos soupirs l'aillent chercher sur le trône de sa gloire, il vient lui-même

fixer sa demeure parmi ses enfans chéris. Les distances ont disparu, les cieux et la terre se confondent; il veut que nos yeux puissent le voir, que nos mains puissent le toucher, que notre cœur s'épanche dans le sien, et que l'homme jouisse de son Dieu, sans autres bornes que celles de ses désirs, sans autre mesure que celle de son amour.

Il veut que vous ne puissiez verser une larme sans que sa main ne l'essuie; il veut être le témoin visible de tous vos combats, le confident, le consolateur de toutes vos peines; il veut vous soutenir dans vos foiblesses, vous ramener dans vos égaremens, vous recevoir dans votre repentir, et couronner en quelque sorte vos efforts, dès cette vie, par toutes les délices du ciel, et tous les prix de l'éternité. Voilà les motifs qui le rendent présent au milieu de nous. Si nous considérons la manière, elle n'est pas moins admirable.

Les maîtres des nations les plus dévoués à leurs peuples ne se montrent cependant qu'à des heures déterminées; ils paroissent entourés de gardes, et toujours mille barrières les séparent de ceux qui auroient le plus grand besoin de leur secours. L'épouse la plus tendre s'éloigne quelquefois de son époux; la mère la plus digne d'un nom si doux se dérobe souvent aux caresses de ses enfans : il n'en est pas ainsi de notre Dieu. Le courtisan le plus assidu, l'esclave le plus attentif aux mouvemens de son maître, sont moins fidèles et moins vigilans que lui. Entré dans ce tabernacle, il ne nous abandonnera plus. Voyez-le, ce maître aimable, sur le trône de son amour : approchez tous, grands et petits; riches et pauvres, pressez-vous autour de lui. C'est la pompe qu'il désire, c'est le triomphe qu'il demande; les affligés, les indigens, les malheureux de toute espèce,

voilà la cour dont il se plaît à s'environner. Pourquoi donc vous en éloignez-vous? La foule se presse aux autels de la fortune, elle environne l'idole du plaisir, notre Dieu seul est abandonné! Est-il étonnant que vous languissiez sans force et sans consolation? Vous négligez le pain des forts, vous fuyez le véritable consolateur. Non, il n'est pas possible que le cœur pénétré de ces vérités, ne s'écrie avec David: Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison; *beati qui habitant in domo tua, Domine* (1); heureux ceux qui, à chaque heure du jour, viennent se prosterner à vos pieds, se jeter dans vos bras, s'enivrer aux sources de la vie, qui coulent dans votre sanctuaire. *Beati qui habitant in domo tua, Domine.* Le passereau trouve un asile, la tourterelle gémissante et soli-

(1) Ps. LXXXIII, 5.

taire se plaît dans le nid qu'elle s'est choisi; que vos autels soient à jamais et ma demeure et mon asile, ô mon Roi et mon Dieu! *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus* (1). Heureuses les colombes fidèles qui se partagent les instans du jour pour environner vos autels; heureuses celles dont les cantiques interrompent encore le silence des nuits; elles goûtent déjà le bonheur des anges. C'est sur elles que reposeront vos bénédictions éternelles; ce sont elles qui s'élèveront de vertus en vertus, jusqu'à ce qu'elles vous voient enfin sans voiles et sans nuages; *ibunt de virtute in virtutem* (2). Ces prodiges d'amour ne seront pas pour quelques jours, pour quelques années. Depuis le jour où il institua ce sacrement, immuable dans ses décrets,

(1) Ps. LXXXIII, 4.
(2) *Ibid.* 8.

fidèle à ses propres lois, il s'est rendu présent toutes les fois que les prêtres l'ont appelé du ciel sur la terre. Depuis l'instant où le Créateur prononça ces paroles toutes-puissantes : Croissez et multipliez-vous, la nature entière n'a cessé de se vivifier et de renaître. Les paroles sacramentelles ne sont pas moins efficaces, observe saint Jean-Chrysostôme. Depuis l'instant où le Sauveur les prononça, elles n'ont cessé, dans toute la durée des siècles, de le reproduire chaque jour sur nos autels.

Ce n'est plus seulement comme autrefois sur une montagne particulière, dans un temple unique, chez un peuple choisi qu'il habite ; du couchant à l'aurore, son nom est grand chez les nations, et dans presque tous les lieux qu'habite la race humaine, s'offre la victime sans tache, qui n'est rien moins que Dieu lui-même. *Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum*

in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda (1). Son amour, fort de sa puissance, étonne la nature dont il confond toutes les lois; Jésus-Christ se multiplie pour être dans tous les lieux où l'on a voulu le recevoir; il est à la fois dans tous les tabernacles, et dans toutes les hosties du monde entier. Partout où il y a des prêtres, il s'y rend présent, et y réside sans interruption. O mon Dieu! pour vous fixer parmi les hommes, il vous suffit que les hommes veuillent bien le souffrir: que dis-je? vous êtes au milieu d'eux, malgré la puissance humaine, armée pour vous repousser. Et qui mieux que nous peut vous rendre ce témoignage? Non, ils ne s'effaceront jamais de notre mémoire ces jours où nous vîmes fermer vos temples et briser vos tabernacles. Hélas! nous avons dit alors: Notre

(1) Malach. 1, 11.

foi va s'ensevelir sous les débris du sanctuaire; la religion fuit en pleurs loin de nos climats : c'en est fait, nous sommes rejetés par notre Dieu. *Dixi : Projectus sum à facie oculorum tuorum* (1). Mais que nous vous connoissions peu! Plus doux que nous n'étions cruels, plus patient que nous n'étions ingrats, vous vous obstinez à nous aimer. Proscrit, errant, fugitif avec vos ministres, toujours prodigue de vous-même, vous apparoissez encore au milieu de nous; et combien de fois, pour arriver jusqu'à vos enfans, n'avez-vous pas traversé les places publiques, les assemblées de vos ennemis, et leurs bataillons conjurés. Si les riches, plus surveillés, ne pouvoient vous donner asile, vous l'alliez demander à la veuve ignorée; vous alliez frapper à la chaumière du pauvre; vous partagiez son humble réduit; c'est-

(1) Ps. xxx, 23.

là que vous réunissiez vos enfans; c'est là que nous avons retrouvé les transports de l'admiration, les larmes de la reconnoissance, la ferveur des premiers chrétiens. Asiles sacrés, jours heureux que nous regretterons souvent! Alors, toutes les maisons devenoient des temples, toutes les tables étoient des autels; et quelquefois, si l'on vous chassoit des maisons, nous vous trouvions jusque dans des forêts.

En est-ce assez, mes frères? notre Dieu se montre-t-il assez tendre, assez généreux? fait-il assez d'avances pour mériter d'être aimé? Voyez-vous dans les êtres les plus sensibles un dévouement, un abandon que l'on puisse appeler l'ombre du sien? et les hommes et les anges eux-mêmes, dans leurs prétentions les plus exagérées, auroient-ils osé lui demander rien de semblable? N'est-il pas vrai que notre foi vient du ciel? car l'imagination des hommes,

quelque audacieuse qu'elle puisse être, n'eût jamais pu supposer un tel excès de tendresse : cependant, ce n'est-là que le commencement, et, pour ainsi dire, le préliminaire de ses bienfaits. Voici ce qui excède toute idée, et pousse à bout, si je puis ainsi parler, tous les sentimens. Voici ce qui donne à son amour le caractère de l'infini et le sceau de la divinité. Non-seulement il veut être avec nous, mais encore il veut se donner à nous; et que nous donne-t-il? Son corps, son sang, son ame, sa divinité; c'est-à-dire, que dans son ineffable abandon, il livre tout, et ne se réserve rien. Holocauste adorable, consumé par le feu de l'amour, il se consacre tout entier à notre usage, dit un saint Père : *Totus in meos usus expensus est* (1). Sacrifice ineffable, il a fallu l'amour d'un Dieu pour le concevoir, sa toute-

(1) S. Bern. Serm. III de Circumcis. n. 4.

puissance pour l'exécuter. Ah! si notre foi étoit vive, si nous méditions bien un tel prodige! Disparoissez affections humaines, vous êtes bornées comme les cœurs où vous régnez. Où sont les sacrifices de l'amour, les affections énergiques et généreuses de la nature? où sont les dévouemens de la tendresse? où sont les entrailles des mères? Quel ami, quelle mère ont servi de nourriture à celui qu'ils aimoient. Jésus-Christ nous a nourris de sa chair, enivrés de son sang, engraissés de sa substance; il descend jusqu'au fond de nous-mêmes pour obtenir enfin le cœur que nous lui avons trop long-temps refusé; il vient, si je puis parler ainsi, placer toutes les ardeurs de son amour au sein de nos ames glacées, pour vaincre notre indifférence.

C'est ici que cet amour se montre dans tout son éclat, dans toute sa puissance; c'est ici qu'il triomphe de tout

ce

ce qu'il y a de fort dans le ciel, de redoutable dans la divinité. Elle s'étoit plu à se montrer dans les merveilles de la création. Dans l'incarnation, elle fut tempérée par les ombres de l'humanité; mais au moins on voyoit ses miracles, on admiroit sa douceur, on chérissoit les grâces divines du plus aimable et du plus beau des enfans des hommes. Sur la croix, son corps fut immolé, mais il ne fut pas détruit. Ici, je vois sa divinité sans gloire, son humanité sans apparence; le Dieu et l'homme, tout est anéanti par l'amour. Hommes misérables, créatures timides, vous pouvez approcher; il ne reste plus que les apparences de la nourriture la plus commune et la plus nécessaire. Le dirai-je, mes frères? une telle doctrine sérieusement méditée, a moins à craindre peut-être de trouver les hommes insensibles que de les rendre incrédules. Pleine de la conscience de sa foi-

blesse et de son néant, la raison humaine doit s'effrayer en voyant toutes les idées excédées, toutes les bienséances confondues, toutes les distances anéanties. Raison superbe autant qu'aveugle et impuissante, n'est-ce pas à cet excès, n'est-ce pas à ces miracles que tu dois reconnoître ton Dieu? Oui, la seule Eglise catholique me le présente tel que ma foi le désire, tel que mon amour le demande. Voilà la religion qu'il faut à mon cœur, toute autre ne sauroit le satisfaire; je veux l'aimer ce Dieu, mais il me le faut infini dans son amour; il faut que cet amour, ainsi que sa sagesse et sa puissance, excède toutes mes pensées, accable ma foiblesse, et surpasse mon intelligence. Si j'y voyois quelques limites, je dirois : Voilà les pensées de l'homme, voilà ses mensonges. Mais lorsqu'il se présente, inépuisable dans sa bonté, invincible dans sa patience, impénétrable dans

ses voies; lorsqu'il renverse, qu'il détruit, qu'il anéantit toutes les bornes dont ma raison l'environne, à ces traits je reconnois mon Dieu. Moins je le conçois, plus je l'adore et le chéris. Je me perds avec délices dans cet océan qui doit être sans fond et sans rives, puisque c'est l'immensité de l'amour.

Non, non, tous ces anéantissemens, toutes ces transformations, tous ces miracles d'un Dieu, ne sont pas ici ce qui doit nous révolter : et s'il est Dieu, n'est-ce pas pour opérer des prodiges, n'est-ce pas pour nous étonner et nous confondre?

Voulez-vous voir un mystère plus grand? le voici : Un Dieu s'unit à sa créature, et sa créature approche de lui sans recueillement, sans préparation : la divinité descend jusqu'à la fange qu'elle a daigné pétrir, et cette fange conserve encore l'amour de sa corruption naturelle : celui qui est tout

se donne au néant; et ce néant traite avec mépris, quelquefois avec outrage, celui qui se donne à lui.

Pour vous, mes frères, votre piété nous assure que vous ne présenterez jamais ce triste mystère. Vous sentirez qu'un amour si tendre, si prodigue, nous impose des obligations, immenses à la vérité, mais douces, mais faciles à acquitter, parce qu'elles sont la dette de l'amour.

En vous approchant de lui, vous tâcherez que votre cœur réponde au sien, non point par une sensibilité trop souvent équivoque, et qu'on ne peut exiger de vous, parce qu'il ne dépend point de vous de vous la donner; mais par cette délicatesse de l'amour, qui fuit avec horreur tout ce qui peut offenser le bien-aimé, qui recherche avec empressement tout ce qui peut lui plaire. Vous vous présenterez avec le cortége aimable des vertus, avec les dépouilles de

vos ennemis, qui sont les siens, pour lui en dresser un trophée; surtout avec la résolution irrévocable de réserver toujours le principal hommage de votre cœur à celui qui s'en déclare et le pasteur et le père.

C'est sous ces traits que vous aimerez à l'envisager, si vous voulez lui plaire; c'est ainsi que lui-même se plaît à s'offrir à notre amour; ce sont les noms qu'il nous commande de lui donner. Ces noms si tendres banniront avec la crainte, qui trop souvent nous éloigne, le trouble qui le déshonore. Vous vous demanderez comment un fils respectueux doit se conduire envers le meilleur des pères, envers la plus tendre des mères, et vous réglerez sur ce modèle et votre crainte et vos respects. Allez à l'autel toutes les fois que le guide de votre conscience vous le permet; allez-y avec tranquillité, car c'est Jésus-Christ même que vous devez envisager

dans sa personne; et si votre confiance balançoit encore, rappelez-vous ces paroles du Sauveur à sainte Thérèse : Ma fille, les révélations peuvent égarer, l'obéissance ne trompe jamais.

Si l'amour vous anime, si la confiance vous soutient, vous reviendrez souvent à la table sainte. Peut-on connoître le seul bien véritable et s'en éloigner? peut-on aimer, et fuir ce qu'on aime? Vous craindrez, en vous éloignant, de trouver la foiblesse et la mort; vous méditerez souvent cet oracle : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez point la vie en vous*; ou plutôt, oubliant et la crainte et les menaces, vous suivrez le penchant de l'amour qui vous ramènera sans cesse à celui qui doit être son unique objet. Cette habitude salutaire vous imposera des sacrifices, je le sais; mais ils vous paroîtront doux et légers, si vous méditez ceux que Jésus-Christ s'imposa lui-

même pour arriver jusqu'à vous : seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

L'AMOUR que Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie est généreux jusqu'à oublier sa propre gloire. Qu'est-ce en effet, mes frères, que le sacrement de l'Eucharistie ? C'est la suite des longs anéantissemens du Sauveur, et le théâtre de ses humiliations. Or, ces humiliations, je les trouve dans l'état où il se réduit, dans l'indifférence, dans les sacriléges et dans les profanations qu'il éprouve de la part des hommes. Mais pour apprécier ses sacrifices, il faudroit avoir une idée juste de sa grandeur, idée qui sera toujours aussi loin de notre intelligence que le ciel l'est de la terre, et le néant de la divinité.

Rappelez-vous l'appareil imposant et redoutable dans lequel il se montra sur le sommet de Sinaï. Là fut réuni

tout ce qui pouvoit frapper les sens, étonner l'esprit de l'homme, et accabler sa foiblesse. Ce ne fut pas encore assez; des barrières terribles étoient posées, sur lesquelles il écrivit un arrêt de mort pour toute créature qui oseroit les franchir.

Lorsqu'il daigna se choisir un tabernacle parmi les hommes, il voulut qu'il fût unique sur toute la face de la terre; lui-même en traça le plan, en décrivit toutes les décorations, et jusqu'aux habits de ses ministres.

L'arche, destinée à recevoir les tables de la loi, devoit être revêtue d'un or pur, et surmontée par des Chérubins, comme pour annoncer aux hommes qu'il faut la pureté des anges pour approcher de tout ce qui tient à Dieu.

Elie désira voir la gloire de son Dieu; il lui fut répondu : Nul homme n'a vu ma gloire, et n'a vécu. Caché dans une caverne, il entendit le bruit de la tem-

pête; bientôt un souffle doux et léger parut, plus rapide que l'éclair; c'étoit l'Esprit du Seigneur : Elie le sentit, et ne le vit pas.

Que notre sort, disoit l'Apôtre, est préférable à celui de nos pères! que le Dieu qui les traitoit avec tant de rigueur se montre favorable à notre égard! *Deo pro nobis melius aliquid providente* (1). Ces signes terribles ont disparu, le langage impérieux de la majesté souveraine a fait place à celui de l'amour.

Notre Dieu réside parmi nous; mais le silence l'environne, et il s'en repose sur notre foi des hommages qui lui sont dus. Depuis dix-huit siècles, il habite nos tabernacles; la Parole éternelle se tait, l'arbitre suprême de la nature est enveloppé de ténèbres; il n'a des yeux que pour voir nos malheurs; il n'a de force que pour nous secourir,

(1) Heb. XI, 40.

il n'en a pas pour se venger. On le porte et on le déplace; on l'expose aux yeux des fidèles, ou on le dérobe à leurs regards; il passe également et dans un cœur corrompu, et sur les lèvres les plus pures; il semble ne conserver de son état que ce qu'il faut pour nous sanctifier et nous consoler. C'est ici que nous pouvons dire encore, avec l'apôtre, qu'il s'est non-seulement humilié, mais anéanti lui-même; *semetipsum exinanivit* (1). Pourquoi faut-il qu'à ces humiliations nécessaires à son amour, nous ajoutions tant d'autres outrages, qui proviennent de l'ingratitude la plus injuste et la plus noire.

Quand on pense que la divinité se fixe parmi les hommes, n'est-il pas naturel de se figurer le genre humain prosterné devant sa grandeur; tous les cœurs volant sur son passage, ses temples rem-

(1) Philip. II, 7.

plis d'adorateurs, ses autels sans cesse environnés de l'amour et des hommages de ses créatures. Vous savez cependant si ces tableaux sont loin de la réalité. Combien de temples dans nos campagnes, souvent même dans nos villes les plus peuplées, où l'on compte à peine quelques adorateurs ! Hors le temps du sacrifice, c'est-là que le Roi des Rois, oublié, solitaire, attend en vain quelque malheureux à consoler, quelque pécheur à convertir, quelque juste à fortifier. Il y descend néanmoins aussi exactement que dans les temples les plus fréquentés ; il y réside aussi fidèlement ; il y garde le même silence, et il s'occupe avec la même tendresse du bonheur et de la sanctification des ingrats qui l'abandonnent. C'est-là qu'il pourroit dire encore aujourd'hui : C'est moi qui les nourrissois, je les portois dans mes bras, et ils ignoroient celui qui s'occupoit de leurs besoins. *Ego quasi*

nutritius, portabam eos in brachiis meis, et nescierunt quòd curarem eos (1). Quand on songe qu'un Dieu nourrit l'homme de sa substance, et s'unit intimement à lui, il semble d'abord que notre esprit n'ait pas assez d'abaissemens, notre cœur assez de transports, nos yeux assez de larmes pour reconnoître un tel bienfait. Cependant, qu'ils sont rares les cœurs qu'une pareille faveur trouve profondément sensibles! Que le nombre en est petit, près de la foule qu'une misérable habitude, une familiarité déplorable conduisent aux pieds de Jésus-Christ, et qui n'ont à lui offrir que le tribut de leur indifférence et de leur langueur! Que dirai-je de l'hérésie, qui ose disputer au Tout-puissant le pouvoir de se communiquer comme il lui plaît, à ses créatures; de l'impiété, qui, dans sa fureur, se joue également et du Dieu qui se prodigue,

(1) Osee. XI, 3.

et de la piété qui le reçoit? Tout le jour, nous dit-il, je tendois les bras vers un peuple incrédule; *Expandi manus meas totâ die ad populum incredulum* (1).

Ces attentats ne sont rien encore; c'est peu pour l'homme d'être ingrat, il faut qu'il soit sacrilége; il faut qu'il combatte contre l'amour de son Dieu avec les armes de sa bonté; et cet amour qui triompha de la divinité, la malice de l'homme va le vaincre, et le changer en indignation et en fureur. O crime! ô honte éternelle de l'humanité! attentat qui devroit briser de douleur tous les cœurs encore sensibles aux impressions de la foi. Voyez-le cet esclave révolté, engraissé des bienfaits de son maître; *incrassatus est dilectus, et recalcitravit* (2); voyez ce ver de terre, s'avançant vers l'autel, d'où le repousse et la voix ter-

(1) Is. LXV, 2.
(2) Deut. XXXII, 15.

rible du remords, et le cri de la religion indignée. Il saisit cette victime, qui s'immoloit pour son amour; et crucifiant de nouveau le Fils de Dieu, le force à descendre dans un cœur où règne le démon. Profanateur de ce qu'il y a de plus sacré, audacieux jusqu'au déicide, il associe, par un mélange monstrueux, la justice à l'iniquité, Jésus-Christ à Bélial, ce qu'il y a de plus saint à sa corruption profonde. Il force l'auteur de la vie à lui apporter la mort, et à sceller sa condamnation de tout son sang. Quel supplice croyez-vous qu'il mérite, s'écrie saint Paul? *Quantò putatis deteriora mereri supplicia?* puisqu'il foule aux pieds le Fils de Dieu; puisque le sang de l'alliance est vil et profane aux yeux de son impiété; *qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit* (1).

(1) Heb. x, 29.

Mais que devient la piété éperdue, quand elle se représente cette foule de sectes nombreuses séparées de l'Eglise pour avoir altéré sa doctrine ou rompu son unité ? Là, toutes les adorations sont des outrages, tous les sacrifices des attentats, le culte entier un sacrilége perpétué pendant des siècles, et renouvelé mille fois le jour. C'est-là que son cœur attend les outrages et la douleur ; *Improperium expectavit cor meum et miseriam* (1) ; c'est-là qu'il est encore abreuvé du fiel de l'ingratitude et de la perfidie. Cependant il se livre entre leurs mains, et il y reste. C'est ainsi qu'il se livroit aux outrages des Juifs et à la cruauté des bourreaux ; c'est ainsi qu'il souffrit que le démon s'emparât de sa personne, et le transportât sur le sommet du temple. Votre foi s'alarme peut-être ; songez que

(1) Ps. LXVIII, 21.

c'est ici le temps de l'humiliation et du silence, celui de la manifestation aura son tour; cet agneau si doux doit rugir un jour comme un lion, dit l'Ecriture; *Dominus de Sion rugiet* (1). Presque toujours même cette vengeance opère dès cette vie, mais sourdement, par des plaies intérieures. Il livre ces malheureux à leur sens réprouvé; il permet qu'ils s'aveuglent tous les jours, et qu'ils tombent dans le sommeil de la mort; *Et dormiunt multi* (2). Si quelquefois la vengeance éclate, il est rare que l'on veuille désarmer la main qui a porté les coups.

Reste-t-il encore des attentats à consommer, l'amour de Jésus-Christ saura les supporter; un Dieu ne se lasse pas de souffrir, parce qu'il ne se lasse pas d'aimer. Il faudra qu'à diverses épo-

(1) Joel. III, 16.
(2) I. Cor. XI, 30.

ques la flamme de l'impiété, se répandant comme un vaste incendie, dévore et les temples et les autels; de nouveaux Héliodores pilleront les trésors du sanctuaire, de nouveaux Antiochus y répandront la consternation et l'épouvante, d'autres Baltasar feront servir à la débauche les vases destinés au sacrifice. On verra les ennemis de l'Eglise, quelquefois même ses enfans, renverser les barrières sacrées, briser les portes pacifiques des tabernacles; le prêtre et le lévite égorgés entre le sanctuaire et l'autel; la prière interdite aux chrétiens: l'impiété étouffera jusqu'aux gémissemens de la religion; il faudra se cacher pour nos mystères, comme pour le meurtre et le parricide. Alors (ô cieux! vous en fûtes témoins; et toi, terre, tu ne t'ouvris pas pour engloutir les coupables!) on verra des chrétiens, les mains dégoûtantes de sang, arracher de son asile un Dieu dont le nom fut aussi invoqué

sur eux, en faire le jouet de leur fureur, et traîner son corps sacré dans la poussière! Et ces attentats n'ont pas existé sur un seul point de la terre, mais à des siècles différens, dans presque toutes les contrées du monde chrétien. Voilà, mes frères, à quelles humiliations, à quels outrages votre Dieu s'est dévoué pour arriver jusqu'à vous. C'est ainsi qu'il vous a aimés.

Non, je ne craindrai pas d'en appeler ici à tous les cœurs où notre philosophie corruptrice n'a pas étouffé toutes les idées de la religion, desséché tous les germes de la vertu; j'invoquerai tout ce que la nature humaine, dans ses affections, a de noble, de généreux, de touchant. N'est-il pas vrai que nous devons tous prononcer, avec saint Paul, anathême à qui n'aime pas Jésus-Christ. Anathême à l'indifférence qui l'oublie; car l'ingratitude du profanateur impie et du sacrilége n'a point

de nom dans le langage des chrétiens. *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema* (1). N'est-il pas vrai que nous nous écrions tous, avec le même Apôtre : Comment n'aimerai-je pas un Dieu si bon, un ami si généreux, si fidèle? Il m'a aimé jusqu'à se donner à moi, jusqu'à s'oublier pour moi : *Dilexit me*; il s'est livré pour moi, non-seulement à la mort, mais à des outrages plus humilians et plus cruels que la mort : *et tradidit semetipsum pro me* (2). N'est-il pas vrai qu'il n'en est aucun parmi nous qui ne soit résolu à le dédommager, par son amour, des sacrifices que lui a coûtés sa tendresse? Son amour fut constant, généreux, invincible; le vôtre aura les mêmes caractères. Vous l'aimerez non-seulement dans ces jours où nos solennités vous

(1) I. Cor. XVI, 21.
(2) Galat. II, 20.

amènent à ses pieds, mais tous les jours, à tous les instans d'une vie dont tous les momens sont un don de son amour. Ce cœur, qu'il n'a formé que pour lui-même, ne se fera jamais d'idole qu'il ose lui préférer. Vous l'aimerez non-seulement à cet âge où l'exemple des vertus domestiques, la régularité de la maison paternelle, peut-être une heureuse ignorance, vous font une loi de la piété, et de la religion un besoin; mais encore à cette époque, dont vous ne connoissez pas le danger, où, plus libre dans votre conduite, vous pourrez offrir à Jésus-Christ un hommage plus méritoire, parce qu'il sera plus indépendant. Vous n'attendrez point, pour le servir, une époque où le monde vous quittera, où les plaisirs vous fuiront; mais vous commencerez dès cet âge où toutes les séductions vous environnent. Age dangereux! on l'appelle la saison des plaisirs, et ce n'est communément que celle des

égaremens et du délire. Ah! si vous voulez vous procurer des plaisirs purs, demandez-les à la piété; elle embellira le printemps de la vie, et au lieu de ces fleurs fugitives et empoisonnées, elle vous préparera pour la suite les fruits les plus salutaires.

Vous l'aimerez d'un amour généreux. Et que pourriez-vous lui refuser, quand il vous prodigue tout son être? Non; vous ne reporterez plus les regards de votre douleur vers ce monde qui vous a séduits, vers ces plaisirs qui vous ont corrompus : vous les foulerez pour jamais aux pieds; vous songerez que les sacrifices de l'amour ne sont jamais plus doux que lorsqu'ils sont absolus et sans réserve. Et ne seriez-vous pas trop indignes d'un Dieu qui vous a tant aimés, s'il y avoit encore en vous une pensée, une affection, un soupir, une goutte de sang qui ne fût pour lui?

Votre amour aussi doit être invin-

cible comme sa tendresse. Vous l'aimerez dans la tribulation et dans la prospérité; vous boirez également la coupe de ses douleurs et celle de ses consolations. Vous serez à lui, et dans l'intérieur de ses temples, et dans le secret de vos maisons, et dans le tumulte du monde; vous l'aimeriez, s'il le falloit, dans les cachots et sous le glaive de la mort. Vous lui serez fidèle non-seulement dans le silence des passions, dans le calme de la raison, mais au milieu des tempêtes violentes auxquelles votre cœur est exposé. Si jamais votre amour commençoit à s'affoiblir, si jamais les flots des passions soulevées menaçoient de surmonter votre constance, ne craignez point, voici le moyen infaillible d'en triompher. Montez à la maison du Seigneur; placez-vous ici à cette table sacrée, où vous le reçûtes si souvent; devant cet autel, tant de fois témoin de votre bonheur et de vos sermens. Là,

profondément recueilli, retracez à votre esprit la tendresse et l'amour de votre Dieu pour vous. Rappelez-vous tout ce qu'il vous a prodigué de caresses, de douceurs, de secours; allez ensuite, et si vous le pouvez, soyez coupable.

O mon Dieu! j'ai parlé de votre amour, c'est à vous de l'allumer dans nos ames; ouvrez aujourd'hui votre cœur sacré; répandez comme un torrent le feu divin qui l'embrase, et la terre sera purifiée. Alors nous verserons assez de larmes au pied de vos autels, pour effacer tous les forfaits dont ils furent souillés; et la tendresse de vos enfans fera peut-être oublier et pardonner les attentats de vos ennemis.

Répandez-le ce feu divin sur tous ceux qui m'écoutent en ce moment. Daignez, ô mon Dieu! vous révéler à leur cœur; qu'ils sentent profondément par eux-mêmes combien votre amour est tendre, généreux, invincible. Qu'ils

vous connoissent, Seigneur, et ils apprendront à vous aimer. Que vos autels soient toujours leur asile, dans les tentations, dans les alarmes, dans les douleurs! Que leur consolation la plus sensible, que leur bonheur le plus doux, soit de participer à vos mystères : qu'ils y portent, ô mon Dieu! une conscience pure, un amour tendre, une confiance filiale! Qu'ils y trouvent en tout temps la force et la paix pour la vie présente, et le gage du bonheur pour la vie future. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA DÉVOTION

AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Numquid est cor tuum rectum, sicut cor meum cum corde tuo.

Votre cœur est-il à mon égard ce que le mien est pour vous? IV. Rois, x, 15.

Ce n'est donc pas ici une de ces dévotions, respectables sans doute par la piété qui les inspire, mais peu importantes pour la religion, par leur objet. C'est un culte qui nous unit au cœur même de Jésus-Christ, qui nous associe à ses vues divines, et qui, rempli parfaitement, acquitteroit autant qu'il est permis à la foiblesse humaine, la

dette immense que nous imposa sa charité.

En deux mots, la dévotion au cœur de Jésus est essentiellement conforme à l'esprit de la religion, parce qu'elle est un culte d'amour et un culte de réparation; deux caractères que nous devons vous développer.

Ames pieuses, trop souvent nous vous oublions; nous vous affligeons peut-être en vous entretenant des égaremens de l'incrédulité, ou des scandales que ne cesse de nous offrir ce siècle dépravé. Cette fête est la vôtre. Il est juste que nous vous adressions ces réflexions; que nous vous entretenions de l'objet de votre amour, avec foi et simplicité, seul langage que vous aimiez à entendre, et qui vous soit véritablement utile. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La dévotion au cœur de Jésus est

essentiellement conforme à l'esprit de la religion, parce qu'elle est un culte d'amour.

Considérons-la dans sa fin, dans son objet, dans sa pratique. Sa fin est d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes. Son objet immédiat est le cœur de Jésus, sanctuaire de cet amour. Sa pratique, c'est l'amour.

Sa fin est d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes. Ainsi s'exprime le pape Clément XIII, dans son bref aux évêques de Pologne : Nous savons que la dévotion au cœur de Jésus n'a d'autre objet que de renouveler, par un symbole vivant et naturel, la mémoire de l'amour immense de Dieu pour les hommes. *Nihil aliud agi quàm symbolicè renovari memoriam illius charitatis.*

Ce culte, par cela seul, non-seulement se trouve conforme à l'esprit de la religion; mais il renferme en quelque sorte l'essence et le fond du chris-

tianisme. Le christianisme n'est qu'amour; dans le Dieu qu'il nous présente, il nous fait adorer l'amour même : *Deus charitas est* (1). Ces mystères, qui nous étonnent, ne sont que le développement de sa charité pour les hommes; et ils ne confondent notre raison, que parce que l'amour de Dieu pour nous est un abîme, où la foible intelligence humaine doit nécessairement se perdre; et l'amour est encore la plénitude de la loi. *Plenitudo legis dilectio* (2).

Entre toutes les religions de la terre, cette religion seule, ébauchée dans la loi de Moïse, achevée dans l'Evangile, nous apprit à aimer Dieu, en nous faisant connoître son amour. Elle nous révèle en Dieu un amour tout-puissant, qui nous a tirés du néant; un amour infini, qui, franchissant un immense in-

(1) I. Joan. IV, 16.
(2) Rom. XIII, 10.

tervalle, éleva l'homme jusqu'à Dieu en abaissant Dieu jusqu'à l'homme; un amour généreux, qui se dévoua pour nous aux amertumes et aux douleurs, et du sein de la gloire éternelle, daigne encore souffrir en silence les crimes sans nombre qui l'outragent; un amour constant et immuable, qui reste avec nous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles; un amour éternel, qui nous aima de toute éternité, et nous attend encore, dans le ciel, pour nous rendre éternellement heureux. En sorte que notre destinée commence, se continue, se termine par l'amour d'un Dieu, secondé par l'amour de l'homme; et que vivant sous les lois de cette religion consolante, nous vivons sous les lois de l'amour.

La voilà donc cette religion que l'on nous peignit si souvent comme ennemie de notre bonheur, et propre seulement à resserrer les ames, et à des-

sécher dans leur source les affections les plus aimables et les plus chères. Non, ce qui dessèche les ames, ce n'est pas la religion; c'est cette philosophie, qui, réduisant tout en systêmes et en calculs, apprit aux passions à éluder, par des sophismes, toutes les vertus et tous les devoirs; et, après avoir froidement balancé tous les principes consacrés, depuis l'origine du monde, par la religion et la sagesse, a réduit toute la morale à l'intérêt personnel. Ah! reconnoissons plutôt, dans ce touchant caractère, la preuve incontestable de sa divinité. Oui, si Dieu a daigné prescrire lui-même une religion, elle ne pouvoit consister, ni dans les pures conceptions de l'intelligence et de la raison, nécessairement étrangères à l'immense majorité des hommes; ni dans les rites extérieurs, qui faisoient toute la religion des païens; ni dans la crainte religieuse qui dominoit dans

l'ancienne loi. Mais lorsque, cherchant parmi tous les cultes de la terre, le culte émané de Dieu même, je trouve cette loi de l'Evangile qui réduit tout à l'amour de Dieu pour l'homme, et de l'homme pour Dieu, je tombe aux pieds de cette religion sainte. Je m'engage avec transport sous ses heureuses lois, convaincu qu'aimer Dieu, c'est être assuré de lui plaire; et que lui-même, dans sa puissance et dans sa bonté, ne pouvoit rien nous offrir de plus conforme à nos besoins, ni de plus digne de son infinie grandeur.

O Dieu! vous nous comblez de vos dons. Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes est un don de votre amour; et il ne fait encore, dans ses magnifiques profusions, que préluder dans ce monde aux biens qu'il nous réserve pour l'autre. Les hommes ne vous aiment point, parce qu'ils ne veulent pas vous connoître. O amour! soyez

béni; vous avez suscité des ames fidèles pour annoncer vos merveilles, pour vous assurer le culte qui vous est dû, et vous former un peuple d'adorateurs.

Or, mes frères, s'il existe un culte dont la fin soit d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes, le cœur de Jésus doit en être l'objet immédiat, parce qu'il est le sanctuaire de cet amour, comme il en fut l'ouvrage et la victime. Nous n'ignorons point que cette dévotion si sainte, si éminemment chrétienne, a trouvé des contradicteurs. Loin de nous cet esprit de contention et de dispute, réprouvé par l'Apôtre comme contraire à l'esprit de l'Eglise de Jésus-Christ. Nous nous contenterons de vous présenter le suffrage unanime des églises, le jugement des évêques, et les successeurs de Pierre consacrant par leur autorité suprême, le mouvement général de la foi et de la piété. S'il falloit encore, je ne dis pas

justifier, mais vous expliquer les principes qui ont dirigé la conduite de l'Eglise, nous vous dirions : Jésus-Christ n'est point divisé, nous adorons en lui une personne en deux natures. En vertu de l'union hypostatique, son humanité participe aux honneurs dus à sa divinité. L'Eglise adore dans l'Eucharistie, non-seulement sa nature divine, mais son corps et son sang. Une fête particulière est consacrée à ses plaies adorables. Nous adorons les épines dont son front fut couronné, les clous qui percèrent ses mains et ses pieds, la croix où il expira. Nous adorons le nom même de Jésus, auquel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Pourquoi donc refuserions-nous nos hommages à ce cœur sacré, la plus noble et la plus touchante portion de son humanité; à ce cœur du Verbe incarné, le plus grand, le plus généreux, le plus saint, le

plus tendre et le plus compatissant qui soit sorti des mains de Dieu? Là, sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, et toutes les richesses de l'amour; là réside corporellement la plénitude de la divinité; là se sont consommés tous les mystères de notre salut. Le cœur de Jésus est pour nous la porte du ciel, le trésor des grâces, l'holocauste toujours vivant qui ne cesse de se consumer pour nous, et de nous appliquer les fruits de ses souffrances et de sa mort.

Ah! s'il est si doux d'être uni de cœur avec ceux que nous aimons; si la communication intime des affections produit la seule félicité réelle ici-bas; si dans des séparations douloureuses il est permis de recueillir la plus noble portion de la dépouille mortelle d'un père ou d'un ami, pour la déposer, avec respect, sous la garde de la religion et d'un amour vertueux; si toutes les nations de la

terre ont connu cet usage de conserver le cœur de leurs héros, enrichi de tout ce que la nature et l'art offroient de plus précieux; qui nous accusera de rendre hommage au cœur de notre Père, de notre Sauveur, de notre Dieu? Et ce cœur, qui ne fut formé que pour nous aimer, et qui ne respire que notre bonheur, peut-on le contempler sans se sentir entraîné à l'aimer? De là naît comme naturellement, je dirois presque nécessairement, la pratique de ce culte du cœur de Jésus, pratique qui se réduit à l'amour.

Affligés, vous l'aimerez ce cœur, qui vous offre la seule consolation réelle que vous puissiez goûter ici-bas. N'allez pas mendier les consolations du monde. Les cœurs des hommes s'attendriront peut-être un moment sur vos peines; bientôt ils se lassent de la vue de l'infortune et des douleurs. Venez au cœur de Jésus, le seul ami toujours prêt à

nous écouter ; il ne se rebute pas de nos peines, il ne cessera pas de les entendre et de vous consoler. Durant sa vie mortelle, il compatissoit à toutes les douleurs ; il s'attendrissoit à la vue d'une veuve éplorée, et lui rendoit son fils unique ; il pleuroit avec les sœurs de Lazare, et le rappeloit à la vie. Il ne cherchoit pas les heureux du monde : les malades, les malheureux l'environnoient ; une vertu sortoit de lui, et les guérissoit tous. Ah ! croyez que dans le ciel, où il règne, il n'est point devenu insensible ; il nous dit encore aujourd'hui : *Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis* (1). Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai.

Venez donc à lui : vous répandrez vos larmes à ses pieds ; vous lui raconterez vos peines, comme on les raconte à un

(1) Matth. XI, 28.

ami. O mon Dieu ! lui direz-vous, voyez le mal que vous me faites, ou que vous permettez qui m'arrive : ou délivrez-moi de cette croix, ou donnez-moi la force de la porter pour votre gloire et pour mon salut. Persévérez dans la prière, dans la confiance et dans l'amour, et vous serez consolés. Personne n'a déposé ses peines dans le cœur de Jésus, sans se retirer meilleur et plus heureux.

Peut-être qu'enchaîné dans les liens de l'iniquité, vous n'avez pas la force de les rompre. Combien de pécheurs sentent le malheur de leur état ! il semble qu'ils ne puissent s'affranchir du joug de la puissance des ténèbres, dont ils se sont faits les esclaves. On fait des efforts pour se réconcilier avec Dieu, et bientôt on retombe dans le péché, parce qu'on retrouve les occasions que l'on n'a pas le courage de quitter. Vous l'obtiendrez ce courage par le cœur sacré de

Jésus. C'est le trône de la miséricorde, c'est l'autel d'une médiation toute divine, placé entre le ciel et la terre pour nous réconcilier avec Dieu. N'est-ce pas lui qui recevoit l'enfant prodigue, qui accueilloit les pécheurs, et daignoit converser avec eux; qui, d'un regard, ramenoit un disciple apostat, et brisoit le cœur du bon larron. Ah! si l'intercession des saints nous procure si souvent des grâces de conversion et de salut; si la Reine du ciel voit de toutes parts des autels élevés en son honneur comme à la mère de miséricorde et au refuge des pécheurs, refuseriez-vous votre confiance au cœur même de Jésus-Christ? douteriez-vous de sa puissance et de sa bonté? Présentez-vous à lui avec les misères dont vous êtes chargé, comme ces malades qui se contentoient de mettre sous ses yeux les infirmités qu'il devoit guérir. Seigneur, lui direz-vous, soyez propice à un pécheur : *propitius*

esto mihi peccatori (1). Je marche dans les ténèbres, faites que je voie, *ut videam* (2). Quelles que soient les souillures dont mon ame est chargée, il dépend de vous de me purifier; si vous voulez, vous pouvez me guérir. *Si vis, potes me mundare* (3). Prenez mon cœur, ô mon Dieu, car je n'ai pas la force de vous le donner; gardez-le, car je ne tarderois pas à vous le ravir.

Ames justes, pourriez-vous ne pas aimer Jésus-Christ? Si vous eûtes le bonheur de persévérer dans l'innocence, c'est du cœur de Jésus que descend tout bien excellent, tout don parfait; si, après de tristes égaremens, vous êtes revenues à Dieu, c'est le cœur de Jésus qui vous a réconciliées avec son père.

Dévouez-vous à ce culte d'amour; le cœur de Jésus est le trésor de toutes les

(1) Luc. XVIII, 13.
(2) *Ibid.* 41.
(3) Matth. VIII, 2.

grâces. Si vous avez à redouter les traits enflammés de vos ennemis, réfugiez-vous dans le cœur de Jésus, comme dans une forteresse inaccessible à leur fureur. Si, privées de la présence de votre Dieu, vous languissez dans la sécheresse et l'obscurité, recourez au cœur de Jésus; de là sort la source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à l'éternité. C'est-là que vous trouverez la sécurité, la consolation, la force, la pureté, le repos et l'union avec Dieu. *Amantissimus Domini habitabit confidenter in eo, et inter humeros illius requiescet* (1).

Il nous reste à considérer la dévotion au sacré cœur de Jésus comme un culte de réparation. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La divine Providence, attentive aux

(1) Deuter. XXXIII, 12.

besoins de son Eglise, lui a préparé dans tous les temps les secours que devoient exiger la variété de ses épreuves. Aux approches de cette époque à jamais déplorable, où l'erreur devoit attaquer la réalité de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, l'on avoit vu se ranimer la dévotion envers le saint Sacrement de l'autel. Une fête avoit été instituée, des honneurs lui avoient été décernés, tels que le saint concile de Trente n'eût qu'à confirmer, par son autorité, ce qui se trouvoit établi par l'usage de toutes les églises.

Mais pour un siècle qui devoit tout attaquer, tout profaner, tout détruire; un siècle dont les attentats, qu'il n'est pas nécessaire de vous retracer, devoient surpasser tout ce que la mémoire des hommes peut offrir de plus déplorable, quel secours devoit être préparé? Hélas! mes frères, nul autre qu'un culte de réparation. Plus d'un siècle avant cette

époque, le cœur de Jésus fut montré aux ames fidèles comme la source des grâces où elles devoient puiser la force et la consolation dans les épreuves, comme le médiateur puissant qui devoit obtenir grâce pour les iniquités de la terre.

A peine le signal fut-il donné, que les églises s'empressèrent d'adopter ce culte d'amour et de réparation; comme si chacun des fidèles avoit déjà prévu combien il devoit devenir nécessaire.

Non contens d'autoriser le culte du cœur de Jésus, les évêques sollicitèrent le saint siége d'y joindre son approbation, toujours si puissante sur le cœur de tous les fidèles; et ce fut à la sollicitation d'un grand Roi et des évêques de son royaume, que le pape Clément XIII donna cette autorisation solennelle, reçue, non-seulement avec respect, mais avec empressement et avec joie par tous les évêques du monde chrétien, qui doit

fixer toutes nos idées, et mettre fin à toutes les contradictions, si ce culte salutaire pouvoit encore en éprouver.

Aussi quels fruits de grâces et de salut se sont répandus de toutes parts avec cette sainte dévotion! que de pécheurs convertis, que d'ames tièdes ranimées! Dans les sociétés religieuses, on a vu la ferveur ou se rallumer ou se maintenir; et au milieu du monde, on a vu revivre la piété, l'amour tendre pour Jésus-Christ, la méditation de ses mystères, l'assiduité dans les temples, la fréquentation des sacremens, la pratique des bonnes œuvres, et la concorde entre les chrétiens. Aux faveurs spirituelles se sont jointes plus d'une fois les grâces temporelles. Nous citerons un seul exemple; il eut pour témoin la France entière. Une des villes les plus peuplées de ce royaume est frappée d'un fléau contagieux; les ressources de l'art sont épuisées; le ciel même semble in-

sensible aux cris de ce peuple infortuné. Docile à la voix d'un évêque, dont le nom doit être à jamais consacré parmi ceux des héros de la religion et de la charité (M. de Belzunce), il a recours au cœur de Jésus comme au dernier asile du malheur et de l'abandon; le ciel se calme, le fléau cesse; et Marseille éternise, par un vœu solennel, le souvenir de sa pieuse reconnoissance envers le cœur de Jésus. Déjà cette dévotion étoit reçue dans plusieurs diocèses de la France. Le zèle n'étoit pas encore satisfait. Une Reine (ce fut la pieuse aïeule de notre auguste monarque) sollicite elle-même les évêques; et ce fut à sa foi et à son zèle que l'on dut ces honneurs et cette solennité que réclamoient et la divinité de l'objet de cette dévotion, et les bénédictions dont elle devenoit la source inépuisable.

Ainsi se préparoit la réparation pour les crimes, dont le germe fermentoit déjà

au sein de la société, et la plus puissante ressource qui dût nous rester dans nos malheurs.

Enfin le terme fatal est arrivé. Ils arrivent ces jours déplorables : l'enfer déchaîne sur notre patrie tous les crimes et tous les malheurs. Alors la piété, bannie des cloîtres, exilée de ses temples, semble n'avoir plus d'autre asile que le cœur sacré de Jésus. O combien d'infortunés, abandonnés du monde entier, y trouvèrent la patience et la consolation dans leurs peines ! O combien d'augustes victimes y puisèrent la force du martyre ! Cœur sacré ! c'étoit vous qu'invoquoient les ames chrétiennes dans le secret de leurs maisons, dans les solitudes, dans les prisons ; et, tandis que l'impiété faisoit la guerre à toute religion et à toute vertu, ces ames ferventes demandoient grâce ; c'étoit vous qu'elles invoquoient pour la France et pour leurs persécuteurs.

A peine l'église de France a pu recueillir ses débris, qu'elle s'est hâtée de ranimer la dévotion au cœur de Jésus, et on l'a vue reparoître avec un nouvel éclat.

Elle s'occupoit dans le silence à déplorer les crimes passés. Hélas ! elle avoit chaque jour à pleurer de nouveaux outrages. Elle demandoit à Dieu la paix pour son Eglise, des ministres pour son sanctuaire, pour le peuple un retour sincère à la foi, des Princes religieux, des maîtres qui fussent leurs pères. Elle demandoit, mes frères, ce que votre cœur à tous demandoit; mais à peine nous osions l'attendre. Hé ! qui sait si ses vœux n'ont point hâté les jours plus heureux que nous voyons?

Tel est, mes frères, ce culte de réparation, auquel nous devons vous inviter à vous unir, sinon dans le détail des pratiques, au moins de cœur et d'affection.

Il faut réparer ; il faut rendre à Dieu la gloire que nous lui avons ravie, et que nos crimes ne cessent de lui ravir tous les jours. Chez nos pères, au bruit d'un temple profané, il s'élevoit un cri d'indignation et d'horreur, le deuil étoit public, et la pénitence générale. Chez les païens eux-mêmes, un sacrilége devenoit une calamité publique. Ce n'est qu'après l'avoir expié par les gémissemens et par les larmes, qu'ils se croyoient en sûreté contre le courroux du ciel. Et ne suffit-il pas de se former une idée de la grandeur de Dieu, de sa justice, de sa sincérité, pour trembler à la seule idée de cette audace sacrilége, qui, bravant une majesté infinie, s'adresse directement à Dieu même, et va l'attaquer jusque sur le trône de sa miséricorde et de son amour. Ainsi l'on retrouve, avec consolation, chez tous les peuples de la terre, la persuasion intime de la nécessité des expiations, et

le besoin que l'homme éprouve, dans son insuffisance, d'une médiation divine.

Voilà ce que dictoient les religions les plus simples, les plus grossières. Pour le croire, il suffit de croire en Dieu. Et nous, Seigneur, nous nous flattons de vous aimer! Quoi! nous vous aimons, et nous verrions d'un œil indifférent votre gloire outragée, votre nom blasphémé, l'incrédulité répandant ses poisons, et l'athéisme étendant ses ravages? Nous vous aimons, et nous verrions votre loi mise en oubli, non-seulement par vos ennemis, mais par vos enfans; l'esprit du monde, pénétrant de toutes parts dans l'Eglise de Jésus-Christ, altérant l'esprit de l'Evangile dans les familles chrétiennes; et notre zèle ne nous feroit pas sécher de douleur, comme David? *Tabescere me fecit zelus meus* (1). Nous ver-

(1) Ps. CXVIII, 139.

rions

rions l'Eglise de Jésus-Christ, cette véritable Jérusalem, privée de sa splendeur et de sa gloire, ses sanctuaires abandonnés, la tribu sainte prête à s'éteindre, les peuples sans pasteurs et sans guides. Et à la vue des maux présens, au souvenir de ces sacriléges sans nombre, de ces profanations universelles dont les récits iront effrayer les âges futurs, et arracher des larmes aux ames fidèles de tous les siècles, nous ne viendrons pas pleurer devant le Seigneur, nous ne nous efforcerons pas de le dédommager par notre amour, et de détourner les châtimens que nos crimes ont provoqués? Oui, si la gloire de Dieu nous est indifférente, que du moins notre intérêt nous touche. Nous savons qu'il est une justice dans le ciel pour les empires comme pour les individus, et qu'elle punit les crimes publics par des châtimens publics. Qui de vous envisage sans trembler, l'impénitence

générale? Sans cesse on vous entend répéter que tant d'endurcissement irrite la colère du ciel, et provoque ses châtimens.

Quelle digue opposer au torrent? En vain, du haut des chaires chrétiennes, nous appelons les peuples à la pénitence; ils s'éloignent, ils s'égarent dans les routes de l'iniquité. En vain Dieu même a déployé la puissance de son bras; nous restons insensibles à ses grâces, comme à ses châtimens. Que pouvons-nous donc faire? Travailler, mes frères, à réparer pour eux et pour vous-mêmes.

C'est aujourd'hui que nous nous écrierons avec David : *Quis consurget, aut quis stabit mecum* (1). Qui se réunira à moi? Quoi! mon Dieu! il se sera trouvé des hommes pour détruire la gloire de votre nom, et il ne se trouvera per-

(1) Ps. XCIII, 16.

sonne pour la réparer? Des mains impies auront déchiré le sein de votre Eglise; et, parmi les enfans qu'elle a nourris, il ne s'en trouvera point qui viennent mêler leurs larmes aux siennes, et la consoler dans ses douleurs?

Dieu, prêt à frapper Jérusalem, fit paroître aux yeux du prophète Ezéchiel les ministres de sa vengeance. Une voix du ciel se fit entendre : Marquez d'un signe sacré tous ceux qui s'affligent, et qui gémissent sur les abominations qui souillent Jérusalem : *Signa Thau super frontes virorum gementium* (1); ceux-là seuls seront épargnés. C'est donc un zèle agréable à Dieu, que de gémir sur les prévarications publiques, et de travailler à les réparer. Mais consolons-nous; non-seulement nous attirerons les bénédictions de Dieu

(1) Ezech. IX, 4.

sur nous-mêmes, nous obtiendrons encore grâce pour nos frères. Nous avons une victime plus puissante que celles du temple de Jérusalem, un pontife plus saint, un sacrifice plus auguste.

Invoquons le cœur de Jésus : sans doute il s'attendrira sur cette église de France, féconde en saints, féconde en martyrs; qui vit naître dans son sein la dévotion au Cœur de Jésus, et apprit au monde entier à le connoître et à l'adorer.

Partout des ames innocentes gémissent et se dévouent pour les prévaricateurs : les unes, au fond des cloîtres, se consument dans les austérités; les autres, au milieu du monde, suivent de pieuses pratiques; de saintes sociétés honorent ce cœur divin à toutes les heures du jour et de la nuit; et, à quelque moment que le cri des iniquités réveille la justice éternelle, ses regards

tombent sur des victimes dévouées pour les expier.

Ici finit le manuscrit de M. l'abbé Duval; mais nous croyons qu'en prêchant ce Sermon, l'orateur ajouta encore quelques phrases à sa péroraison, qui ne paroît pas achevée.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE

DE L'ÉGLISE DE MEUDON,

LE 5 JUILLET 1795 (1).

Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise. Matth. XVI, 18.

CELUI qui règne dans les cieux; celui dont la main posa les fondemens inébranlables de la terre; celui qui enchaîne la mer, et donne des bornes à

(1) Cette touchante exhortation, prononcée dans une église de village, après le règne de la terreur, nous a paru digne d'attention; et, quoiqu'elle soit fort courte, nous pensons qu'elle sera lue avec intérêt.

sa fureur, est le même qui promit à son Eglise, que les portes de l'enfer ne prévaudroient pas contre elle. Cet oracle, vérifié pendant dix-huit siècles entiers, ne reçoit-il pas aujourd'hui la plus éclatante confirmation? O mes frères, qui de nous eût osé se promettre de voir jamais les merveilles dont nous sommes témoins? Hélas! le vieillard disoit en soupirant : Non, mes yeux ne reverront plus le sanctuaire du Dieu vivant; je descendrai dans la tombe, sans qu'un ange consolateur vienne adoucir mes douleurs, et calmer mes inquiétudes. O mères! vous pleuriez sur vos enfans, et vous disiez : Pourquoi leur avons-nous donné le jour, puisqu'ils seront exclus de la véritable vie? que deviendront-ils sur la terre, puisque le flambeau de la foi s'est éteint pour eux, et que la religion ne peut plus leur prêter son appui? Ainsi, Jésus dormoit dans la barque

de Pierre, et ses disciples croyoient déjà leur perte assurée : tout à coup il se lève, il commande, et la mer obéissante est appaisée.

Le même prodige s'est renouvelé parmi nous. Ouvrez-vous, portes désolées d'un temple souillé trop longtemps; paroissez, ministres purs et fidèles, vous que Dieu cacha dans le secret de sa face, aux jours de la vengeance. Peuple de Dieu, brebis chéries de son troupeau, entrez avec joie sous ces voûtes augustes; elles ne retentiront plus que des chants de la piété et des hymnes de la reconnoissance. Et vous, anges du sanctuaire, que nos iniquités avoient bannis, rentrez, formez de nouveau la cour de votre Maître, il daigne encore habiter parmi nous.

Ce n'est pas tout, mes frères, de jouir de ces avantages, il faut savoir nous les conserver; et puisque nos crimes nous avoient bannis de nos temples, crai-

gnons qu'ils ne nous les ravissent encore. Vous le savez, il est une grande Providence qui préside au sort des empires, et qui leur distribue les disgrâces ou la prospérité, selon qu'ils ont mérité de la trouver miséricordieuse ou terrible. Quand un peuple abandonne Dieu, ce Dieu l'abandonne à son tour : il laisse alors outrager sa gloire, blasphémer son nom, profaner son temple. Tranquille au sein de son bonheur et de sa gloire, nos insultes ne peuvent l'atteindre; c'est nous seuls qui y perdons, et nos crimes sont eux-mêmes notre punition.

Reportez-vous à l'époque qui précéda les maux que nous déplorons. Où étoient parmi nous l'union dans les familles, la probité dans le commerce, la fidélité sous le joug sacré du mariage? La bonne foi, l'humanité, la pudeur n'étoient plus que de vains noms. Tous les principes étoient violés, les vertus étoient des

préjugés; la religion, le partage de l'ignorance ou un fanatisme ridicule.

Dieu s'est alors levé dans sa colère, et nous a dit : Je vous ai fait connoître mes lois, et vous les avez rejetées; hé bien! le temps viendra où vous chercherez un pasteur qui vous les explique, et vous ne le trouverez pas. Vous avez négligé mes sacremens; vous les demanderez pour un père mourant, pour un enfant, pour une épouse en danger, et ils vous seront refusés. Vous avez regardé ma religion comme un héritage qui ne pouvoit vous manquer; l'habitude d'en jouir en a produit le mépris et le dédain, voici que je vous la retire. Vous tomberez dans des ténèbres épaisses, vous prostituerez votre encens à toute espèce d'idoles, et vous envierez le sort des nations les plus sauvages, qui savent au moins quel Dieu elles doivent adorer.

Ces menaces avoient souvent retenu

dans les chaires chrétiennes, mais elles n'avoient pas été jusqu'à notre cœur; il les a effectuées. Temples désolés, autels abattus, ruines sacrées qui couvrez cet empire, vous serez long-temps témoins, et de nos crimes et de la vengeance.

Le jour de la miséricorde se lève enfin sur nous; sachons en assurer la durée. C'est la conversion du cœur que Dieu demande; et que lui importe notre présence dans ses temples, si nos cœurs sont loin de lui. En sera-t-il plus honoré, quand l'indifférence et l'impiété environneront ses autels? Venez donc tous aujourd'hui, la douleur dans le cœur : inondés des larmes de la pénitence, approchons avec confiance de l'autel où coule pour nous le sang de l'Agneau sans tache : hâtons-nous de nous purifier des souillures inévitables pendant cinq années d'agitation, de privations et de troubles. Pères et mères, respectez la religion;

apprenez à vos enfans à la respecter et à vous respecter vous-mêmes. Vous vous plaignez de ne pouvoir leur laisser une fortune assurée; voici le plus précieux des héritages. Jeunes gens, vous êtes l'espoir de la religion et l'objet de ses plus douces complaisances; apprenez de bonne heure que la vertu est la recommandation la plus touchante et le plus bel ornement de votre âge. Dieu! que la foi vous est nécessaire, pour arrêter l'essor de vos passions naissantes, et vous ménager par-là un avenir heureux! Et vous, petits enfans, si chers à Jésus-Christ, qui formez la portion de son troupeau la plus aimable comme la plus pure; sachez que vous avez dans le ciel un Père qui vous aime, et que vous devez aimer; respectez cette maison qui est la sienne; qu'un père vertueux, qu'une mère chrétienne, vous apprennent à porter de bonne heure le joug si doux

de Jésus-Christ. Ainsi, toutes les conditions, tous les âges se réuniront pour fléchir la justice de Dieu, pour honorer son amour, et nous assurer de plus en plus sa miséricorde. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION,

SUR LA FIDÉLITÉ A DIEU,

PRÊCHÉ

DANS LA CHAPELLE DE L'INSTRUCTION,

PAROISSE SAINT-SULPICE,

LE 17 AOÛT 1797,

AVANT LA RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME.

Cave ne quando obliviscaris pacti Domini Dei tui quod pepigit tecum.

Prenez garde d'oublier l'alliance que le Seigneur votre Dieu a faite avec vous. Deut. IV, 23.

DANS ce jour de miséricorde et d'amour à jamais mémorable pour vous, mes chers enfans, par les bienfaits qui

en ont marqué tous les instans, vous vous croiriez sans doute trop ingrats envers un Dieu si bon, si vous ne vous consacriez entièrement à lui, comme il s'est donné lui-même tout à vous. Déjà vous lui appartenziez, comme à votre créateur, par le droit de la naissance; vous lui appartenziez encore par l'alliance auguste et sainte de votre baptême : mais, hélas ! mes chers enfans, vous savez comment ces droits si saints ont été méconnus, et combien de fois vous les avez oubliés. Nous avons vu couler vos larmes, et elles nous ont attesté votre repentir. Il est digne de cette piété, qui nous console et nous édifie, de réparer aujourd'hui les prévarications que vous déplorez; il est juste de rendre à Dieu pour toujours cette ame qu'il n'a créée que pour lui plaire, ce cœur qu'il n'a formé que pour l'aimer. Mais songez-y, on ne se joue pas de ce grand Dieu; la

démarche que vous allez faire est la plus importante de votre vie, et ces engagemens solennels retomberoient sur votre tête, si jamais vous y étiez infidèles. A la face du ciel et de la terre, vous allez renouveler les promesses de votre baptême, renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire, à tout péché. Cette promesse ne sera pas pour un jour, pour une semaine, pour une année; elle s'étend sur tous vos jours, sur tous vos momens, sur le cours entier de votre vie. L'Eglise recevra vos sermens, les anges en seront témoins, et les pierres mêmes du sanctuaire déposeroient, s'il le falloit, contre les parjures. *Cave ne quando obliviscaris pacti Domini Dei tui.*

Pour animer votre fidélité, je viens vous entretenir du bonheur que vous trouverez au service de Jésus-Christ, et des moyens d'y persévérer. Heureux si je puis contribuer à confirmer

ces dispositions touchantes, qui font à la fois votre félicité et notre plus consolante espérance. Mais tous ceux qui m'écoutent ne sont-ils pas liés aussi par les mêmes engagemens, ne sont-ils pas aussi les enfans de l'alliance par le baptême? O vous donc, mes frères, que la piété réunit autour de ces autels, à la vue de ce spectacle digne des hommes et des anges, ne vous rappellerez-vous pas ce que vous fûtes autrefois, et ce qu'alors vous promettiez d'être toujours? Peut-être, dans la simplicité de cet entretien, trouverez-vous quelque vérité qui vous convienne; puissiez-vous sentir renaître dans vos ames les douces impressions dont vous fûtes alors pénétrés. Si vous avez été fidèles à la grâce, vous apprendrez à sentir tout le prix de votre état, vous en remercierez Dieu, et vous travaillerez à vous y maintenir. Si vous avez perdu la grâce, vous connoîtrez avec frayeur toute l'étendue

de votre malheur, et vous vous efforcerez peut-être enfin de le réparer. Invoquons le secours de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On vous a souvent entretenus, mes chers enfans, des motifs qui doivent vous attacher au service de Jésus-Christ. Parmi tous ces motifs, un seul va nous occuper dans ce moment, c'est celui qui met pour ainsi dire le sceau à tous les autres, celui qui peut seul détruire les vaines difficultés que le monde et les passions opposent à la piété, et auquel notre foible cœur est d'ordinaire le plus sensible. Je parle du bonheur que la religion nous procure même dès cette vie. C'est d'aujourd'hui, mes chers enfans, que date en quelque sorte votre vie raisonnable ; vous vous trouvez à l'entrée de votre carrière, époque heureuse où la raison se développe, où l'esprit commence à connoître, où le cœur

déjà sensible est encore libre de faire un choix et de s'y fixer, parce qu'il n'éprouve pas la force de ces habitudes impérieuses qui sont comme une seconde nature, et dont la grâce a tant de peine à triompher. Deux routes s'ouvrent devant vous : l'une est riante et spacieuse; c'est-là que le monde étale ses pompes ; c'est-là qu'il semble se jouer parmi les attraits du plaisir : l'autre est étroite, semée d'épines, et n'offre d'abord à nos regards que la croix de Jésus-Christ et ses rigueurs.

Le monde se présente, et vous dit : Venez, et jouissez des délices que je veux multiplier sous vos pas; profitez de votre jeunesse, elle est le printemps de la vie; couronnez-vous de fleurs avant qu'elles viennent à se flétrir; soyez heureux, suivez la voix du plaisir qui vous appelle, c'est à lui d'embellir vos jours. La religion vient à son tour, et vous dit : O mon fils! n'oubliez pas

ma loi, et que votre cœur garde à jamais mes préceptes; c'est moi seule qui puis vous assurer des jours tranquilles. Heureux l'homme fidèle à la sagesse, les autres biens ne sont rien devant elle; suivez-la, et vous vous endormirez sans crainte, et vous marcherez avec confiance; car la bénédiction repose sur le pavillon du juste; sa route est éclairée; et sa lumière, semblable aux feux de l'aurore, s'élève et brille jusqu'au jour parfait. *Justorum semita, quasi lux splendens, crescit usque ad perfectum diem* (1).

Il faut choisir, chers enfans, entre ces deux maîtres : Jésus-Christ a prononcé qu'on ne peut les servir tous les deux; l'un et l'autre promet le bonheur, voyons lequel des deux tient le mieux sa promesse. Le vrai bonheur est celui qui satisfait le cœur, y fait

(1) Prov. IV, 18.

régner la paix, et s'accorde parfaitement avec l'ordre dans lequel nous devons vivre. Or, quelles que soient les promesses du monde, ses biens ne pourront jamais satisfaire votre cœur. Oui, je soutiens que depuis qu'il existe des hommes, il n'en est pas un seul que le monde ait rendu réellement heureux.

Que vous offre-t-il en effet? C'est ici, mes enfans, que je sens toute la difficulté de justifier ce que j'avance. La raison, je le sais, suffiroit pour le démontrer; mais que peuvent les raisonnemens contre le cœur et les plaisirs? Que ne nous est-il donné de vous les dévoiler, ces plaisirs pompeux et bruyans, mais vides de réalité? A peine les aurez-vous goûtés, qu'ils perdront à vos yeux tout leur prix; semblables à des poisons dévorans, ils allument dans le cœur une soif qui ne peut plus s'éteindre. Que ne pouvez-vous lire dans

le cœur de ces prétendus heureux, dont peut-être vous avez souvent envié le sort? Au lieu du ravissement et de la félicité que vous imaginez, vous seriez étonnés de n'y voir que dégoût, amertume, des désirs toujours trompés et toujours renaissans, un vide que rien ne peut remplir, une angoisse, une douleur que rien ne peut adoucir. Notre témoignage vous seroit-il suspect? interrogez vos parens, adressez-vous aux vieillards, consultez tous ceux que vous avez lieu de croire vos amis véritables; *interroga majores tuos, et dicent tibi* (1): qu'ils vous disent si jamais ils virent un homme vraiment et constamment heureux autrement que par la vertu. Voulez-vous vous en convaincre par vos yeux? hé bien! observez les esclaves du monde, qui vantent leur félicité, vous les verrez sans cesse inquiets, agi-

(1) Deut. XXXII, 7.

tés, mécontens de ce qu'ils ont, soupirant après ce qu'ils n'ont pas, embarrassés du présent, et préparant pour l'avenir des jouissances qui ne les satisferont pas davantage : vous les verrez, pour prix de leurs mouvemens et de leurs peines, revenir de leurs parties de plaisir si vantées, plus inquiets, plus tristes peut-être qu'ils n'y étoient allés; et c'est à ce prix qu'ils vendent leur conscience, qu'ils perdent leur ame, et qu'ils se préparent une mort affreuse et une éternité de supplices : c'est-à-dire, qu'en renonçant à ces pompes et à ces plaisirs, vous renoncez à de tristes illusions, qui, sous l'apparence du bonheur, cachent des maux trop réels. Quel est donc l'homme parfaitement heureux sur la terre? Aucun sans doute, parce que ce n'est pas ici la région du vrai bonheur; mais celui qui en approche davantage, c'est vous, mon cher enfant, si vous savez connoître et con-

server votre bonheur. Oui, c'est vous, car vous possédez le seul bien qui puisse remplir l'immensité de votre cœur, le seul qu'il suffise de désirer pour l'obtenir, et que l'on soit assuré de conserver si on le veut.

Le monde vous vante la paix; et cette paix, il ne la connoît pas. Pourquoi? Parce que les passions, en s'emparant de notre cœur, y portent nécessairement l'agitation et le trouble qui font leur caractère, et qui en sont inséparables: alors l'innocence est perdue, la lumière s'éteint, la vérité disparoît, la joie douce et pure s'évanouit; alors, plus de jours sereins, plus de nuits tranquilles. Le jour, le pécheur est livré aux craintes insensées, aux désirs déchirans, aux folles espérances; la nuit, il se trouve seul avec sa conscience, sa honte et ses remords. Et il ose nommer la paix! non, non, elle n'existe pas pour l'impie; *non est pax impiis.*

Pour

Pour se délivrer d'eux-mêmes, il faut qu'ils s'étourdissent, qu'ils s'aveuglent; pour goûter quelque plaisir, ils ont besoin de sortir de leurs maisons, de leur repos, d'eux-mêmes. Le bonheur est donc bien loin d'eux, puisqu'il faut qu'ils aillent si loin le chercher.

Cette paix, la piété nous la donne, et avec ceux qui nous environnent et avec nous-mêmes.

Vous l'avez éprouvé, mes chers enfans : n'est-il pas vrai que depuis le moment où, dociles à la voix de la religion, vous êtes devenus plus laborieux, plus soumis, vous trouvez dans vos parens et dans vos maîtres plus de satisfaction et de cordialité? N'est-il pas vrai qu'ils vous envisagent avec plus de complaisance, qu'ils vous embrassent avec plus de tendresse? et comme ils sont plus heureux par vos vertus naissantes, vous l'êtes aussi davantage par leur amitié. Depuis que la piété vous a ren-

dus plus retenus, plus prévenans, plus doux, n'est-il pas vrai que vous trouvez dans vos égaux plus de condescendance et d'affection véritable? Continuez, chers enfans, et, heureux vous-mêmes, selon la parole du Sage, vous ferez le bonheur de tout ce qui vous environne. Vous ferez le bonheur de votre mère; de votre mère qui vous a porté dans son sein, qui vous vit croître avec tant de complaisance, et qui a versé tant de larmes pour vous depuis que vous êtes au monde. Votre obéissance, votre exactitude à tous vos devoirs feront le bonheur de votre père, qui ne s'occupe que du vôtre : pour prix de ses soins, de ses travaux, de ses sollicitudes, il ne vous demande sans doute que d'être laborieux, honnête et religieux. L'un et l'autre se glorifieront de vous avoir donné le jour; vous serez le doux lien de leur union, la consolation et l'appui de leur vieillesse. Vous

serez encore l'amour et la joie des frères et sœurs que Dieu vous a donnés, et de tous ceux qui vivront avec vous. Quel sort plus doux ? c'est la piété qui vous l'assure. Ainsi, en promettant d'être fidèles à Jésus-Christ, vous ne promettez que d'être heureux.

La paix au dehors, la paix au dedans, tel est donc le partage du vrai chrétien. Mais quel bien que cette paix intérieure et divine ! Ah ! dans un jour si beau, vous seuls, chers enfans, seriez dignes d'en parler. C'est elle qui anime votre piété, elle brille dans vos yeux, elle se peint sur vos fronts innocens, elle respire dans vos paroles; vous en goûtez la douceur : vous n'en pouvez pas encore sentir tout le prix; mais vous le sentirez dans un âge plus avancé, lorsque, reportant les yeux sur la carrière que vous aurez parcourue, vous ne verrez devant vous qu'un ciel serein, et dans l'avenir que des espérances consolantes;

vous le ressentirez surtout à l'heure de la mort. Quelle joie de vous trouver devant Dieu ! Heureux d'avoir vécu, plus heureux de mourir, vous bénirez le Dieu qui vous aura sauvés, et la religion qui vous aura procuré une vie si douce et une mort si paisible. Heureux, sans doute, celui qui trouve ainsi sa félicité dans lui-même et dans l'accomplissement de ses devoirs. Mais ces devoirs ne sont pour le mondain qu'un joug qui l'accable; jugez par-là de son malheur. Les devoirs sont inséparables de la condition humaine; quoi que nous fassions, ils nous pressent et nous assiégent de toutes parts. Le méchant, qui voudroit s'en délivrer, ressemble à un malheureux, qui, chargé de chaînes, ne cesse de faire des efforts pour les briser: à chaque instant il se blesse; et, sans devenir plus libre, il n'en est que plus malheureux.

Ce jeune homme avoit embrassé le parti de la piété. Admis à la participa-

tion des saints mystères, il y avoit puisé les sentimens qui vous animent aujourd'hui. Qu'il étoit beau de contempler la vivacité de sa foi, les larmes de sa reconnoissance, la ferveur de sa piété! Avec quelle joie tous les yeux se fixoient sur cette fleur naissante, qui promettoit des fruits si beaux! Cet espoir ne fut pas trompé d'abord. On le voyoit assidu dans les temples, attentif et respectueux dans la prière, docile et affectionné envers les auteurs de ses jours. Il avoit appris du Sage, que l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler; et il se livroit au travail avec ardeur, parce qu'il le regardoit comme la sauvegarde assurée de sa vertu. Persuadé, d'après saint Paul, que la vraie piété est toujours bonne, patiente, modeste, disposée à tout bien, il se montroit en tout prévenant, officieux, prêt à sacrifier à ses frères ses plaisirs les plus innocens : ainsi s'écouloient ses heureux jours, sans in-

quiétude comme sans remords; ainsi la religion changeoit ses devoirs en plaisirs. O qu'il est pur, disoit-on, qu'il paroît aimable! O charmes de la vertu, ô attraits de l'innocence, comment se fait-il qu'une ame raisonnable puisse se résoudre à vous perdre?

Cependant peu à peu son ardeur se ralentit; la légèreté, de vaines dissipations, de faux amis, des lectures pernicieuses l'entraînent loin de sa route. Epris des vanités du monde, il prête l'oreille à sa voix, il écoute le langage des passions; il hésite, il combat, il succombe. C'en est fait, la religion pleure une victime de plus; mais aussi l'espoir de son bonheur s'évanouit avec son innocence. Il étoit heureux par ses devoirs, ils sont devenus son tourment. Les pratiques de la piété, l'ordre de la maison paternelle, cette amitié qu'il est si doux de retrouver parmi les siens, ne disent plus rien à son cœur. Tout ce

qui est sérieux ou raisonnable l'importune. Ivre de ses passions insensées, il ne voit plus dans ses devoirs qu'un supplice, dans la surveillance la plus amicale qu'une persécution contre son bonheur. Voyez-le s'égarer de désirs en désirs, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'enfin la religion s'éteigne ; la bonne foi, la vertu, la probité peut-être, disparoissent avec elle ; et il devient aussi odieux par ses vices, qu'il fut aimable par ses vertus. Ce n'est pas ici une fiction, chers enfans, c'est l'histoire trop fidèle de tant d'autres qui vous ont précédés. Hélas! en vous voyant, nous ne pouvons pas ne pas les voir. Oui, disons-nous, c'étoit là leur piété, leur candeur, leur maintien respectueux. Hélas! où sont-ils aujourd'hui ? Vous aurez les mêmes périls, chers enfans ; fasse le ciel que vous n'éprouviez pas le même sort. Il me reste à vous indiquer quelques moyens pour l'éviter.

SECONDE PARTIE.

Moïse avoit conduit son peuple à l'entrée de la Terre promise. Déjà s'offroit à leurs regards cette contrée délicieuse, où couloient le lait et le miel; et ils en avoient goûté les premiers fruits. Tout à coup une frayeur soudaine s'empara de leurs esprits. Cette terre, disoient-ils, est fertile et délicieuse; *bona est terra* (1); mais comment nous en emparer? *quò ascendemus* (2)? Les peuples nombreux qui l'habitent nous auront bientôt dévorés; *maxima multitudo est* (3); leurs villes semblent porter jusqu'au ciel l'orgueil de leurs remparts et de leurs tours; *urbes ad cœlum usque munitæ* (4). Ce ne sont pas des hommes comme nous; nous avons vu les enfans

(1) Deut. 1, 25.
(2) *Ibid.* 28.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

des géans ; *filios Enacim vidimus* (1). Telle est votre situation, chers enfans : vous êtes à l'entrée d'une vie nouvelle ; vous envisagez, avec complaisance, les routes heureuses de la vertu ; le monde et le démon respecteront peut-être vos premiers transports ; mais bientôt ils voudront rentrer dans la maison de votre ame, dont Jésus-Christ, le fort armé, les a chassés. Ils ne vous présenteront pas d'abord le mal dans sa difformité, ils savent que ce seroit vous révolter ; mais ils chercheront à vous alarmer, en vous exagérant votre foiblesse et les difficultés de la vertu. Comment, vous diront-ils, résisterez-vous constamment à l'attrait des plaisirs, à la pompe des fêtes, à la séduction des spectacles, à la fragilité de votre cœur, aux persécutions de toute espèce ? La piété, sans doute, est belle ; les sentimens qu'elle inspire sont nobles

(1) Deut. 1, 28.

et consolans ; mais encore faut-il pouvoir la pratiquer : vous n'y réussirez jamais ; et il ne vous restera que la honte d'avoir échoué, et la peine d'une tentative inutile. O que d'ames sont tous les jours victimes de cet artifice ! Que de jeunes gens, nés bons, sensibles et vertueux, sont aimés de Jésus-Christ, et appelés à le servir ; mais trop souvent foibles et pusillanimes, ils s'éloignent, ils se perdent, faute de connoître la force de la grâce, et les secours préparés à quiconque lui est fidèle.

Pour vous, chers enfans, connoissez mieux vos avantages. Apprenez et n'oubliez jamais, que de tous les malheurs, le plus funeste est de se laisser effrayer d'avance et de se défier de la grâce de Jésus-Christ. Tant qu'un guerrier conserve ses armes, il peut encore espérer de vaincre. Mais s'il a brisé son épée, rien ne le peut plus garantir de la plus honteuse et de la plus entière défaite.

Conservez donc aussi vos armes divines; elles vous rendront invincibles. Défiez-vous de vous-même, rien de plus juste; car rien n'égale votre foiblesse. Mais placez une confiance inébranlable dans celui qui habite aujourd'hui au milieu de votre cœur. Un Dieu qui vous a aimés jusqu'à se donner lui-même à vous, avec toutes ses grâces et tous les trésors de son amour, pourroit-il vous oublier? Non, non; lui-même il marchera devant vous, et combattra par vos foibles mains; vous verrez s'évanouir vos ennemis comme les tourbillons de la poussière; et, riches de leurs dépouilles, vous triompherez un jour avec celui qui vous aura fait vaincre. *Dominus transibit ante te, qui conterat eos et deleat* (1). Tout ce qu'il exige de vous, c'est d'employer fidèlement les moyens qui sont en vos mains. Ces moyens, aussi multipliés que

(1) Deut. IX, 3.

puissans, je les réduis à trois; la fidélité aux devoirs de la religion, une vie constamment occupée, et la fuite du monde.

La fidélité aux devoirs de la religion, c'est-à-dire à la prière, aux pratiques de la piété chrétienne, et à la fréquentation des sacremens. La prière doit être l'appui, la consolation, le bouclier du vrai chrétien. Commencez chaque journée par rendre hommage à l'auteur de tout bien; et puisque chaque instant est un don de sa bonté, chaque jour aussi doit finir par des actions de grâces. Dans vos peines, dans vos tentations, dans vos fautes, ne manquez jamais de recourir à la prière. Appelez à votre secours votre père qui est dans le ciel, et vous ne serez pas abandonnés. Vous serez exacts aux pieuses lectures, aux offices de l'Eglise, aux saintes instructions: quand il seroit vrai que ces moyens ne sont pas de l'essence de la piété, du moins ils la fortifient, ils la

conservent, ils réparent ses pertes. C'est le pain qui la nourrit, le rempart qui la défend ; et l'on ne peut pas s'en éloigner, sans se condamner et se perdre soi-même. Vous recommander aujourd'hui la fréquentation des sacremens, c'est sans doute flatter le vœu le plus tendre de votre cœur. Vous voilà revêtus de nouveau de la robe de l'innocence. Vous êtes purs comme les anges de Dieu ; mais vous portez des trésors précieux dans des vases bien fragiles. Hélas ! chers enfans, la mer est couverte d'écueils ; votre navigation sera pénible ; déjà la tempête s'élève, et vous éprouverez des chocs terribles. Gardez-vous donc de croire que vous ne pécherez plus ; cet heureux privilége n'est accordé à personne ici-bas. Mais dans ces chutes inévitables, ayez le courage de vous relever aussitôt après ; recourez au remède dont vous connoissez toute la vertu ; appelez à votre secours le guide que

vous avez choisi, et rappelez-vous toujours que tout retard seroit dangereux. Quel espoir peut-on conserver quand le malade fuit le médecin, et repousse sa main charitable? Alors les plaies vieillissent et se corrompent. S'il vous en coûte d'avouer les fautes d'aujourd'hui, il vous en coûtera plus encore d'y ajouter celles de demain. La grâce s'affoiblira peu à peu, vos chaînes se fortifieront, et bientôt vous n'oserez plus ou vous ne pourrez plus, pour ainsi dire, les rompre.

Et cette table sacrée où vous avez trouvé tant de douceurs, et ce pain des anges, et ce vin céleste qui vous enivra de délices, pourriez-vous jamais en perdre le souvenir? Non, chers enfans, vous n'oublierez pas les grâces dont vous fûtes enrichis, le feu divin qui s'est allumé dans votre ame au moment où votre Dieu se donnoit à vous, les paroles de paix qu'il vous adressoit avec

tant de tendresse. Vous vous rappellerez que c'est ici que votre cœur tressaillit pour la première fois aux douces impressions du bonheur. Un jour peut-être vous viendrez avec attendrissement visiter ce temple, y chercher des souvenirs touchans, et vous animer à garder les promesses que vous y aurez faites à Dieu; au moins vous vous approcherez régulièrement de la table sainte, suivant l'avis de votre guide, ce sera là votre bonheur le plus doux; vous hâterez par vos désirs le terme qui vous sera marqué, et vous tâcherez par de louables efforts d'abréger les délais.

Mais la piété véritable est celle-là seule qui nous fait aimer et remplir tous nos devoirs avec une exactitude religieuse. Le premier des devoirs est le travail, sans lequel la vie n'est qu'un danger continuel, et la piété qu'une illusion. Vous verrez, je le sais, des

ames ensevelies dans la mollesse, assez aveugles pour croire qu'elles peuvent être oisives avec piété, et qui sanctifient leur négligence par quelques pratiques de religion; c'est-à-dire qu'elles ont partagé leur temps entre Dieu et le démon : comme si le ciel avoit pu nous accorder du temps à perdre; comme si ce trésor, le plus précieux de tous, ne nous avoit pas été donné pour en rendre un compte rigoureux, un compte qui s'étendra jusqu'aux détails des moindres instans. O vous qui voudriez vous exempter de cette règle générale pour tous les hommes, qui êtes-vous donc pour réclamer un tel privilége? Quoi! des hommes respectables, épuisés des travaux de la veille, s'arrachent au repos avant les premiers rayons du jour; entourés de leurs serviteurs et de leurs jeunes enfans, ils supporteront les rigueurs des frimas et les ardeurs d'un ciel brûlant pour semer le pain qui doit

nourrir votre mollesse! Quoi! le magistrat, le guerrier, l'artisan, tout ce qui vous environne, veille, souffre, s'épuise pour vous défendre ou vous servir; et vous seul, sans bras, sans mains, comme une idole immobile et insensible, vous prétendez vivre aux dépens de leurs sueurs? La société fait tout pour vous, et vous penserez ne lui rien devoir pour ses services? O ciel! le Fils de Dieu lui-même fut dans les travaux dès sa jeunesse, et pendant trente ans, il consacra de ses mains divines les instrumens d'un art pénible; Paul, l'apôtre du monde, trouvoit encore le moyen de travailler en évangélisant le monde presque entier; et vous seul dans la nature auriez le repos pour partage? Non, non, un joug pénible fut placé sur la tête de tous les enfans d'Adam; ne vous y trompez pas, chers enfans, la religion condamne l'homme oisif, elle déclare qu'il ne mérite ni le prix de l'é-

ternité, ni le pain même qui le nourrit. *Si quis non vult operari, nec manducet* (1). La société le rejette comme un fardeau honteux. Cette vertu même apparente qu'il prétend conserver, il ne tardera pas à la perdre. Embarrassé de son temps et de lui-même, il se précipitera dans les plaisirs : son esprit, que rien n'occupe, est une place dont les portes sont toujours ouvertes; l'ennemi vient et s'en empare. Son cœur, énervé par la mollesse, n'aura pas la force de résister à ses passions. Et rien n'est plus constant que cette maxime attestée par les saints : le démon est toujours sûr de vaincre celui qu'il trouve sans rien faire.

Que sera-ce, si non content de ne pas vous défendre, vous vous précipitez au milieu des dangers, en vous abandonnant au monde? Jésus-Christ

(1) II. Thessal. III, 10.

et ses apôtres ont toujours anathématisé le monde; tous les saints ont tenu le même langage : Si quelqu'un, disoient-ils avec saint Jean, aime le monde, la charité n'est pas en lui; *si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo* (1). Si tel fut leur langage général dans les siècles les plus beaux du christianisme, certes, on ne dira jamais que le siècle où nous vivons mérite une exception. O mes chers enfans! vous ignorez encore au milieu de quel monde vous aurez à vivre, et à quel temps vous êtes réservés. Puisse le bandeau de cette ignorance salutaire couvrir encore long-temps vos yeux : ce n'est qu'en tremblant que j'ose ici le soulever; mais nous ne voulons pas que vous puissiez un jour accuser notre bonne foi, nous voulons prévenir le scandale qui vous est préparé, et pour que vous vous rap-

(1) I. Joan. II, 15.

pelliez qu'on vous l'a prédit : *ut reminiscamini quia ego dixi vobis* (1). Que direz-vous, ames innocentes et pures, quand vous verrez cette religion qui se montre à vous aujourd'hui si belle, si consolante et si douce, oubliée par les uns, outragée par les autres, reniée, blasphémée, persécutée par d'innombrables ennemis; elle qui ne sait que souffrir et se taire, qui ne prêche que l'indulgence et l'amour, qui bénit jusqu'à ses ennemis? Que direz-vous, quand vous verrez le vice honoré, triomphant, et la vertu humiliée, flétrie; la dissolution et la licence passer décidément en modes et en usages, et devenir presque le seul mérite que nous admettions : quand vous verrez la joie bruyante, les plaisirs insensés, là où devroit habiter la plus juste et la plus amère douleur; la frivolité mé-

(1) Joan. XVI, 4.

prisable prendre la place des intérêts les plus graves; la division dans les familles, les liens augustes et sacrés de la nature se relâchant de toutes parts, et la société prête à s'écrouler sous les atteintes du libertinage? Sachez que, presque au sortir de nos mains, vous serez transportés dans un monde tout différent de celui que vous avez habité jusqu'ici : là tout sera nouveau pour vous, les principes, les mœurs, le langage, la conduite : et nous, pouvons-nous vous l'annoncer, et ne pas pleurer amèrement sur vous? Hélas! au milieu de ce changement général, comment ne changerez-vous pas vous-même? Il est un moyen, chers enfans, de conserver votre innocence, c'est de fuir le monde et ses dangers; ces sortes d'ennemis ne peuvent se vaincre qu'en fuyant. *Fugite de medio Babylonis* (1).

(1) Jerem. LI, 6.

Livrez-vous donc avec joie à la société de vos familles et de quelques amis vertueux, si pourtant vous avez le rare bonheur d'en trouver. Mais fuyez irrévocablement quiconque voudroit porter la moindre atteinte à votre foi ou aux principes de votre conduite. Eh! balanceriez-vous à fuir ces dangereux amis, si vous les saviez atteints d'un mal contagieux, et que leur souffle dût vous donner la mort? Fuyez donc, et sauvez votre ame, dont la perte seroit mille fois plus funeste que celle d'une vie, qu'après tout, vous devez perdre un jour; fuyez ces danses tumultueuses, ces fêtes profanes qui se multiplient autour de nous, comme s'il falloit aux passions de nouveaux alimens, comme pour tendre de nouveaux piéges sous les pieds de votre jeunesse. Vous y contracterez l'habitude de la dissipation, qui vous conduiroit insensiblement à de funestes désordres. Vous y prendrez

ces goûts frivoles, cet amour de vaines parures si indignes d'un chrétien, d'un homme, d'un cœur qui sent le prix de la vertu, d'un esprit raisonnable. Goût malheureux qui semble caractériser l'époque où nous vivons, et ne préparer à celle qui doit suivre, que des ames molles et efféminées, sans énergie comme sans religion, incapables de tout bien, indignes de toute vertu. *Fugite de medio Babylonis.*

Fuyez surtout ces spectacles, où se réunit comme dans son centre tout ce qui peut énerver les ames, irriter les penchans déréglés, et inspirer le goût du vice. Si l'Eglise, cette sage mère, les défendit à ses enfans, c'est qu'elle savoit combien notre raison est aisée à séduire, notre cœur facile à vaincre. Elle savoit que l'on se dégoûte aisément de la première sévérité de la vertu, surtout lorsque tout s'arme pour nous en éloigner. Que sa défense soit à jamais sacrée pour vous.

Certes, à l'heure de la mort, vous ne regretterez pas de quitter la vie sans avoir assisté aux théâtres. Puissent tous ceux qui auront autorité sur vous, vous aider à respecter cette barrière, loin de vous obliger à la franchir! En un mot, voulez-vous, chers enfans, conserver votre ame sans souillure, la règle est simple, et moins sévère qu'on ne pense; rejetez inflexiblement tout plaisir que vous ne pourrez offrir à Dieu comme une preuve de votre amour pour lui. Je vous dirai donc ici, comme autrefois le chef d'Israël : S'il en est dont le parti ne soit pas entièrement pris, et qui balancent encore, qu'ils aillent porter ailleurs leurs doutes et leurs incertitudes. *Qui formidolosus et timidus est, revertatur* (1). S'il en est qui ne détestent pas le monde, auquel ils doivent renoncer comme chrétiens, ses

(1) Jud. VII, 3.

maximes

maximes et ses vanités qu'ils doivent abjurer, pour être enfans de Dieu et amis de Jésus-Christ; qu'ils s'éloignent, qu'ils fuient cet autel; *revertatur et discedat.*

Quelle mère ne verse des larmes en armant pour le combat le seul fils qui lui reste, ou en voyant s'éloigner le vaisseau qui doit le porter au milieu des tempêtes! O chers et tendres objets de nos soins! qu'allez-vous devenir? Douce et dernière espérance de la religion, enfans qu'elle vient de donner à son époux dans la douleur et les alarmes, faudra-t-il qu'elle vous compte un jour dans le rang de ses ennemis? faudra-t-il qu'elle se repente de n'avoir pas demandé à Dieu qu'il vous retirât du monde au jour de votre régénération? Ah! si la vertu vous touche, si votre innocence et votre bonheur vous sont chers, fuyez-le ce monde malheureux : fuyez de Babylone; *fugite de*

medio Babylonis. Si vous cherchez à lui plaire, si vous allez au-devant de lui, si vous attendez ses attraits, vous êtes perdus : fuyez; ici la force et la constance sont inutiles, ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre; *fugite.* Ne prétendez jamais traiter avec cet ennemi perfide. Gardez-vous de vouloir comme tant d'autres vous partager entre lui et Jésus-Christ; si vous souffrez qu'il s'insinue dans la maison de votre ame, il l'envahira toute entière. Si vous vous arrêtez, comme Eve, à considérer ses dons, à discuter ses raisonnemens, vous êtes perdus comme elle; *fugite.* Fuyez sa vue, comme celle d'un serpent; méprisez ses dons, rejetez son luxe et ses vains amusemens, et vous serez en sûreté.

Si au contraire vous vous sentez capables de payer tout l'amour d'un Dieu, si votre cœur veut être décidément fidèle, s'il a choisi Jésus-Christ pour

son partage, prononcez hardiment vos promesses, sûrs que le secours de Dieu ne vous manquera pas pour les observer.

APRÈS LA RÉNOVATION

DES PROMESSES DU BAPTÊME.

Puissent ces promesses, mes chers enfans, rester gravées dans votre cœur, comme elles le sont au livre de vie! Puisse le ciel, qui vient de les recevoir, entendre aussi nos vœux pour vous! O Dieu! les voilà, ces chers enfans, l'ouvrage de votre grâce, le chef-d'œuvre de votre tendresse; les voilà ces anges de la terre : conservez-les purs et sans tache; qu'ils ne perdent plus cette aimable innocence que vous avez daigné leur rendre! Que vos anges les portent dans leurs mains, les couvrent de leurs ailes! Que votre miséricorde les suive

tous les jours de leur vie; qu'ils soient la consolation de leurs parens, l'édification de l'Eglise, une génération digne de vous, qui dédommage la religion des pertes qu'elle ne cesse de pleurer!

SERMON

SUR

LA NÉCESSITÉ DE REVENIR A DIEU,

PRÊCHÉ A PARIS,

DANS L'ÉGLISE DES BLANCS-MANTEAUX,

LE 24 SEPTEMBRE 1815 (1).

Justitia elevat gentem; miseros autem facit populos peccatum.

La justice élève une nation; mais le péché rend les peuples malheureux. Prov. XIV, 34.

Il existe pour les nations, comme pour chacun des hommes, un ordre inva-

(1) Le même Sermon avoit déjà été prêché, avec quelques différences peu importantes, dans la cathédrale de Meaux, le 15 août 1815, et à Paris, dans l'église des Carmes, le 2 septembre de la même année.

riable de Providence. La justice fait fleurir les Etats ; elle seule les élève, les maintient ou les rétablit ; *justitia elevat gentem.* L'iniquité fait le malheur des peuples : l'orgueil amène l'humiliation ; le déréglement des mœurs publiques produit la misère générale ; l'ambition fut toujours aussi redoutable aux victorieux qu'aux vaincus, aussi funeste à ses héros qu'à ses victimes ; et l'irréligion, brisant tous les liens de la société, l'entraîne infailliblement à sa ruine ; *miseros autem facit populos peccatum.* Ainsi Dieu a-t-il fait un pacte avec la justice et la vérité, comme avec le jour et avec la nuit, pour les ramener constamment sur la terre. Ainsi est-il écrit dans le ciel, que le peuple qui oublie Dieu et qui méconnoît ses lois souveraines, expiera ses crimes par ses malheurs : il faut qu'il change ou qu'il périsse ; *miseros autem facit populos peccatum.* Depuis l'origine des sociétés, il n'a pas

existé un peuple dont l'histoire n'offre la preuve de cette vérité. Hélas ! et si les preuves avoient manqué, la France, couverte de deuil, de sang et de ruines, n'en fourniroit-elle pas, depuis vingt-cinq années, la plus terrible démonstration? Aujourd'hui même, que le ciel plus doux semble nous rappeler à l'espérance, ses châtimens nous frappent encore. L'avenir se présente à nous chargé de sombres nuages ; chaque jour annonce des sacrifices nouveaux, et les larmes ne cessent de couler.

La religion, mes frères, a ressenti toutes vos douleurs ; et tandis qu'elle en gémit devant Dieu, elle commande à ses ministres de venir vous éclairer sur la cause de vos maux et les moyens de les éloigner. Nous venons donc vous entretenir de vos intérêts les plus chers. Nous ne vous parlerons point des révolutions d'ici-bas, selon les idées de la sagesse humaine, que nous faisons gloire d'igno-

rer, aussi bien que le grand Apôtre. Nous venons, les Ecritures à la main, vous apprendre à juger chrétiennement des événemens de ce monde; à reconnoître la justice de Dieu dans vos malheurs, et sa bonté dans les consolations qui les adoucissent. Nous venons, comme autrefois les Prophètes, annoncer la pénitence, et vous promettre le salut.

Ah! pourquoi notre voix se trouve-t-elle resserrée dans l'enceinte de ce temple? Que ne pouvons-nous nous faire entendre à la France entière? Nous dirions à ses peuples désolés : Quels fléaux attendez-vous encore? quel mal les hommes conjurés, ou le ciel même, pourroient-ils vous faire, que vous ne vous soyez fait à vous-mêmes? Jusqu'ici vous avez tout tenté pour vous soustraire aux calamités qui vous accablent; toutes les formes de gouvernement, toutes les leçons de la morale, toutes les ressources de la philosophie; hélas! et

nous pouvons ajouter, tous les excès des passions et tous les égaremens de l'impiété. Vos espérances ont été vaines, et vos maux sont à leur comble..... Il vous reste un moyen de salut : c'est le retour à Dieu; c'est une sincère et solide conversion. Revenons à la religion de nos pères; nous retrouverons nos vertus, et avec nos vertus notre bonheur et notre gloire. Parmi tous les motifs qui nous commandent le retour à Dieu, nous nous bornerons à ceux que nous indiquent les circonstances.

1°. La justice de Dieu nous afflige, il faut en détourner les fléaux;

2°. Sa miséricorde nous prévient, il faut répondre à ses bienfaits.

Ave Maria (1).

(1) M. l'abbé Duval, prêchant ce Sermon dans la cathédrale de Meaux, ajouta à la fin de son exorde : « Heureux, si empruntant quel- » quefois, dans ce sujet profond et difficile, » les pensées du grand Bossuet, dont le nom

PREMIÈRE PARTIE.

N'ATTENDEZ pas de moi, Messieurs, que retraçant à vos yeux cette longue chaîne de calamités, dont nous avons été les spectateurs et les victimes, j'entre ici dans des détails que la religion abandonne aux recherches de l'histoire et au jugement de la postérité. Une seule réflexion nous occupe, et là se borne notre ministère. La justice de Dieu nous afflige; pensons-nous à la désarmer? Au milieu des justes douleurs qui éclatent de toutes parts, commencez-vous à dis-

» doit consacrer à jamais la gloire de cette » illustre église, nous secondons dignement » les vues d'un premier pasteur (*) qui fait » chérir parmi vous la religion par la douceur et la charité, comme il l'honore par la » sincérité de sa foi et l'éminence de ses vertus » épiscopales. »

(*) M. de Faudoas, alors évêque de Meaux.

tinguer quelques larmes de pénitence? Parmi les ennemis qu'il faut appaiser, daigne-t-on seulement compter la justice éternelle, si long-temps outragée par nos crimes, et placer le retour de la religion entre les moyens qui nous restent de nous sauver du dernier naufrage? Hélas! les uns murmurent, les autres blasphèment; et s'il en est qui, dans l'excès du malheur, s'humilient sous la main qui les frappe, un moment d'espérance ou de repos les a bientôt rendus à leur première indifférence. Il faut le dire, et l'on ne sauroit trop le répéter, le plus grand de nos malheurs est de ne pas en chercher la source. On s'arrête aux causes secondes, tandis qu'il faudroit remonter à la cause première et souveraine, qu'il seroit si facile de désarmer par le repentir. Mais non; l'orgueil humain répugne à fléchir sous la main de Dieu. Les sages de la terre se flattent de tout expliquer par les passions ou le

caractère des hommes, par la suite nécessaire des événemens; que sais-je? par les caprices de la fortune, qu'ils nous présentent comme l'arbitre du sort des humains et la dominatrice de l'univers. Ils se sont évanouis dans leurs pensées; ils nous ont enveloppés dans leurs ténèbres. Ils ont tout perverti, nos principes, nos affections, tout, jusqu'au langage commun; et ces dénominations païennes, de fortune, de fatalité, de destin, nous ont presque fait oublier le nom sacré de la Providence.

Pour nous, éclairés par la foi, nous confessons qu'il est un Dieu qui règle le sort des empires. La fortune, la fatalité, n'existent pas pour un chrétien; la Providence est son étoile. Où la sagesse est infinie, le hasard ne sauroit trouver place. C'est Dieu, mes frères, c'est Dieu qui fonde les empires ou qui les renverse, qui les affermit ou les ébranle; c'est sa providence qui distri-

bue aux peuples divers les disgrâces ou la prospérité, selon qu'ils méritent de la trouver miséricordieuse ou terrible. Or cette Providence, qui se dévoile avec éclat dans l'ordre visible de la nature; cette Providence, que la foi nous montre les yeux fixés, du haut du ciel, sur les voies des enfans des hommes, interrogeant leurs pensées, pesant leurs cœurs dans sa balance, comptant leurs mérites, leurs douleurs, et jusqu'aux cheveux de notre tête, il faut la reconnoître dans l'enchaînement de nos malheurs, ou la bannir avec les impies de la conduite des choses humaines.

En vain prétendroit-on tout expliquer par la suite des événemens. Depuis vingt-cinq années, combien de fois les événemens n'ont-ils pas changé? Les institutions, les gouvernemens, les lois se sont succédés avec une effrayante rapidité : notre sort fut toujours le même. Une main toute-puissante, appesantie

sur nous, nous déchiroit audedans quand nous triomphions audehors, infatigable à nous punir par nos succès, comme par nos revers; et, dans cette perpétuelle inconstance qui fut elle-même un châtiment, nous n'avons fait que changer de calamités. Voyez, mes frères, cette succession extraordinaire, inouie, d'agitations et de bouleversemens, dont l'infaillible retour forme depuis tant d'années un ordre constant et régulier : voici les jours de la colère. Dieu se lève pour combattre l'impiété, rien n'arrêtera ses desseins; tout ce qui les seconde sera favorisé, tout ce qui s'y oppose sera frappé de malédiction. En vain les partis se divisent, les peuples se soulèvent, les rois s'unissent pour arrêter le char victorieux qui menace de les écraser; en vain ceux mêmes qui le dirigent se précipitent en aveugles à travers les écueils et les abîmes : la témérité semblera sagesse,

les obstacles deviendront des moyens; et nous avons vu s'ouvrir un ordre nouveau où tout réussissoit en sens contraire de l'expérience, des lumières, et de ce que les sages avoient prévu d'après toutes les règles connues. A ce spectacle, la foi chancelle trop souvent, et la piété même s'intimide. Mais, quoi! le Dieu qui permet le scandale des révolutions, n'est-il pas le même qui commande à la mer de franchir quelquefois ses rivages? Elle s'avance, menaçante et déchaînée, comme pour tout envahir et tout détruire; soudain elle s'arrête, recule, et se retire, comme si elle trouvoit écrit sur le sable : Tu viendras jusqu'ici, et tu y briseras l'orgueil de tes flots : *Usque huc venies, et hic confringes tumentes fluctus tuos* (1).

Quelques-uns ne veulent assigner

(1) Job. XXXVIII, 11.

d'autre cause aux événemens les plus inouis, que les passions ou le caractère des hommes : et ils ne voient pas que l'homme, qui n'a rien de son propre fonds, pas même le souffle qui l'anime, ne peut avoir qu'une force empruntée. Sa prévoyance est toujours bornée comme son pouvoir ; ses desseins les mieux concertés, une méprise peut les faire échouer ; la trahison peut vendre ses secrets ; un moment de sommeil, d'incertitude ou de foiblesse peut le renverser sans retour. O homme! tu as dit dans ton cœur : Mon sort est entre mes mains, je serai ma providence à moi-même. Mais es-tu seul dans l'univers? ne sens-tu pas que tu as besoin du concours de la nature entière? Si tu affrontes l'Océan, ne faudra-t-il pas que les flots, les orages et les écueils respectent la barque fragile qui porte le destin d'un empire? Va, traverse la terre comme un torrent, cours planter

tes drapeaux, des mers où le soleil se couche, jusqu'aux portes de l'aurore; un ciel brûlant, une terre glacée peuvent changer en un moment tes triomphes en funérailles. Que dis-je? ton intelligence, ta force, ta vie même sont-elles ta propriété? Ne sens-tu pas à tout moment que tu es sous la main de Dieu, qui te resserre de toutes parts? La mort ne vole-t-elle pas sur ta tête au milieu des combats? ne la découvres-tu pas assise à tous les coins de ton palais, où son aspect te fait pâlir? Une goutte de sang, un grain de sable, le poignard d'un furieux, suffisent pour changer le sort du monde.

Non, mes frères, non, ce qui fait le malheur des peuples, ce ne sont point les passions ou le caractère de quelques hommes, ce sont les crimes. Quand les crimes ont allumé le courroux du ciel, et qu'il ne manque plus qu'un homme pour le venger, cet hom-

ne se trouve toujours. Si ce n'est Sennachérib, ce sera Nabuchodonosor ; si ce n'est Antiochus, ce sera Titus et les Romains : car il faut que les desseins de Dieu s'exécutent, et il arme, quand il le veut, le monde entier pour les accomplir : *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum* (1).

Enfin, ces hommes que les passions humaines ont si diversement jugés, la religion seule nous apprend à être équitables à leur égard, en nous les montrant comme les instrumens de la justice de Dieu. Chargés de leur mission redoutable, nous les avons vus s'avancer, tels que ces anciens conquérans annoncés par les prophètes. Dans la rapidité de leur course, à peine ils sembloient toucher à la terre. Dieu même, marchant devant eux, brisoit à leur approche et les portes d'airain, et les murs des forte-

(1) Sap. v, 18.

resses, et la puissance des nations. Tout conspire pour leur grandeur, et les hasards de la guerre et les dispositions des peuples, le ciel même et les élémens. L'instant fatal arrive; tout change, tout se déclare contre eux; les événemens trompent leurs mesures, les peuples méconnoissent leur ascendant, et désertent leur alliance. Tantôt les élémens déchaînés ensevelissent dans les déserts ces fameuses légions, l'étonnement et l'effroi du monde; tantôt le Dieu des batailles brise en quelques heures et la force de nos armées, et ces épées long-temps victorieuses, et ces aigles si souvent triomphantes, et menace de noyer la France éplorée dans le sang de ses enfans.

Tandis qu'il plaît au ciel de se servir de leur bras, la plus profonde politique préside à tous leurs conseils; rien n'échappe à leur prévoyance, une intelligence plus qu'humaine prépare leurs

succès, et semble enchaîner la victoire. L'instant fatal arrive, toute sagesse leur est ôtée; le trouble et l'incertitude règnent dans toutes leurs démarches; leurs succès mêmes sont des piéges qui les conduiront à leur perte.

Dans l'ordre des causes naturelles, les empires se fondent et s'élèvent avec les siècles; il faut des siècles aussi pour les affoiblir et les détruire. Mais, quand le Dieu du ciel appelle un Cyrus, un Alexandre, et ces autres dominateurs choisis pour mettre en poudre toutes les grandeurs humaines, ils paroissent, et ils triomphent : ils se montrent à la terre, et elle se tait à leur aspect; ils détruisent et ils fondent en un instant, non par leur propre puissance, mais par cette puissance de Dieu, qui n'a besoin que de vouloir pour exécuter : mais quand il a puni les nations, il brise la verge et le marteau. Et maintenant, ô Rois! comprenez; instruisez-

vous, juges de la terre : *Et nunc reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* (1).

Rappelons-nous ici avec une terreur religieuse, ces grands spectacles, qui seront l'instruction éternelle des siècles. Peuple incrédule, qui osiez douter de la Providence, qu'avez-vous vu? L'élévation la plus étonnante dont l'histoire fasse mention; la chute la plus rapide, la plus profonde que puisse redouter l'orgueil humain. Je vois un trône réprouvé par la justice, mais fondé par la victoire. Il remplit la terre de son éclat, et semble dominer tous les trônes. L'Eternel a compté les jours; j'ai passé, et il n'étoit plus : *transivi, et ecce non erat* (2). Parmi tant de vicissitudes, la France, toujours victime, respire à peine quelques mois sous un sceptre paternel.

(1) Ps. II, 10.
(2) Ps. XXXVI, 36.

Jours heureux trop rapidement écoulés! A la vue des enfans de saint Louis, nous nous crûmes tout à coup réconciliés avec le ciel. Hélas! et nous ne songions pas qu'il ne pardonne qu'au repentir! Ce n'étoit pas encore la paix, c'étoient des jours de grâce et de salut accordés pour la mériter. Quel usage en avons-nous fait? où sont les incrédules éclairés, les pécheurs convertis, les justes sanctifiés? Ne nous a-t-on pas vus toujours incrédules ou indifférens; toujours idolâtres du monde, insatiables de ses biens, esclaves de ses vanités; aussi insensibles aux bienfaits de Dieu que nous l'avions été à ses châtimens? Ce comble d'ingratitude a réveillé sa colère. Pour nous montrer que lui seul nous avoit donné tous nos biens, il nous les ravit en un instant. En vain l'ordre public reposoit sur le bonheur des peuples, et le trône du Roi sur leur amour; un cri soudain se fait entendre d'un

bout de la France à l'autre; la guerre, l'épouvante, l'anarchie semblent descendre sur nos rivages; une main invisible a rompu toutes les mesures et repoussé tous les moyens. Le meilleur des Rois s'éloigne de son palais au milieu des larmes de son peuple, comme autrefois David, que Dieu voulut aussi sanctifier par cette épreuve, et rendre encore plus cher à tout Israël. Avec lui disparoissent tous les biens attachés à sa présence auguste; Dieu donne le signal, et le cours des calamités recommence.

C'est ce Dieu, mes frères, qui continue de nous punir; c'est lui qui nous dit encore aujourd'hui, comme à ce Roi de Babylone : Vous serez toujours malheureux, opprimés, humiliés; vous passerez d'un malheur à l'autre; vous roulerez d'abîme en abîme, jusqu'à ce que vous reconnoissiez qu'il est un Dieu dans le ciel, qui tient sous ses mains

redoutables, les monarques les plus puissans, les armées les mieux aguerries, les empires les plus florissans, et qui les brise quand il lui plaît, ainsi que des vases d'argile : *donec cognoscant viventes quoniam dominatur Excelsus in regno hominum* (1).

En est-ce assez, chrétiens, et faudra-t-il de nouveaux malheurs pour nous ramener à la foi de nos pères? N'est-il pas temps de le reconnoître? Nos véritables ennemis, ce sont nos crimes; notre véritable malheur, est d'avoir oublié Dieu et négligé sa religion. *Perditio tua, Israel* (2). Oui, nous l'avouerons avec douleur; ce qui nous épouvante, ce ne sont pas ces calamités passagères que la France, revenue aux principes et à la religion, verroit bientôt disparoître; mais ce qui nous consterne,

(1) Dan. IV, 14.
(2) Osee. XIII, 9.

et

et ce qui doit vous faire trembler pour vous-mêmes et pour vos enfans, pour le présent et pour l'avenir, c'est l'indépendance, incompatible avec tout pouvoir, parce qu'elle ne veut souffrir aucun lien; c'est la cupidité, le déréglement des mœurs; c'est l'égoïsme, qui embraseroit le monde entier pour régner sur des ruines; et par-dessus tout, c'est l'impiété, qui, brisant tous les liens et déchaînant toutes les passions, ne laisse à l'homme d'autre Dieu que son penchant, d'autre loi que son intérêt, d'autre crainte que de n'être pas assez habile ou assez méchant pour satisfaire son cœur dépravé. Ce qui nous consterne, c'est la vue de cette justice de Dieu, de ce bras encore étendu, de ce glaive planant sur nos têtes; c'est le spectacle d'un peuple malheureux écrasé sous la main de Dieu, qui ne songe, depuis vingt-cinq années, ni à se reconnoître, ni à demander grâce.

Il n'en sera pas ainsi de vous, mes frères; et, après vous être humiliés sous la justice de Dieu qui nous afflige, vous seconderez sa miséricorde qui nous prévient par ses bienfaits.

SECONDE PARTIE.

Si la justice de Dieu nous afflige, sa miséricorde nous prévient, nous devons répondre à ses bienfaits. Notre retour à Dieu nous méritera de nouvelles grâces, l'ingratitude en tariroit pour jamais la source.

Vous avez été mis dans la balance, disoit Daniel à un prince réprouvé par le ciel, et vous avez été trouvé trop léger. *Appensus es in statera, et inventus es minus habens* (1). Il est, dans l'ordre des décrets divins, un moment redoutable et décisif, où le souverain juge,

(1) Dan. v, 27.

pesant nos destinées dans ses balances éternelles, les tient en quelque sorte suspendues, prêt à frapper ou à faire grâce : *appensus es in statera*; un moment où déjà la justice réclame ses droits, mais où la clémence parle encore ; un moment suprême, après lequel la vengeance éclate, et punit sans miséricorde et sans appel ; *divisum est regnum tuum* (1). Ce moment, ô mon Dieu ! seroit-il donc venu pour nous ? Depuis long-temps vous nous affligez et nous consolez tour à tour. Vous entr'ouvrez l'abîme, et le refermez sur nos pas. Il semble que votre main paternelle balance à regret le sort d'un peuple, autrefois la gloire de votre Eglise, aujourd'hui l'objet de ses larmes. O Dieu ! vous nous avertissez que notre sort est entre nos mains, et que nous sommes appelés à décider nous-mêmes de notre

(1) Dan. v, 28.

perte ou de notre salut, par l'endurcissement ou la reconnoissance pour vos bienfaits.

Mais peut-être vous étonnez-vous, chrétiens, que nous venions, au milieu des douleurs publiques, parler de bienfaits et de reconnoissance. Pour apprécier les grâces de Dieu, il suffira de vous reporter à ces jours si voisins de nous, et dont les suites se font encore sentir; jours de consternation et d'alarmes, où le feu des discordes intestines, préludant aux embrasemens de la guerre la plus terrible dont nos annales fassent mention, dévoroit déjà nos provinces! Je vous le demande à tous, guerriers, magistrats, pères de famille, quels tristes pressentimens vous agitoient? qu'aperceviez-vous dans l'avenir, que les malheurs de la patrie et son inévitable ruine? Vous donc, qui osez demander où sont les bienfaits de Dieu, dites-nous quelle

main arrêta tout à coup l'effusion du sang humain, qui déjà se répandoit par torrens? quel bras a détourné la foudre qui grondoit sur cette ville coupable, enveloppée au dehors, divisée au dedans, menacée de toutes parts? Comment a-t-il été brisé ce joug qui pesoit sur nos têtes? Comment sont-elles tombées de nos mains ces armes, que nous menaçions de tourner contre nous-mêmes? Et vous, mes frères, si vous vivez, si du moins vous reposez sous le toit paternel au sein de vos familles paisibles, n'est-il pas doux de l'avouer devant les saints autels? ce sont autant de grâces du ciel, que la foi la plus vive et la piété la plus confiante auroient à peine osé promettre.

Vous avez encore à gémir. Nous le savons, mes frères; nous gémissons avec vous. Mais souffrez que nous vous le demandions. Seroit-ce à nous de nous plaindre? Si la miséricorde descend

aujourd'hui vers nous lentement et par degrés, pouvons-nous oublier que déjà nous l'avons méconnue, et qu'elle se trouva sans effet quand elle se répandit sans mesure sur la terre? Si la colère se fait encore sentir, c'est que les crimes n'ont pas cessé. Par les bienfaits qu'il vous accorde, Dieu vous invite à mériter ceux qu'il vous refuse. Abandonnons-nous à la Providence qui nous a sauvés; rendons-nous dignes de ses soins: elle peut nous ramener encore des jours de bonheur et de gloire. Déjà nous en possédons le gage auguste dans la personne de ce Roi, dont la touchante destinée fut toujours de nous être ravi quand le ciel a voulu nous punir, et toujours de nous être rendu quand sa colère s'est appaisée. Il reparoît enfin, tel que le signe consolant qui se montre à la fin des orages, et vient promettre des jours sereins. Il reparoît, et nous ramène cette famille chérie des Fran-

çois par huit cents ans de bienfaits et de gloire; cette famille, qui apporte au trône le seul titre qui assure le repos des Etats, parce qu'il ne sauroit varier selon les temps, les passions et les intérêts; celui d'une antique et légitime possession. Or, dans ce seul bienfait, que de bienfaits nous sont présentés! C'est le retour à la justice, à l'ordre, à la religion, si nous ne sommes assez ennemis de nous-mêmes pour les repousser. Et maintenant nous venons à vous, au nom de Dieu, grands de la terre, riches du monde, et nous vous dirons: Vous aviez vu s'évanouir votre fortune et vos grandeurs; dans ce retour à la justice, Dieu daigne vous rendre aujourd'hui des biens, des titres, un rang dans l'Etat. Vous verra-t-on de nouveau, esclaves à la fois de toutes les passions, sacrifier votre conscience et votre ame à ces faux biens qui vous échappoient hier, et qui demain peut-être vous

seront ravis pour toujours? Vous verra-t-on encore endurcir vos entrailles aux cris du pauvre, et insulter à la misère publique par le spectacle de votre luxe et la pompe scandaleuse de vos plaisirs? Eh quoi! c'est donc en vain que ce grand Dieu aura fait passer et repasser si souvent sous vos yeux la figure du monde, tantôt brillante et environnée de gloire, tantôt pâle et ensanglantée, traînant les dépouilles de toutes les grandeurs! Eh! ne voyez-vous pas que vos pieds glissent dans le sang, et heurtent contre des ruines; que la terre où vous courez tremble sous vos pas, et menace de vous engloutir? Ah! sachez que ce Dieu, qui vous humilia pour vous sauver, peut renvoyer encore l'indigence et l'abandon dans vos demeures somptueuses; condamner votre vieillesse à se nourrir d'un pain de larmes; et ne laisser d'autre héritage à vos enfans que la malédiction, pour prix

de votre ingratitude : *Sed adhuc manus ejus extenta* (1).

Et vous, pères et mères, naguère vous pleuriez sur vos enfans ; les jours si beaux de leur jeunesse étoient pour vous des jours de deuil. Sans cesse vous aviez présent l'arrêt fatal qui les dévouoit dès leur naissance. Dans ce retour solennel de l'ordre, les pères ont retrouvé leurs droits, la maternité ses douceurs. Le glaive, dit un prophète, n'abattra plus nos générations nouvelles, comme les rejetons de nos forêts. *Non ascendet qui succidat nos* (2). Vous verra-t-on encore égarer leur jeunesse par les illusions de la vanité ; les entraîner à des spectacles corrupteurs, les précipiter dans les plaisirs, et les immoler comme des victimes à cette idole du monde, qui seule obtient tous

(1) Is. v, 25.
(2) *Ibid.* xiv, 8.

vos hommages ? Songez que la justice de Dieu, ramenant de nouveaux malheurs, peut encore vous les ravir. Il peut aussi vous les laisser; et il suffira, pour vous punir, qu'entraînés par l'immoralité qui les environne, corrompus par les poisons qu'ils respirent, ils se montrent dignes un jour du siècle où ils ont eu le malheur de naître. Ah ! plutôt, parens chrétiens, que vos enfans soient dignes de vous; qu'ils se forment par vos vertus, qu'ils s'instruisent par vos malheurs; que leur innocence et leur piété dispensent le ciel de leur en répéter jamais les tristes et mémorables leçons. *Sed adhuc manus ejus extenta.*

Enfin, la religion, respirant de ses longs malheurs, peut travailler en paix au salut de ses enfans et au bonheur des sociétés, et voilà sans doute le plus grand des bienfaits que nous procure le retour de nos Rois. Mais qu'importe, mes frères, si cette religion ne retrou-

voit parmi nous que l'indifférence ou le mépris? Hélas! et qu'y trouve-t-elle autre chose? A la vue de cet abîme, où la société toute entière menace de s'engloutir et de se perdre, vous reconnoissez tous aujourd'hui que l'oubli des principes fut la cause de nos malheurs. Vous proclamez enfin la nécessité de la morale. Elle retentit dans vos assemblées publiques, dans vos cercles, et jusque dans vos spectacles. Sachez que la morale descend du ciel avec la religion. Son école est dans les temples, et non dans l'assemblée des sages de la terre, qui ne savent que la dénaturer au gré de leurs passions, et la faire plier à toutes les circonstances. Son trône est au pied des autels, et non sur des théâtres corrupteurs, qui l'avilissent et la déshonorent par leurs profanes hommages. Ce siècle malheureux demande la morale; mais il la voudroit sans religion et sans Dieu. Sans Dieu!

vous bâtirez peut-être, mais il détruira; vous fonderez, et il maudira : sans Dieu, il ne peut exister ni ordre, ni repos, ni prospérité; et l'enfer n'est un enfer, que parce que Dieu ne s'y trouve pas.

O France! ô patrie! il me semble voir en ce moment Jésus-Christ pleurer sur toi, comme autrefois sur Jérusalem. *Flevit super illam, dicens : Quia si cognovisses et tu* (1). Dieu nous place aujourd'hui pour la dernière fois, peut-être, entre sa miséricorde et sa justice. Nous éprouvons encore ses fléaux; mais par quelle clémence il en tempère les rigueurs! Ninive, convertie par un prophète, retombe dans ses égaremens; Dieu ne l'avertit pas de nouveau : sa vengeance éclate comme le tonnerre, et Ninive est effacée pour jamais du nombre des cités. Ainsi la superbe Tyr, et l'opulente Sidon, et l'orgueilleuse

(1) Luc. XIX, 41, 42.

Egypte furent punies sans miséricorde et sans retour. Babylone est anéantie. Rome, enivrée du sang des saints, est livrée à la fureur des Barbares. Et nous, mes frères, nous, deux fois châtiés par sa justice, nous sommes une seconde fois délivrés par sa clémence! Grand Dieu, quel seroit notre sort, si, revenant une troisième fois, vers cette vigne chérie, vous la trouviez toujours stérile? N'en doutons pas; ces fléaux aujourd'hui suspendus, il les laisseroit tomber; il les épuiseroit sur nos têtes. Ces discordes sanglantes dont les feux dévorans couvent encore au fond des cœurs, ces passions indomptées qui frémissent autour de nous, il les souleveroit, il les déchaîneroit, comme il soulève l'Océan, comme il déchaîne les tempêtes. Le flambeau de la foi, qu'il daigne encore nous présenter, il le laisseroit éteindre par l'impiété. Avec la religion, les premières notions de la morale, les pre-

miers sentimens de l'humanité s'effaceroient du cœur des peuples. Alors on verroit la corruption, la cupidité, l'égoïsme spéculer sur les misères publiques, et conjurer contre le genre humain. On verroit les hommes ou les partis, fonder leur élévation ou leur fortune sur les bouleversemens, le brigandage et les débris; et la société dans ses derniers déchiremens vous accuseroit de sa ruine.

Est-il encore quelque moyen de nous soustraire à tant de maux? Oui, mes frères, et il n'en est qu'un; c'est le retour sincère, général, solennel à la religion de nos pères. Si donc vos intérêts les plus sacrés ne vous trouvent pas insensibles; si vous voulez préserver vos enfans de ces terribles châtimens qui pèsent déjà sur leurs têtes, et sauver la patrie sur le penchant de cet abîme, où la première tempête la précipiteroit sans retour, hâtons-nous de revenir à Dieu;

abjurons l'impiété, source unique de tous nos maux. Rappelez-vous ce qu'elle avoit promis, les lumières, les vertus, le bonheur; et voyez ce qu'elle vous a laissé; l'athéisme, les forfaits, les douleurs, avec la colère du ciel et de la terre.

Sortons, il en est temps, sortons de cette indifférence aussi funeste que l'impiété. Notre crime, notre grand crime est d'avoir oublié Dieu; de l'avoir banni de l'Etat, de la famille, de la vie humaine; d'avoir effrayé le monde par le spectacle inoui d'un peuple qui veut se passer de Dieu. Ah! du moins que tant de sang versé, tant de ruines accumulées; que ce calice de douleurs que nous épuisons jusqu'à la lie, nous ramènent et nous attachent pour jamais à cette religion sainte, qui fut pour nos aïeux la source de tant de bonheur et de gloire. O Dieu! convertissez-nous, et détournez de nous votre

colère : *Converte nos, Domine, ad te* (1).

O mon Dieu! à quoi sert que nous parlions à votre peuple, si vous-même ne l'éclairez? Assez long-temps vous les avez frappés dans leur fortune, dans leur existence, dans leurs enfans; c'est leur cœur qu'il faut aujourd'hui frapper et briser par la pénitence. *Converte nos, Domine, ad te.* Grand Dieu, maître souverain des monarques et des empires, nous voici tous humiliés sous votre main. Bénissez-nous dans votre bonté, quelque coupables que nous soyons. Bénissez ces assemblées solennelles qui vont fixer nos destinées. Du haut de votre trône éternel, faites descendre sur eux l'esprit de discernement et de conseil. Qu'ils fondent notre bonheur sur la paix et l'ordre public; l'ordre public sur la morale, et la morale sur la religion, qui en est la base nécessaire et l'unique

(1) Jerem. Lament. v, 21.

garantie. Souvenez-vous, Seigneur, de la foi des Clotilde et des saint Louis. Abaissez vos regards sur ce trône, où l'erreur ni l'impiété ne s'étoient jamais assises; sur ce trône, qu'un Roi martyr laisse à des successeurs si dignes de lui, par leur clémence et par leur foi. O Dieu! sauvez le Roi! ce Roi que vous nous avez deux fois rendu. Accordez-lui, Seigneur, vos lumières pour le diriger, votre force pour le soutenir, toutes vos grâces pour le consoler dans ses longues et cruelles douleurs. Sauvez les princes de sa famille, notre unique et dernière espérance. Sauvez ce peuple, qui vous est cher. Ramenez au milieu de nous la foi, la piété, la concorde, toutes les vertus; afin qu'unis en ce monde, par l'amour et la pratique de votre loi sainte, nous le soyons dans l'autre, au sein du bonheur que vous nous avez promis. Ainsi soit-il.

AUTRE PÉRORAISON

PRONONCÉE

DANS LA CATHÉDRALE DE MEAUX.

Mes frères, au sacrifice de la pénitence, joignez celui de la miséricorde. Levez les yeux vers ces régions dévastées; reportez vos regards sur les malheureux qui vous environnent. Faites miséricorde, et vous l'obtiendrez pour vous-mêmes. Donnez, et l'on vous donnera; vous serez traités comme vous aurez traité les autres. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (1). Mais il est un genre de miséricorde que nous venons surtout solliciter au nom de Dieu, et par les entrailles de la charité de Jésus-Christ;

(1) Matth. v, 7.

c'est l'oubli entier, éternel, absolu de tout ressentiment, de toute injure. Hélas! n'avons-nous pas assez de nos douleurs; faut-il toujours les aggraver par les ressentimens et l'amertume? La dernière consolation des infortunés n'est-elle pas de rompre en paix le pain de larmes que leur laisse la Providence? O peuple si long-temps malheureux, n'oubliez jamais, et rappelez à vos enfans, que cette longue chaîne de calamités fut l'ouvrage de nos discordes.

Faut-il vous rappeler ici nos provinces ravagées, nos campagnes ruinées, nos villes incendiées, nos fleuves teints de sang, et la France précipitée sur le penchant de sa ruine? Grand Dieu! n'en est-ce pas assez pour nous ramener à la concorde; n'est-il pas temps de nous réunir par le triple lien de la nécessité, de la religion et du malheur?

Certes, mes frères, le spectacle de votre piété ne nous laisse apercevoir,

dans cette ville, que la religion et la paix. Si pourtant il existoit parmi vous quelques traces de nos coupables divisions, au nom de la religion et de la patrie, hâtez-vous de les abjurer. O vous, qui vous glorifiez à juste titre d'une antique et noble fidélité pour votre religion et pour votre Roi, songez que ce Roi est le père de ses sujets. Le vœu le plus cher à son cœur est de voir ses enfans unis. Et cette religion, que vous demande-t-elle? d'aimer et de pardonner. Elle se plaît à vous répéter, qu'il faut pardonner à vos frères, si vous voulez que Dieu vous pardonne; et que vous êtes chrétiens pour bénir, et non pour maudire. *Benedicite, et nolite maledicere* (1). Si des crimes furent commis, s'il existe des coupables, laissons-en la recherche à Dieu, plus offensé que nous ne pouvons l'être, et aux dépositaires des lois, qu'il a seuls

(1) Rom. XII, 14.

chargés de la justice. Pour nous, il ne nous a confié que sa charité. Rendons-nous dignes de cette mission consolante. Réparons le mal par la miséricorde et par l'aumône. Heureux, si nous pouvions, en soulageant nos persécuteurs eux-mêmes, leur faire bénir cette religion, qui ne répond aux persécutions que par l'amour, et aux blasphêmes que par des bienfaits!

Vierge sainte, reine de la paix, abaissez en ce moment vos regards sur un royaume qui vous est consacré. Detournez les fléaux depuis si long-temps appesantis sur nous. Obtenez-nous la paix avec le ciel, par la miséricorde et le repentir; la paix avec nous-mêmes, par le retour sincère à la justice et à la piété; enfin, la paix fraternelle, par cette charité qui est le lien de la perfection, la source de tout bonheur en ce monde, et le gage assuré de notre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

PRÔNE

SUR LE SACERDOCE,

PRÊCHÉ

A SAINT-THOMAS-D'AQUIN,

LE DIMANCHE DE QUASIMODO 1805,

JOUR DE LA QUÊTE ANNUELLE

EN FAVEUR

DES SÉMINAIRES ET DES PRÊTRES INFIRMES.

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Les péchés seront remis pour ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus pour ceux à qui vous les retiendrez. Joan. XX, 21 et 23.

L'Evangile de ce jour nous montre le Sauveur du monde donnant la mis-

sion à ses apôtres, et les instituant héritiers de sa puissance, comme ils l'étoient déjà de son sacerdoce éternel. *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.* Ainsi fut établi le ministère sacerdotal, sans lequel nulle religion ne peut ni se soutenir ni même exister parmi les hommes. Depuis ce jour, l'Eglise s'est transmis le ministère de Jésus-Christ de siècle en siècle, et elle continuera de l'exercer jusqu'à la fin du monde, avec autant de force et d'efficacité que du vivant même des apôtres.

Ici, mes frères, tout est digne de votre attention, jusqu'à la manière dont le Sauveur procède à ce dernier acte de sa mission divine. La paix soit avec vous, leur dit-il; *Pax vobis* (1). La paix soit avec vous, leur dit-il une seconde fois; *dixit eis iterum : Pax vobis.* C'est qu'il vouloit annoncer, mes frères, qu'il alloit établir une autorité pacifique, un

(1) Joan. xx, 19, 21.

ministère de bénédiction, de consolation éternelle, dont le but seroit d'assurer la paix et le bonheur du genre humain, puisqu'il étoit destiné à établir partout et pour tous les temps la foi de la vérité, la pratique de la vertu, avec la plénitude des miséricordes du ciel.

C'est de ce ministère de paix que je viens vous entretenir; je viens vous en développer les avantages. Puissé-je vous faire connoître combien son existence et sa conservation importent au bien de la société.

Les prêtres de Jésus-Christ, considérés comme sacrificateurs, exercent un ministère de paix. Médiateurs entre Dieu et les hommes, ils offrent une hostie divine, dont le sang pacifie, selon l'expression de saint Paul, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre. *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt* (1).

(1) Coloss. 1, 20.

Mais

Mais, pour suivre notre Evangile, envisageons ici le ministère dans ses rapports immédiats avec les hommes; c'est-à-dire, comme un ministère de juridiction, d'enseignement, de paternité: car les prêtres sont à la fois juges, maîtres et pères des peuples; mais dans un sens tout spirituel, puisque leur royaume n'est pas de ce monde, non plus que celui de leur divin maître. Comme juges, ils dirigent les ames dans la route de la vertu; comme maîtres, ils éclairent la raison par l'enseignement des vérités les plus nécessaires; comme pères, ils distribuent, au nom du ciel, les seules consolations véritables; et, embrassant ainsi l'homme tout entier, leur ministère offre l'institution la plus utile qui jamais ait existé sur la terre.

1°. Si je les considère comme juges, c'est ici la seule puissance qui agisse immédiatement sur la conscience de l'homme, la seule qui pèse dans une ba-

lance égale et les peuples et les Rois. J'aperçois un tribunal, mais il n'est autre que le trône de la miséricorde infinie; le pécheur qui s'y présente est sûr d'obtenir sa grâce, à la simple condition de la désirer sincèrement. Un juge y est assis; ce juge est à la fois et un homme et un Dieu. C'est un homme par ses foiblesses, et peut-être par ses fautes, pour qu'il sache compatir aux infirmités de ses frères; et on peut lui parler sans crainte. C'est un Dieu, par ce pouvoir touchant de délier les ames et de les rendre au bonheur et à la vie; et on peut sans honte s'humilier, non pas devant lui, mais devant Jésus-Christ même jugeant en sa personne; *pro Christo legatione fungimur* (1). Je cherche en vain un accusateur et des témoins, je ne vois qu'un accusé; mais il est lui seul tout cela. Que l'on montre un autre tribunal

(1) II. Cor. v, 20.

sur la terre où le crime vienne se dénoncer lui-même; où il dévoile, en pleurant, sa turpitude et son horreur, sans redouter d'autre conviction que son propre témoignage, d'autre tourment que le plus heureux repentir ! Quel autre qu'un Dieu pouvoit contraindre le coupable orgueilleux à rendre cet hommage aux principes éternels de l'ordre et de la justice? Ici l'on accuse non-seulement le mal qu'on a fait, mais celui qu'on a voulu faire, mais jusqu'à la passion naissante, et à la pensée à peine formée; tandis que dans les tribunaux humains la terreur et les tourmens suffisent à peine pour arracher l'aveu du crime dont la trace est encore sanglante et la certitude incontestable.

Vous donc qui vous élevez contre ce ministère que les hommes n'auroient jamais reçu si un Dieu ne l'avoit donné, songez combien, depuis son institution, il a rendu de coupables à la vertu, en

les rendant à l'espérance; combien, par ce moyen, de victimes sont échappées aux désordres les plus déplorables; combien de familles réunies, d'injures oubliées, d'injustices réparées, de passions prévenues ou étouffées, de grandes et utiles vertus produites et perfectionnées. Demandez aux philosophes de tous les âges quelque institution à substituer à celle-ci; et puisque vous la demanderez en vain, laissez-nous ce pouvoir utile, laissez nous ces tribunaux, qui seuls appellent les coupables par l'espoir du pardon, lorsque tous les autres les repoussent par la certitude du supplice.

2°. Ce ministère, si utile par la juridiction qu'il exerce, ne l'est pas moins par l'enseignement.

Enseignement sublime et consolant dans les dogmes qu'il propose; autant qu'il est noble, pur et sage dans sa morale. Il embrasse tous les devoirs; il commence avec la vie, il s'adresse à tous

les âges, et s'étend à tous les états : mais il s'attache surtout à cette portion intéressante et laborieuse du genre humain, qui forme proprement le corps des nations ; à ce peuple, que de faux sages savent agiter quelquefois pour son malheur, mais qu'ils ne pourroient ni ne daigneroient jamais instruire : le peuple ne peut apprendre ses devoirs que de la bouche de son pasteur. Un Dieu, sans doute, a pu seul dire à des hommes foibles et grossiers : *Allez, enseignez toutes les nations*. Mais surtout il falloit une puissance divine pour donner à ces paroles la même vertu qu'à ces autres paroles, prononcées par le Créateur au commencement du monde : *Croissez, et multipliez-vous*. Envoyée par son époux, l'Eglise descend vers les nations assises dans les ténèbres à l'ombre de la mort ; elle élève sa voix, elle appelle et réunit tous les peuples sous le joug aimable de Jésus-Christ. Voyez-la, cette

Eglise auguste, traverser majestueusement les siècles, toujours une, sainte, invariable et invincible comme la vérité qu'elle enseigne, toujours répandant au milieu des hommes les consolations et la lumière. Par la seule force de cette lumière douce et puissante, elle dissipe les hérésies formées dans son sein.

Mais voici de nouveaux triomphes et de nouveaux bienfaits. Les Barbares ont inondé l'Europe ; le monde civilisé touche au moment de sa ruine : mais les farouches conquérans ont trouvé l'Eglise de Jésus-Christ assise sur les débris de l'empire romain ; elle leur ouvre son livre divin ; ils tombent aux pieds de cette mère, qu'ils ne connoissoient pas. Le Franc, le Goth, le Sicambre, baissent la tête sous les mains des pontifes de Jésus-Christ ; ils brûlent ce qu'ils avoient adoré ; ils adorent ce qu'ils avoient brûlé ; ils voient leurs frères dans les vaincus, et deviennent enfin des

hommes, parce qu'ils étoient devenus chrétiens.

Bientôt les ténèbres de l'ignorance enveloppent toutes les nations; tout semble perdu, les lettres, les arts et les lois. Mais Dieu veille, et son Eglise enseigne. Le ciel et la terre passeront avant que le chrétien perde un dogme de sa croyance ou un principe de la morale. Que l'hérésie fouille dans ces siècles ténébreux, elle ne découvrira ni un vide dans la tradition, ni une erreur autorisée par l'enseignement public et solennel de l'Eglise; et, dans ces temps d'ignorance, l'enfant dans les écoles chrétiennes en savoit encore plus sur les vérités qu'il importe à l'homme de connoître, que tous les sages païens dans les jours les plus beaux de la philosophie.

Après ces siècles de ténèbres, et les jours d'orage qui les suivirent, vinrent ceux de la gloire et de la paix. Mais la religion de Jésus-Christ n'est sur la

terre que pour combattre; sa destination c'est de souffrir; la persécution est son élément. Aussi vit-elle bientôt éclore le siècle de la philosophie, qui finit par être celui de la destruction générale et de toutes les calamités. L'histoire conservera ces déplorables tableaux, et la postérité donnera des larmes à nos malheurs; elle y contemplera la justice de Dieu..... Pour nous, nous raconterons ses miséricordes. Tandis que l'impiété triomphante nous disoit chaque jour : Où est votre Dieu? que votre Christ sorte de l'oubli où nous l'avons précipité, et nous croirons en lui : *Descendat nunc de cruce, et credimus ei* (1); ce Dieu nous disoit du haut du ciel : O mon peuple! ô Eglise toujours chère à mon amour, j'ouvrirai vos tombeaux. *Aperiam tumulos vestros, populus meus* (2).

(1) Matth. XXVII, 42.
(2) Ezech. XXXVII, 12.

L'esprit du Seigneur a soufflé sur les membres de cette Eglise épars sur la terre entière, comme il souffla sur les ossemens arides que vit Ezéchiel ; tout s'ébranle, tout se réunit en un moment. *Et ecce commotio* (1). Les temples se réparent, les fidèles environnent les autels, les membres de la famille de Jésus-Christ se réunissent, et la France redevient chrétienne.

Comme on vit, après la captivité, les restes de la tribu sainte accourir des régions les plus éloignées, les ministres de Jésus-Christ franchissent les terres et les mers pour se réunir à leurs troupeaux. Toujours pères de leurs peuples, ils prêchent la subordination et la paix ; ils demandent l'oubli du passé, et le pardon de tous les maux qu'ils ont éprouvés. Contens de la subsistance qu'on leur assure, ils peuvent dire, avec

(1) Ezech. XXXVII, 7.

l'Apôtre : Je n'ai désiré ni l'or, ni les biens de qui que ce soit : *Aurum aut vestem nullius concupivi* (1). Ils ne demandent que les ames, et abandonnent tout le reste. *Da mihi animas; cætera tolle tibi* (2). Mais en vertu de leur paternité divine, ils plaideront la cause de la veuve et de l'orphelin ; ils visiteront les asiles de la douleur ; ils essuieront les larmes des malheureux ; ils feront la guerre à tous les vices, et donneront, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre encore la foi, et faire régner Jésus-Christ dans tous les cœurs.

Nous jouissions en paix de cette miséricorde, que depuis long-temps nous osions à peine solliciter dans nos prières les plus ardentes, lorsque tout à coup un cri de douleur s'est fait entendre.

(1) Act. xx, 33.
(2) Gen. xiv, 21.

D'un bout de l'empire à l'autre, nos évêques ont élevé la voix; ils déplorent l'abandon de leurs églises, et la perte journalière de leurs ministres, qui ne laissent pas de successeurs. Il est question, vous ont-ils dit, de savoir si vous voulez laisser périr la religion que le ciel vient de vous rendre; si vous voulez mourir chrétiens; si la foi que vos pères vous ont transmise, comme la plus noble portion de votre héritage, doit être, à votre honte, retranchée de celui de vos enfans; et si, après vous être un moment réjouis à la lumière de ce flambeau divin, vous consentirez qu'il s'éteigne pour votre postérité. Sans ministres, point de religion; sans religion, point de morale; sans morale, point d'ordre public, point de sûreté, point de propriété, point de société parmi les hommes. Le danger existe, il est pressant; et, dans peu de temps, il seroit trop tard pour y remédier.

Voilà ce que vous ont dit les premiers pasteurs, et les faits ne confirment déjà que trop des témoignages si respectables.

C'est donc à vous, mes frères, à prévenir cette dernière calamité; je dis à vous, parce que, dans tous les temps et sous tous les gouvernemens, quelle qu'ait pu être l'influence ou la prospérité de l'Eglise, la subsistance des élèves du sanctuaire a été laissée, du moins en grande partie, à la piété individuelle; je dis à vous, parce que la Providence vous présente encore des ressources; elle semble solliciter votre zèle et n'attendre que votre concours.

Non, mon Dieu, votre Esprit ne s'est pas retiré du milieu de nous; votre grâce travaille à susciter de fidèles dispensateurs des mystères de Jésus-Christ; et si le flambeau de la foi vient à s'éteindre, notre sang ne retombera que sur nous; de nous seuls viendra notre

perte, et vous pourrez nous dire, comme autrefois à un peuple ingrat : Qu'ai-je dû faire pour vous que je n'aie pas fait : *Quid debui ultra facere, et non feci* (1)?

Oui, chaque jour, des mères chrétiennes viennent offrir au Seigneur de jeunes Samuël, destinés peut-être à juger Israël. D'autres, plus avancés en âge, mais dévorés du zèle de la maison du Seigneur, et embrasés d'un noble feu pour la conquête des ames, demandent à consacrer pour vous, pour vos enfans, et leurs talens, et leurs vertus, et leur vie entière. On en voit renoncer à des places avantageuses, et aux espérances les mieux fondées ; ils ne demandent, pour indemnité, que la subsistance, jusqu'à ce qu'ils puissent la mériter en se consumant à votre service.

(1) Is. v, 4.

Hélas! mes frères, faut-il l'avouer, ou à notre propre confusion, ou à celle des fidèles? Est-ce nous qui manquons de confiance; ou bien seroit-il vrai que pour être sage aujourd'hui on ne peut être trop timide? On les repousse en gémissant, en versant des larmes amères; on repousse celui qui peut-être eût formé vos enfans à la vertu, qui auroit fait fleurir la religion dans vos domaines; on repousse celui que la Providence vous destinoit pour dernier ami dans le malheur, ou qui eût aidé votre vieillesse à descendre avec consolation dans le tombeau; on les repousse, en admirant leur zèle, leur innocence, leur vocation éprouvée quelquefois parmi les piéges du monde, ou dans le tumulte des armes, en priant le ciel que de si belles espérances ne soient pas à jamais perdues pour l'Eglise de Jésus-Christ.

O Eglise de France, riche et pré-

cieuse portion de cette Eglise éternellement vivante, qu'un Dieu vint fonder par son sang! pleine de science, pleine de vertus, pleine de force, tu fus célèbre entre toutes les Eglises du monde par le zèle de tes évêques, les lumières de tes docteurs, la régularité de ton clergé, la fidélité de ton peuple; faudra-t-il que tu périsses entre nos mains? ta gloire sera-t-elle éclipsée pour jamais? Ne reverras-tu point tes Irénée, tes Remi, tes François de Sales, tes Vincent de Paul, tes Olier, tes Bérulle, tes Bossuet? Veuve de tes pontifes et de tes prêtres, sera-ce nous-mêmes qui te ferons descendre au rang de ces Eglises de l'Afrique et de l'Orient, où un clergé avili ne donne plus aux peuples qu'une religion défigurée par l'ignorance et la superstition?

Mes frères, ce n'est plus nous qui vous parlerons en ce moment; c'est cette Eglise Gallicane elle-même, votre mère

et la mère de tant de saints : voici qu'elle se présente à vous encore baignée des larmes de sa captivité, et respirant à peine de ses malheurs : Mes enfans, vous dit-elle, vous qui me devez la doctrine de la vérité, la connoissance de Jésus-Christ, l'espoir d'une vie meilleure, et tous ces sentimens nobles et vertueux qui font votre gloire et ma consolation. Mon sort est entre vos mains, faudra-t-il qu'il soit dit, dans tous les siècles et par tout l'univers, que votre indifférence m'a laissé périr ? Vous alléguez le malheur des temps ; hélas ! j'ai vu le luxe de vos villes, et la magnificence de vos maisons ; j'ai vu parmi vous tous les arts encouragés, tous les établissemens favorisés ; et moi seule je vous solliciterois en vain ! La moindre partie de ce que vous prodiguez chaque jour à la vanité, un des ornemens multipliés dans votre maison, un des trésors peut-être réunis sur votre personne eût suffi

pour me donner un pasteur éclairé, un apôtre, un évêque qui eût fait mon ornement et ma gloire. Est-ce là ce que vous promettiez dans ces jours de deuil, où, pleurant sur les débris des temples, et troublés par l'attente du plus triste sort, vous appelliez en vain un de mes ministres pour vous aider à mourir? Le ciel a signalé sa miséricorde, craignez qu'il ne signale encore une fois sa justice. Dieu n'appesantira pas sa main sur vous; il suffira qu'il vous livre à votre indifférence, et la nature même des choses amènera votre punition : vos temples resteront déserts, vos enfans croîtront dans l'ignorance et vivront dans l'impiété, les peuples s'endormiront dans l'indifférence pour la religion, et par conséquent dans le mépris pour tous les devoirs : alors l'athéisme se relevera de sa défaite; fort de la licence des opinions, de l'ignorance générale, du silence de la vérité, qu'au-

cune voix ne défendra plus, il dévorera les générations entières; et la société, dans ses derniers déchiremens, vous accusera de sa ruine.

Mais, tandis que nous vous entretenons de cette portion de la tribu sainte, unique et dernier espoir de la religion parmi nous, faudra-t-il abandonner aux infirmités et aux douleurs ceux qui furent vos pères dans la foi?

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei (1). A Dieu ne plaise que la pauvreté soit jamais honteuse pour les ministres de Jésus-Christ, puisqu'elle est une conformité de plus avec leur maître: mais, si leur indigence fait leur gloire, la vôtre sera de les secourir, mes frères. Ces hommes si dignes d'un meilleur sort souffroient dans la résignation et le silence:

(1) Heb. XIII, 7.

le premier pasteur de ce diocèse (1) a considéré leurs besoins, ses entrailles se sont émues : ainsi qu'un père, après de longs désastres, il rassemble sa famille, et, plein d'une noble confiance, il expose à ses enfans les besoins de quelques-uns de leurs frères, qui sont les plus chers à sa tendresse, parce qu'ils ont été les plus utiles.

Constantin, après avoir fait asseoir la religion sur le trône des Césars, voulut affermir la paix de l'Eglise, en réunissant tous ses pasteurs. Aussitôt on vit accourir de toutes les parties de l'Empire de vénérables vieillards, blanchis dans les travaux, dans les prisons, dans les exils; la plupart étant mutilés, et pour ainsi dire encore tout sanglans, des combats qu'ils avoient livrés pour le nom de Jésus-Christ. A ce spectacle,

(1) M. le cardinal de Belloy, archevêque de Paris.

le prince et les fidèles furent émus; ils ne pouvoient se lasser de contempler ces témoins augustes de la foi, et s'efforçoient de les dédommager, au moins par leur respect, des maux qu'ils avoient soufferts. Si nous avions pu produire ici tous ces pasteurs vénérables, plus accablés sous le poids des travaux que sous celui des années, ce spectacle aussi vous auroit touchés. Vous vous les seriez représentés environnés des pauvres qu'ils avoient soulagés, des malheureux qu'ils avoient consolés, des peuples qu'ils avoient instruits; vous vous seriez rappelé leur constance et leur fidélité. Au milieu de ce cortége honorable de bonnes œuvres et de vertus, vous auriez vu en eux la touchante réunion de ce que la religion a d'auguste avec ce que la vieillesse a de plus respectable et le malheur de plus sacré. Peut-être pourriez-vous nommer parmi eux celui qui vous reçut aux fonts sacrés du bap-

têmé, celui qui nourrit votre enfance du lait de la doctrine de Jésus-Christ, et à qui vous avez dû de connoître ce que le bonheur a de plus touchant et de plus pur, la première fois que vous fûtes admis à la table sainte. Ce vieillard qui languit abandonné, c'est celui-là même près de qui vous vîntes décharger le poids d'une conscience coupable, et dont les conseils et la charité vous rendirent à l'innocence et au bonheur. Beaucoup d'entre eux ne gémissent dans le malheur, que pour avoir été fidèles; plusieurs avoient livré leur ame pour le nom de Jésus-Christ; ils s'étoient dévoués à cultiver cette terre ingrate au moment où elle dévoroit ses habitans; le ciel leur a refusé le martyre de la foi : ils n'ont pas ensanglanté leur couronne; mais ils sont martyrs de la charité et victimes de leur zèle. Ames chrétiennes, rappelez-vous quelle étoit votre joie, quand vous voyiez

paroître ces anges de paix que vous n'espériez revoir jamais; quelle impression douce et profonde leur présence faisoit sur votre cœur, quand ils se présentoient à vous dans les campagnes, dans les réduits de la misère, et jusqu'au fond des cachots. Le moment de satisfaire votre juste reconnoissance est arrivé; remerciez le ciel, et hâtez-vous d'en profiter.

Hommes respectables et vertueux, non, vous ne direz pas : J'étois le père des pauvres, et je suis plus abandonné qu'eux; j'étois l'ami des malheureux, et je ne trouve pas un ami pour essuyer mes larmes et compatir à ma douleur; nuit et jour je veillois sur le troupeau qui me fut confié, et les miens m'ont délaissé. Non, un tel oubli seroit un outrage pour notre foi; vos maux seront soulagés : j'en atteste la piété qui tous les jours multiplie parmi nous ses prodiges; j'en atteste la reconnoissance,

dont la dette est toujours si précieuse et si douce pour un cœur généreux. Si les infortunés nous sont chers, vous le serez d'autant plus que vos fonctions étoient plus grandes et vos travaux plus utiles. Si tous nos frères souffrans sont à nos yeux des membres de Jésus-Christ, vous nous le représentez en quelque sorte tout entier, sous les traits les plus augustes; et, si la dette de la reconnoissance est sacrée, nous vous devons plus qu'à tout autre, puisque nous vous devons nos droits à l'héritage du ciel, notre religion et nos vertus.

Tant d'ames compatissantes et fidèles ignoroient jusqu'ici de quel prix douloureux vous aviez payé l'ardeur qui vous consuma pour leur salut. L'on ne vous verra plus traîner une misère et des infirmités qui attestent sans doute vos vertus, mais qui accuseroient à la fois notre dureté et notre ingratitude; vos larmes n'iront plus déposer contre

nous ; vous ne gémirez plus sur un lit de douleur, sans consolateur et sans ami. Prêtres charitables de Jésus-Christ, vous élevez les mains vers le ciel, pour ceux qui vous oublient ; vous les éleverez pour ceux qui se seront souvenus de vous : puissent vos vœux, secondés par leurs œuvres, attirer sur eux et sur leur famille toutes les bénédictions du ciel, pour le temps et pour l'éternité!

SERMON

SERMON

SUR

LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES,

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE

DU SAINT-SACREMENT AU MARAIS,

LE 9 MARS 1815 (1).

Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est : visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum, et immaculatum se custodire ab hoc sæculo.

Voici la religion pure aux yeux de Dieu, qui est notre père : Visiter la veuve et l'orphelin dans leur tribulation, et se conserver pur au milieu de ce siècle. S. Jacq. 1, 27.

Il ne suffit donc pas de rendre à Dieu l'adoration et les hommages qu'exige sa

(1) M. l'abbé Duval a prêché plusieurs fois

grandeur souveraine ; de se livrer, avec empressement et avec joie, aux saintes pratiques de la piété ; de conserver son ame pure au milieu d'un siècle dépravé. Quand ces devoirs sont remplis, vous avez à peine commencé à être chrétien. La religion, qui nous unit à Dieu, nous ramène toujours à nos frères. Elle nous oblige à compatir à tous ceux qui souffrent, à soulager le pauvre dans ses nécessités, à visiter la veuve et l'orphelin, et à leur prêter un appui. *Visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum.*

Je n'ignore pas, mes frères, combien de fois ces touchantes vérités vous furent

ce Sermon dans différentes églises de Paris, et spécialement à Saint-Sulpice, dans des assemblées de charité. Il prenoit, suivant les occasions, des textes et des plans différens; mais le fond et tous les développemens importans restoient les mêmes. Le Sermon que nous donnons au public est le fruit de son dernier travail sur la charité envers les pauvres.

présentées durant le cours de la carrière sainte que nous allons terminer. On eût dit qu'une pieuse sollicitude auroit voulu faire passer sous vos yeux toutes les misères humaines. Eh! plût à Dieu que nous puissions les connoître toutes, pour venir toutes vous les révéler! Oui, nous nous honorons de l'avouer; la religion ne se lassera pas plus de plaider la cause du malheur, que vous ne vous lasserez vous-mêmes de l'entendre, et de faire du bien. Timide, réservée, quand il s'agit de ses propres intérêts, de la splendeur de son culte, des besoins mêmes du sanctuaire, elle laisse à peine deviner ses douleurs, et se résigne plus aisément à les supporter qu'à s'en plaindre. Mais s'agit-il des indigens, des malades, des affligés, de l'enfance surtout; de l'enfance, que Jésus-Christ a aimée; de l'enfance, si intéressante par la foiblesse et l'innocence : c'est alors une mère éplorée; elle élève la voix, elle fait en-

tendre ses cris. C'est Rachel qui pleure ses fils, et ne veut pas se consoler s'ils ne sont plus; *et noluit consolari quia non sunt* (1).

La solennité qui vous rassemble réunit dans un même tableau ces différens objets de la charité chrétienne. Un pasteur selon le cœur de Dieu, un de ces hommes de miséricorde, dont la charité ne connoît ni obstacles insurmontables ni sacrifices difficiles, vous présente aujourd'hui tous les malheureux dont il est le père. Des mères de familles, plus respectables encore par la piété dont elles s'honorent, que par le rang qui les distingue, viennent s'associer à son zèle; et cette paroisse se glorifie de voir se renouveler dans son sein ces grands exemples multipliés par la religion; des riches qui dévouent pour les pauvres, non-seulement le superflu de leur for-

(1) Matth. II, 18.

tune, mais leur autorité, leur crédit, leur temps, leurs soins et leurs sollicitudes. Pour seconder, autant qu'il est en nous, ces dispositions bienfaisantes, nous vous entretiendrons, 1°. des devoirs que la religion nous impose envers les pauvres; 2°. de l'esprit dans lequel nous devons remplir nos devoirs envers les pauvres. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quels sont les devoirs que la religion nous impose envers les pauvres? Nous devons les soulager, les respecter et les aimer.

1°. Les soulager.

Il suffit de reconnoître un Dieu, père de tous les hommes et auteur de la société, pour nous convaincre que s'il accorde à quelques-uns de ses enfans les biens de la fortune, ce ne peut être que sous la condition indispensable de les partager avec leurs frères.

Le riche et le pauvre se sont rencontrés, dit l'Esprit saint; l'un et l'autre sont l'ouvrage de Dieu. *Dives et pauper obviaverunt sibi; utriusque operator est Dominus* (1). Si Dieu est également leur père, il n'a pu sacrifier l'un à l'autre, ni refuser au pauvre le nécessaire, pour abandonner au riche un superflu qui ne serviroit qu'à sa perte. Cependant, vous, riches, vous jouissez de tous les biens de la nature, et vous en ignorez les travaux et les misères; *in labore hominum non sunt* (2). Tout ce qui peut satisfaire vos sens, flatter vos goûts, charmer votre vie, vous est comme naturellement acquis; et la main libérale qui vous combla de ses dons, sembla ne vouloir vous laisser que le besoin de la reconnoissance : *et cum hominibus non flagellabuntur* (3). Mais le pauvre, votre frère

(1) Prov. XXII, 2.
(2) Ps. LXXII, 5.
(3) *Ibid.*

par la nature et par la grâce, comme vous créé à l'image de Dieu, racheté de son sang et destiné à le posséder; le pauvre, ah! c'est pour lui que les saisons ont des rigueurs, que la terre produit des ronces et des épines. C'est sur lui que semble s'épuiser l'arrêt terrible: *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front* (1). Hélas! et en se consumant de travaux, à peine peut-il suffire au soutien de sa malheureuse famille; souvent il ira mendier, non pas du pain, mais du travail, et il ne se trouvera personne pour mettre un prix à ses services.

A la porte de ces palais, où retentit avec éclat le bruit des joies profanes du monde et de ses fêtes tumultueuses, la misère a fixé son réduit. C'est-là qu'un malheureux vieillard lutte contre la faim, le froid, les douleurs. C'est-là

(1) Gen. III, 19.

qu'une veuve vertueuse gémit, environnée d'orphelins. Vainement elle se partage entre les soins de leur enfance, et le travail qui les fait vivre. Sans appui, sans consolateur, sans pain quelquefois, elle invoque le ciel et la terre. Hélas! et que demande-t-elle? Chrétiens, souffrez que nous vous le disions; ce qu'absorbent dans un seul jour vos plaisirs dangereux ou les vanités les plus frivoles. Daignez le consacrer à nourrir ces enfans de Dieu, et leur mère infortunée vous devra son bonheur. Considérez encore votre position : le présent vous rit; votre avenir est assuré; votre cœur se glorifie de transmettre à vos enfans un nom, des titres, une fortune qui semblent devoir éterniser la gloire de votre famille. Mais le pauvre, plus grand que vous devant Dieu, s'il sanctifie son abaissement par la résignation et par la foi; le pauvre songe, en tremblant, chaque matin, que le soir peut-

être ses enfans lui demanderont du pain, et qu'il ne pourra leur répondre que par ses larmes. Il prévoit que le jour où ses bras refuseront le travail, il ne lui restera de refuge que dans ces hospices ouverts par la charité publique. Mais seul, et ignoré sur la terre, pourra-t-il même obtenir d'aller mourir dans ce dernier asile de toutes les misères humaines? Et c'est vous, grand Dieu, qui avez établi ces différences? Croirai-je que vous n'avez voulu que fournir à quelques heureux, de quoi nourrir leurs passions, et vivre pour le plaisir, tandis que le genre humain ne fut créé que pour les travaux? Loin de nous, Seigneur, une pensée qui vous outrage. Que l'incrédule se scandalise de l'inégalité des conditions; le précepte de la charité vient en éclaircir le mystère. C'est dans cette variété même que j'admire et votre sagesse et votre bonté. Il faut que le pauvre ait besoin de la cha-

rité du riche, et que le riche ne puisse se passer de l'industrie et de l'activité du pauvre. Il faut qu'il existe un commerce de services et de bienfaits, de dépendance et de bonté, de travaux et de récompenses, pour que les membres de la société, liés l'un à l'autre, nécessaires l'un à l'autre, comme les membres d'un même corps, ne forment qu'une famille sous les yeux du Père commun, en attendant l'ordre parfait, où le pauvre sera dédommagé des peines inséparables de sa condition, et où il ne restera d'autre inégalité que celle des mérites et des vertus. Nécessairement vous avez voulu qu'il se fît une compensation, et vous avez appelé les riches à y concourir avec vous. Ils mettent leur grandeur dans l'étendue de leurs domaines, dans la pompe qui les entoure, dans les titres qui les décorent; qu'ils apprennent à la mieux connoître. O Dieu! vous avez créé les ri-

ches, comme vous créâtes ces fleuves précieux qui portent chez les peuples divers l'abondance et la fertilité. Ils sont les anges chargés des messages de votre bonté; ils sont, si j'ose ainsi parler, les mains de votre Providence, les images vivantes de votre amour paternel, qui fait luire son soleil et tomber la rosée du ciel sur tout ce qui respire. Le riche qui se dégrade lui-même de ce privilége vraiment divin, a perdu toute sa dignité. Les richesses font son orgueil, et elles ne servent qu'à mettre au grand jour sa bassesse et son ignominie. Oui, sous un Dieu juste et bon, l'être insensible aux douleurs de ses frères mériteroit d'éprouver tous leurs maux, sans trouver personne pour le soulager ni pour le plaindre.

Chrétiens, qui jouissez des dons de Dieu, n'oubliez donc jamais que vous n'êtes ni grands ni riches pour vous-mêmes. Vous l'êtes pour la société. C'est

à vous d'achever l'œuvre de Dieu, et de justifier sa Providence. J'étois, dit un saint patriarche, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père de la veuve : la bénédiction du malheureux prêt à périr, venoit se reposer sur moi. *Benedictio perituri super me veniebat* (1). O gloire, ô bonheur, mille fois au-dessus de la grandeur des rois ! Riches du monde, osez y aspirer, vous serez des dieux sur la terre.

Et vous surtout, Mesdames, qui vous dévouez aujourd'hui aux indigens de cette paroisse, allez au nom de Jésus-Christ : préparez un asile à l'orphelin ; arrachez l'innocence aux piéges qui l'environnent ; portez l'espérance et la paix dans le réduit du malheureux. Consolé par votre présence, le vieillard ne se plaindra plus d'avoir vécu trop longtemps. Les mères mourantes béniront le ciel, qui assure des soins à leurs en-

(1) Job. xxix, 13.

fans; et le pauvre, qui peut-être accusoit la justice du ciel, reconnoîtra sa bonté qui lui assigna pour héritage vos consolations et vos bienfaits.

2°. Ce n'est pas assez de soulager le pauvre. Quelque élevé que vous puissiez être, vous devez le respecter, le traiter avec égards, lui parler avec bonté, et l'honorer dans votre cœur. Mais quoi? est-ce bien dans ce siècle d'égoïsme et de cupidité que nous oserons parler de respecter les pauvres, et d'honorer la pauvreté? dans ce siècle où la richesse est presque devenue la seule distinction que l'on connoisse; où l'on n'estime les hommes que par l'or qu'ils possèdent, ou par celui qu'ils peuvent rapporter; où l'impiété, effaçant les traits divins dont la religion avoit ennobli notre nature, abandonne l'humanité qu'elle méprise, à toutes les fureurs des passions humaines ou aux calculs honteux de l'avarice. Oui, mes frères, c'est

à la face de ce monde incrédule; c'est aujourd'hui, plus que jamais, qu'il faut proclamer solennellement les belles maximes de l'Evangile. Gloire, amour et bénédiction au nom de l'humanité entière, à la foi de Jésus-Christ, qui imprime au malheur un caractère auguste et divin, et sous les lambeaux de l'indigence nous fait découvrir un être sacré.

Et comment, ô mon Dieu! les pauvres ne seroient-ils pas des êtres sacrés pour le chrétien? ils sont vos enfans de prédilection, les héritiers de votre royaume, dont il faut acheter l'amitié pour qu'ils nous ouvrent un jour les tabernacles éternels. Vous-même vous avez été pauvre; vous n'aviez pas où reposer votre tête. Peu de riches vous fréquentoient, moins encore vouloient vous suivre, parce que vous leur commandiez d'être pauvres, au moins de cœur et d'affection. C'est avec les pau-

vres que vous preniez vos délices; digne cortége d'un Dieu fait homme, qui voulut naître dans une étable, et mourir dépouillé sur une croix, pour consacrer dans sa personne l'éminente dignité des pauvres, et les humiliations de leur état.

O pauvres! c'est ainsi que la religion vous honore; et vous avez pu la méconnoître! J'ai nourri des enfans, pourroit-elle dire; *filios enutrivi et exaltavi:* et ils m'ont payée d'ingratitude; *ipsi autem spreverunt me* (1). Comment s'est-elle consolée dans ses douleurs? En vous comblant de nouveaux bienfaits. Comment s'est-elle vengée de vos mépris et de vos blasphêmes? En commandant à ses enfans de vous soulager, de vous honorer, de vous aimer.

3°. Et voici, mes frères, le miracle le plus touchant de la puissance de no-

(1) Is. 1, 2.

tre foi : vous aimerez les pauvres; ou plutôt, vous aimerez Jésus-Christ dans leur personne : celui qui reçoit un de ces petits en son nom, le reçoit lui-même. *Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit* (1).

Ames pieuses, qui connoissez Jésus-Christ, et qui avez goûté quelque chose de son amour, si vous aviez vécu dans les jours de sa vie mortelle, dans la terre heureuse qu'il sanctifia par sa présence, n'auriez-vous pas envié le sort de Marthe, de Marie, de Zachée, qui furent les hôtes d'un Dieu fait homme? Le voici qui vient frapper à votre porte, dans la personne de ce pauvre abandonné : lui refuserez-vous un asile? Si vous l'aviez trouvé dans l'étable de Bethléem, livré aux rigueurs de l'indigence et du froid, avec quel transport vous l'auriez recueilli dans

(1) Matth. XVIII, 5.

vos maisons ? Nous l'avons trouvé ; nous vous le présentons dans l'orphelin, délaissé quelquefois dans un réduit plus pauvre encore. Hélas ! il n'a plus une mère pour essuyer ses larmes, et le rechauffer dans son sein. S'il s'étoit rencontré sur vos pas fuyant dans une terre étrangère, avec quel bonheur vous l'auriez adoré parmi des peuples idolâtres. C'est pour lui-même que nous sollicitons votre pitié. Le voici dans des ames encore pures, mais exposées à toutes les séductions de la misère. Considérez cette grande ville ; c'est un gouffre immense où la jeunesse accourt de toutes parts pour s'engloutir et pour se perdre. Autour d'elle, le crime veille ; sans cesse, il se présente l'or à la main, et trafique, la tête levée, de l'innocence et du malheur. O mon Dieu ! n'aurez-vous pas quelques amis qui daignent sauver vos enfans, quand vos ennemis, infatigables, ne calcu-

lent ni soins ni sacrifices pour vous les arracher et pour les faire périr?

Qui que vous soyez, grands du monde, riches de la terre, vous aimerez les pauvres, du moins par reconnoissance et par intérêt. C'est sur eux que reposent tous vos droits au salut éternel. Ouvrez l'Evangile; qu'y trouvez-vous qui ne doive vous faire trembler? Partout des menaces et des anathêmes. Et maintenant, s'écrie un apôtre, ô riches! pleurez et jetez des cris de douleur : *Agite nunc divites, plorate ululantes in miseriis vestris* (1). Vous avez vécu dans les délices sur la terre, semblables à la victime que l'on engraisse pour le sacrifice; *in die occisionis* (2). Seroit-il vrai qu'en vous condamnant au malheur d'être riches, Dieu vous auroit enveloppés de piéges

(1) Jac. v, 1.
(2) *Ibid.* 5.

inévitables, et marqués, dès votre naissance, du sceau d'une éternelle réprobation? Rassurez-vous : dans son amour, il vous a donné les pauvres. L'anathême disparoît, et toutes les bénédictions deviennent votre partage. Le pauvre ravira le ciel par la patience et les travaux : vous pouvez l'acheter par les dons de la charité. Toutes les vertus des pauvres sont amères et difficiles : la première vertu du riche c'est la miséricorde et l'amour. Dieu vous oblige à faire des heureux ; n'est-ce pas vous commander de le devenir vous-mêmes? Dans ces domaines, où vous régnez par l'opulence et le pouvoir, Dieu vous appelle encore à régner par les bienfaits. Aimez les pauvres ; préparez pour la jeunesse l'instruction et le travail. Après avoir perçu les fruits légitimes de votre terre, laissez tomber un regard paternel sur ceux qui la cultivent. Après le compte de leurs tra-

vaux, demandez aussi celui de leurs misères. Secondez le zèle d'un pasteur vertueux ; veillez avec lui sur les indigens. Que dans les soucis qui les assiégent, votre nom vienne se placer parmi les ressources qui leur restent. Que dans les malheurs qui les frappent, leurs regards se tournent vers vous, comme vers l'image de la divinité qui les protége. Qu'ils trouvent toujours en vous un appui, un bienfaiteur, un père. C'est alors que vous serez grands devant Dieu et devant les hommes; et ce qui doit vous toucher plus encore, c'est ainsi que vous ferez bénir Dieu et aimer sa religion, qui, seule, sait former des maîtres humains, des riches compatissans, dévoués au bonheur de tout ce qui les entoure.

Heureux, mille fois heureux les pères qui laissent à leurs enfans des noms consacrés par l'amour religieux des pauvres. Heureuses les familles où ces tou-

chantes vertus se perpétueront d'âge en âge. Aimés de Dieu, chéris des hommes, leurs enfans se transmettront, avec la gloire de leurs pères, les bénédictions du pauvre, le plus précieux des héritages.

Voilà, mes frères, les devoirs que la religion vous impose à l'égard des pauvres. Examinons dans quel esprit vous devez les remplir.

SECONDE PARTIE.

Dans quel esprit devons-nous remplir nos devoirs envers les pauvres? Dans l'esprit de la foi.

L'esprit de la foi est nécessaire, 1°. pour assurer le mérite de nos œuvres; 2°. pour assurer l'accomplissement de nos devoirs.

1°. Pour assurer le mérite de nos œuvres. Je parle ici du mérite surnaturel, qui seul peut donner droit aux

récompenses éternelles. Vous ne l'ignorez pas, chrétiens; le ciel n'est promis qu'aux actions qui se font en vue de Dieu, et par Jésus-Christ. Il n'est pas sous le ciel un autre nom donné aux hommes pour se sauver; et lui-même nous le déclare : Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien; *sine me nihil potestis facere* (1). Vous donc, hommes sensibles, qui vous livrez avec bonheur aux penchans si doux d'un naturel heureux, d'une ame compatissante, nous ne vous dirons pas : Méprisez ces touchantes affections, qui plaisent toujours à Dieu, parce qu'elles sont son ouvrage. Non. Soyez fidèles à les écouter, et généreux pour les suivre; mais imprimez-leur le caractère divin de la charité. Pourquoi vous arrêter à la créature, tandis que vous pouvez vous élever jusqu'à Dieu? Que la charité, dominant tous

(1) Joan. xv, 5.

les autres motifs, soit toujours la fin dernière et souveraine de vos œuvres; et vous viendrez avec assurance en demander le prix à Dieu, puisque ce sera pour lui que vous aurez agi. *Ego merces tua magna nimis* (1).

Mais, s'il est des hommes que la seule bonté du cœur dévoue au soulagement de leurs frères, viendrions-nous calomnier leurs sentimens, et disputer aux malheureux les consolations qu'ils leur prodiguent? A Dieu ne plaise, mes frères; nous leur dirons : Loin d'abandonner les indigens, multipliez, s'il se peut, vos bienfaits. La religion regarde avec respect cette compassion pour le malheur, cette bonté de la nature, traits augustes de la ressemblance divine. Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu, pourquoi refuseriez-vous d'y entrer? pourquoi perdre la plus pré-

(1) Gen. xv, 1.

cieuse des récompenses, en dédaignant de sanctifier par la foi les vertus qui vous honorent? La bienfaisance vous laisse seuls; la charité vous uniroit à Dieu : la bienfaisance vous procure des consolations toujours foibles, passagères et souvent mêlées d'amertumes; levez les yeux vers le ciel, c'est-là qu'une couronne vous est présentée; et du moins, si la grâce ne parle point encore à votre cœur, appelez-la par vos prières. Les pauvres aussi prieront pour vous; et leurs vœux, unis à vos œuvres, vous obtiendront tôt ou tard cette foi, qui, opérant par la charité, doit vous assurer le prix du bien que vous aurez fait. *Ego merces tua magna nimis.*

2°. Je dis encore que l'esprit de la foi est nécessaire pour assurer l'accomplissement de nos devoirs envers les pauvres. En effet, mes frères, sans la lumière de la foi, les hommes ne connoîtroient pas même leurs devoirs envers

les

les pauvres; sans les motifs de la foi, ou ils ne les rempliroient pas, ou ils ne les rempliroient qu'imparfaitement.

Qu'est-il besoin, nous dit-on tous les jours, de faire descendre une loi du ciel en faveur des indigens? La nature nous avertit que le pauvre est notre frère : ne suffit-il pas d'être homme, pour s'unir à toutes les douleurs humaines, et trouver son bonheur à les soulager? Mais sans doute il nous sera permis de demander à notre tour, qui nous apprit à entendre le langage de la nature, et à lire dans notre propre cœur. Parcourez l'histoire du genre humain avant la naissance du christianisme : quelle idée se faisoit-on, je ne dis pas des devoirs envers les malheureux, mais des premiers rapports des hommes entre eux, et des liens les plus sacrés de la nature? Partout vous verrez la nature outragée, la bienveillance générale inconnue, ou resserrée

dans les bornes de chaque société particulière; le droit de la guerre réduit à la destruction, ou à la servitude, plus cruelle que la mort même; l'esclave abandonné sans défense à la cruauté de son maître, à son avarice, à tous les outrages; l'épouse tristement captive, et la maternité sans honneurs; le sang des enfans livré aux caprices des pères, ou aux calculs d'une politique barbare; le meurtre ensanglantant les jeux publics; et, d'un bout de l'univers à l'autre, les autels de la divinité ruisselant du sang de l'innocence, dont ils devoient être l'asile. Voilà ce que furent les hommes durant la suite de tant de siècles, non pas au fond des forêts, non pas dans les pays sauvages, mais dans ces contrées fameuses éclairées par la philosophie et policées par tous les arts. Quelle puissance donna donc enfin une voix à l'humanité, assura quelques droits à la foiblesse et au

malheur? N'est-ce pas la religion de Jésus-Christ? Elle a changé la face du monde. N'est-ce pas elle qui fit disparoître les législations barbares, avec les cultes sanguinaires? Seule, pendant dix-huit siècles entiers, elle a soutenu l'infortune, soulagé l'indigence, et préparé les vertus mêmes du siècle qui devoit la méconnoître. La bienfaisance n'a paru qu'à la suite de la charité. Nous n'avons connu l'humanité qu'après la loi de Jésus-Christ; et la morale si touchante dont notre siècle se fait gloire, se compose des lambeaux de l'Évangile, dont nous avons déchiré le titre.

Mais, si la philosophie peut répéter les leçons divines de la foi, elle ne sauroit inspirer la force de les pratiquer; et les vertus qu'elle fait naître resteront toujours imparfaites. Non, non; ce n'est pas assez de parler en termes pompeux des affections et des devoirs; il faut une

règle aux affections; il faut une base aux devoirs, et des motifs aux sacrifices. Les hommes ont besoin de voir au-dessus d'eux un maître qui leur impose ses lois avec une autorité souveraine; un témoin qui en éclaire l'observation; un juge enfin qui doit leur rendre un jour et le bien et le mal qu'ils auront fait à leurs frères, fût-ce dans les déserts ou dans les ténèbres de la nuit.

L'erreur ou plutôt le crime de notre siècle fut de vouloir nous séparer de Dieu; de vouloir être sans Dieu sages et bons, et maintenir la société, tandis qu'on en brisoit le lien nécessaire en bannissant le Père commun.

Il se sont séparés de vous, ô lumière qui éclairez tout homme venant au monde! et les sages ont perdu leur sagesse; et ils ont contesté jusqu'à la réalité de la vertu; et, après avoir disputé sur tous les principes, ils se sont arrêtés à l'indifférence pour tous les de-

voirs. *Abierunt in confusionem fabricatores errorum* (1).

Ils se sont séparés de vous, Législateur souverain, source unique de toute autorité sur la terre : et le monde civilisé s'est troublé ; les lois ont perdu leur majesté, le pouvoir sa garantie ; les trônes se sont ébranlés ; la confusion a passé de l'Etat dans la famille, et jusqu'au sein de la religion : et au bel ordre établi par votre Providence a succédé l'anarchie politique, domestique et religieuse. *Abierunt in confusionem fabricatores errorum.*

Il se sont séparés de vous, principe unique de toute bonté, de tout amour ; et ils n'ont plus aimé qu'eux-mêmes : tous les rapports se sont confondus ; et l'intérêt personnel, consacré comme unique loi, se trouve enfin la seule vertu que l'on nous laisse, la seule ressource

(1) Is. XLV, 16.

que l'on prépare au malheureux, après lui avoir ravi l'Evangile qui le console, et la charité qui le soulage. *Abierunt in confusionem fabricatores errorum.*

Génération infortunée, vous avez repoussé la charité en invoquant la bienfaisance; et l'égoïsme s'est montré. Par lui l'on ne connoît plus ni la religion, ni l'humanité, ni le devoir: un luxe désordonné tarit la source des bienfaits. Les mœurs publiques, précipitées vers leur ruine, réclament plus que jamais l'appui de la religion; et c'est alors que l'on voudroit la rejeter comme inutile.

Ah! cette religion sainte nous laisse nous enorgueillir de notre humanité, de nos vertus; mais elle en appelle de nos jugemens: elle en appelle à ces tristes dépôts de toutes les misères humaines, d'où s'exilèrent avec elle la consolation et l'espérance; elle en appelle au lit des mourans, où la philosophie se tait, où la bienfaisance n'a plus rien à don-

ner, tandis que la croix de Jésus-Christ et les prières de son Eglise adoucissent les derniers momens, et préservent du désespoir; elle en appelle à ces cachots, où elle fait descendre tour à tour la résignation et le repentir; elle en appelle à l'échafaud, où la victime des lois humaines va mourir sans espérance comme sans remords, si la religion ne la recueille dans son naufrage. Combien de fois ne l'a-t-on pas vue fléchir le farouche assassin, tirer des larmes au meurtrier, effacer l'horreur de son crime, par le spectacle attendrissant de ses regrets, et jusque dans l'ignominie du supplice, lui faire trouver le commencement de son triomphe.

Que ce soit donc la charité qui vous anime; non-seulement vous ferez le bien, mais vous le ferez parfaitement, je veux dire purement, constamment, généreusement.

Parmi ceux qui se laissent guider

à d'autres motifs, quelques-uns, pleins de faste et d'orgueil, ne cherchent que les hommages des hommes. Il faut que leurs bienfaits retentissent dans les places publiques, et soient proclamés par mille voix ; *ut honorificentur ab hominibus* (1). Pour vous, contens des regards de Dieu, heureux de lui obéir et de lui plaire, vous lui garderez le secret du bien que sa charité vous inspire. Votre main gauche ignorera ce qu'aura fait votre main droite; et votre Père, qui voit dans le secret, vous rendra le prix de vos œuvres : *Pater tuus reddet tibi* (2).

D'autres, plus excusables dans leur erreur, se complairont dans les bénédictions du pauvre, dans ses hommages, dans son amour. Mais quelle surprise, quelle douleur, lorsqu'avec l'indigence, ils trouvent quelquefois tous les vices

(1) Matth. VI, 2.
(2) *Ibid.* 4.

réunis; l'insensibilité à côté de la misère; et, au lieu de la reconnoissance, sur laquelle ils aiment à compter, l'ingratitude, à laquelle il faut s'attendre presque toujours. Alors le cœur se glace, la bienfaisance perd son attrait; et l'on a vu plus d'une fois ces ardens amis de l'humanité finir par une indifférence désolante, ou une misantropie décidée. Pour vous, en soulageant le pauvre, adressez votre offrande à Dieu; et si les pauvres sont ingrats, lui-même s'est chargé de la reconnoissance. *Pater tuus reddet tibi.*

Ajoutons que la charité est le seul motif qui agisse en tout temps, en toute circonstance; le seul qui réponde à tout, qui triomphe de tout; le seul enfin qui consacre l'homme tout entier au bonheur et au salut de ses frères. L'humanité compatit, la bienfaisance répand des consolations, des secours; la charité seule se dévoue, et c'est par ce dévoue-

nient que la religion de Jésus-Christ opéra tous ses miracles.

O vous qui balancez peut-être à l'adorer et à la suivre, cette religion plus aimante encore que sublime, toujours active, toujours féconde, comme le Dieu dont elle émane, voyez-la s'élever sur ce globe désolé, semblable à l'astre bienfaisant dont la lumière tranquille et vivifiante fait naître, conserve, embellit tout dans l'univers. A sa présence, les vertus naissent et se multiplient; la terre semble renouvelée par les bénédictions du ciel, et les bienfaits de la charité. De foibles vierges foulent aux pieds les attraits du plaisir et les délices de la vie : par elles, l'enfance est instruite, l'indigence est soulagée, les mourans sont consolés. Chaque hameau a son pasteur; que son ministère est sublime! il sera l'appui de la vertu, le père des pauvres, et l'ami de tous les malheureux! et jusqu'au sommet des

montagnes, au sein des neiges éternelles, la religion plaça ses sentinelles pour veiller sur le voyageur qui s'égare. Aimable et sainte religion, je vous vois descendre du palais du riche dans la chaumière du pauvre; du sein des cités, vous volez au fond des déserts; vous portez vos bienfaits partout où le soleil fait pénétrer ses rayons! Que dis-je? jusqu'au fond des abîmes. Quand la cupidité va ravir des trésors aux entrailles de la terre; à la suite de l'avarice, je vois descendre la religion, aussi passionnée pour les ames, que l'homme avide l'est pour l'or; et les victimes englouties dans ces tombeaux des vivans, bénissent encore la charité qui leur y fait trouver des apôtres.

Croiroit-on, ô mon Dieu! que cette foi si consolante puisse encore trouver des indifférens ou des ennemis? Ah! s'ils résistent à tant de lumières, il ne nous reste plus, mes frères, qu'à leur offrir

le défi solennel que présentoit autrefois le prophète Elie aux faux prophètes de Baal. Ce n'est point par des discours que se démontre la vertu, c'est par les œuvres. Invoquez donc cette sagesse dont vous vous êtes faits les apôtres; *invocate nomina deorum vestrorum* (1). Voilà les prodiges de la religion, essayez de les imiter.

Que le culte et les honneurs demeurent à la doctrine, qui, embrasant les ames d'un feu sacré, les dévoue au bonheur de leurs frères et au bien de la société. *Qui exaudierit per ignem, ipse sit Deus.* Allez à votre tour, ainsi que les ministres de Jésus-Christ, porter au peuple des campagnes les lumières et les consolations. Bornez comme eux votre fortune à la plus pauvre subsistance; votre gloire à veiller sur l'indigent, à catéchiser l'enfance, à consoler les mou-

(1) III. Reg. XVIII, 24.

rans ; et quand vos forces épuisées ne seconderont plus votre zèle, que l'on vous voie en cheveux blancs, assis au milieu d'un peuple grossier, l'instruire, le consoler, et partager avec lui le plus rigoureux nécessaire. Ce n'est pas tout encore ; volez au-delà de l'Océan, pour évangéliser des sauvages, et mourir avec joie par leurs mains : osez, sans armes et sans défense, affronter les rois barbares pour briser les chaînes de vos frères : quittez tout pour vivre et mourir au service des malheureux. Dans ce sexe, quelquefois trop docile à de dangereuses leçons, essayez de former des émules des vierges de Jésus-Christ : qu'elles se dévouent dans nos hôpitaux au service des indigens ; qu'elles n'aient plus d'autre spectacle que celui des misères humaines, d'autre plaisir que de veiller au lit des malades et de soulager leurs douleurs, d'autre espérance que d'achever dans les travaux le sacrifice

d'une vie dont la charité ne fait plus qu'un martyre continuel. Alors peut-être il vous sera permis de placer votre morale à côté de la foi, et de commencer le parallèle.

Pour vous, mes frères, qui connoissez l'excellence de la charité chrétienne, souffrez qu'en finissant nous vous adressions ces paroles du prophète Daniel au Roi de Babylone : Et maintenant que mon conseil trouve grâce devant vous : *consilium meum placeat tibi.* Rachetez vos péchés par l'aumône. *Peccata tua eleemosynis redime* (1). Ce n'est pas tout de vivre ici-bas dans l'abondance et la prospérité. Que vous serviroit d'avoir gagné, d'avoir possédé le monde entier, si vous veniez à perdre votre ame? Vous ne serez que passer dans ces domaines ennoblis par vos noms; peut-être un âge avancé ou des

(1) Dan. IV, 24.

infirmités prématurées vous avertissent déjà que le jour du Seigneur est proche. Quelque élevé que vous soyez, votre gloire ne descendra point avec vous : *non descendet cum eo gloria ejus* (1). Vous irez seul, dépouillé, saisi d'épouvante, dans la région des ténèbres et des ombres de la mort. Au dernier jour, lorsque Dieu vous évoquera de la poussière des tombeaux, vos titres et vos honneurs ne vous accompagneront pas; les vertus seules revivront avec les crimes. Alors l'ame charitable, revêtue de ses œuvres comme d'un ornement de gloire, brillera des splendeurs divines. Les pauvres consolés par ses soins descendront du sein d'Abraham pour la porter en triomphe aux pieds du souverain juge. Rendez-vous dignes de ce bonheur; et suivant l'ordre de Jésus-Christ, faites-vous avec vos ri-

(1) Ps. XLVIII, 18.

chesses des amis qui vous introduisent dans les tabernacles éternels (1). Ainsi soit-il.

(1) Luc. XVI, 9.

SERMON

POUR

L'OEUVRE DES SAVOYARDS,

PRÊCHÉ

DANS L'ÉGLISE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES,

LE 22 DÉCEMBRE 1817.

Euntes renuntiate quæ vidistis, pauperes evangelizantur.

Allez, et racontez ce que vous avez vu : l'Evangile est annoncé aux pauvres. Luc. VII, 22.

A la vue de cette assemblée, n'êtes-vous pas frappés, mes frères, d'une sainte et religieuse admiration? D'un côté, se présente tout ce que le monde a de plus illustre et de plus grand ; de

l'autre, ce que l'humanité peut offrir de plus touchant; la pauvreté, la jeunesse et l'abandon. Ici la fortune, la naissance, l'élévation; là, une foule indigente et toujours dédaignée, dont le riche n'ose même approcher, et qui ne peut se rencontrer avec vous que dans les temples. Le monde vous demandera peut-être quel motif impérieux, quel puissant intérêt peut réunir des extrémités si opposées; vous lui répondrez : Les pauvres sont évangélisés; *pauperes evangelizantur*. Voici le triomphe de la religion. Touchés d'un zèle vraiment chrétien pour le salut des ames, frappés des malheurs que la dépravation de tout un peuple attireroit sur la société, les riches ont quitté leurs demeures, les grands descendent de leurs palais, à la suite d'une Princesse auguste, que l'on voit toujours accourir la première aux gémissemens de la religion et de l'humanité. Ils viennent assurer aux pauvres l'in-

struction religieuse; ils viennent, comme ces célestes intelligences, toujours occupées à éclairer les hommes dans leurs ténèbres ou à les consoler dans leurs douleurs; ils viennent, comme les enfans du Père céleste, qui ne dédaigne aucune des ames qu'il a formées, et se plaît à manifester sa grandeur par l'étendue de ses bienfaits. *Pauperes evangelizantur.*

Honneur donc à cette religion divine, à qui le riche doit ses vertus, et le pauvre la lumière qui le dirige, avec les sentimens qui le sanctifient. Honneur à ce lien sacré qui rapproche le riche de l'indigent, le foible du puissant, et réunit tous les humains comme les enfans d'une même famille, dans la connoissance et l'amour du Père commun.

Sans doute vous n'attendez pas, Messieurs, les recherches de l'éloquence humaine dans le sujet le plus modeste et le plus humble qui se puisse traiter dans les chaires chrétiennes. Au milieu

des pauvres qui vous entourent, vous ne voulez d'autre langage que celui de la plus simple piété. C'est aussi le seul que nous prétendions vous adresser. Nous vous exposerons d'abord la nécessité de continuer à ces enfans l'instruction religieuse que déjà vos secours leur procurent. Nous vous raconterons ensuite ce que le zèle a déjà fait pour seconder votre charité. Esprit saint, vous seul avez inspiré cette utile institution. Tout ici doit être votre ouvrage. Donnez-nous de convaincre les esprits, de toucher les cœurs, et nous aurons été assez éloquens. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le zèle du salut des ames, votre intérêt et celui de la société, tels sont les motifs qui doivent nous déterminer à continuer à ces enfans l'instruction religieuse. Entre tous les enfans des pauvres, il n'en est point de plus abandon-

nés que ceux dont nous plaidons ici la cause. Sans famille, sans domicile fixe, errans par état et par nécessité, ils n'appartiennent à aucune paroisse et n'ont droit à aucune école; ils n'oseroient, couverts des lambeaux de l'indigence, se présenter à aucune réunion commune : les instructions mêmes établies en leur faveur, ils ne pourroient les fréquenter, s'ils n'y trouvoient le pain que chaque jour ils sont obligés de se procurer par le travail; et il faut que la religion les dédommage du temps qu'ils lui ont consacré. Ainsi le Sauveur du monde s'attendrissoit sur le peuple qui le suivoit. *Nourrissez-les*, disoit-il à ses disciples; *date illis vos manducare* (1); car ils n'ont pas d'autre ressource; *non habent quod manducent* (2). Si vous pouviez les abandonner, mes frères, ils se

(1) Matth. XIV, 16.
(2) *Ibid.* XV, 32.

trouveroient donc privés de toute instruction religieuse, et par un malheur inoui dans une société chrétienne, réduits à vivre et à mourir sans religion et sans Dieu. Est-il parmi vous des chrétiens profondément pénétrés de la nécessité de connoître Dieu, du bonheur de l'aimer et de le servir; des chrétiens qui envisagent Jésus-Christ même dans le pauvre, et qui connoissent le prix des ames? C'est à eux que nous présenterons d'abord ces enfans de Dieu.

Hélas! depuis le jour qui leur ravit le prêtre vertueux que la religion leur avoit donné pour père (1), ils erroient dans cette capitale, livrés à toutes les séductions, à tous les périls. En vain la charité s'empressoit, après le naufrage, de recueillir tous les débris; ils avoient échappé à la charité même. Je me trom-

(1) M. l'abbé de Fénélon, qui périt sur l'échafaud en 1794.

pe, la charité gémissoit ; mais l'étendue de cette œuvre et les secours qu'elle exige, intimida long-temps le zèle. En vain les temples se rouvroient, et la parole de Dieu retentissoit de toutes parts : eux seuls, depuis vingt-cinq années, restoient abandonnés, sans personne qui leur enseignât qu'il y a un Dieu, qu'ils ont une ame ; qu'il existe des devoirs qu'il faut remplir, des lois qu'il faut observer, un paradis qu'il faut gagner. Consentirez-vous, mes frères, qu'ils retombent dans ces ténèbres dont ils commencent à sortir, et qu'ils restent pour toujours voués à l'ignorance et à tous les vices ? C'est à vous que s'adresse aujourd'hui la religion, la religion à qui vous les avez rendus, et qui, après avoir pleuré leur perte, s'est réjouie de leur retour. C'est elle qui vous sollicite en leur faveur. Sous ces dehors humilians, sous cet appareil de l'indigence, elle vous montre des ames créées à l'image de

Dieu, rachetées de son sang, destinées à le posséder. Les anges veillent à leur garde, un trône les attend dans le ciel; faudra-t-il qu'ils en soient privés, et qu'après une vie de misères et de douleurs, ils n'obtiennent pas une vie meilleure, cette vie éternelle pour laquelle ils furent créés?

Eh quoi! des débris de son sacerdoce l'Eglise de France envoie encore des apôtres vers les nations les plus éloignées! Du sein de cette maison, sanctuaire du zèle apostolique, des prêtres, embrasés par la charité, vont évangéliser les Barbares et poursuivre le Sauvage au fond de ses forêts, pour le conquérir à Jésus-Christ. Et au milieu de vous, à la porte de vos maisons et de vos temples, une génération s'élève qui ne connoîtra pas même Dieu! Etrangère à toute religion, à toute morale, elle manquera des notions primitives dont le Sauvage n'est pas privé. Ah! si la réunion de tous les

périls

périls qui rendroient leur perte inévitable, sont des titres à votre compassion, nous n'avons que trop de droits de la réclamer en leur faveur ! Considérez leur condition.

Au milieu de cette capitale, centre de la corruption et de l'impiété, leur demeure est sur les places publiques. C'est-là qu'ils sont témoins de tous les scandales que multiplient l'effronterie du vice et la licence de toutes les passions. Voilà les seules écoles qu'ils fréquentent.

Tout ce qu'il y a de plus grossier dans la multitude, de plus vil, de plus rebuté dans l'espèce humaine, voilà leurs maîtres et leur société. Leurs travaux mêmes ne les sauvent point du désœuvrement, et la rigueur des temps les condamne souvent à une dangereuse mendicité. En un mot, rien pour la vertu; tout ce qui peut porter au vice, voilà la seule éducation qu'ils trouvent parmi nous.

Et cependant cette ville s'honore de compter une foule d'ames généreuses et chrétiennes ! Votre zèle multiplie chaque jour les établissemens pour la jeunesse indigente. Mais tandis que nous oublions ces infortunés, ils restent à la discrétion de quiconque veut s'en emparer. Un artisan de crimes cherche-t-il des disciples dont il puisse corrompre la jeunesse, c'est parmi ces enfans abandonnés qu'il va choisir ses victimes. Faut-il préparer un forfait ou en faire disparoître les traces ? le malfaiteur s'adresse à ces malheureux, dont il est si facile de tromper la simplicité. Vous frémiriez, chrétiens, si vous pouviez connoître tous les piéges dont leur jeunesse est environnée. Qu'il vous suffise de savoir qu'ils seront à la solde de tous les vices et de tous les crimes, si la religion ne les protége. Et maintenant, je vous demande qui de vous pourroit penser que leurs intérêts soient totale-

ment séparés des nôtres? Est-il indifférent à la tranquillité générale que tout ce peuple croie à une religion, reconnoisse quelques principes, ou qu'il vive sans foi, sans loi, sans autre frein que la crainte des chaînes et des bourreaux? Remarquez-le, chrétiens, nous ne vous parlons pas de ces enfans du peuple, fixés par leurs travaux dans la maison paternelle. Sans famille, sans surveillans, ceux-ci se trouvent partout et ne sont fixés nulle part. Vous les trouvez dans la capitale et dans les provinces, dans les villes et dans les campagnes, dans les places publiques, et jusque dans vos maisons. Dressés, dès leur enfance, à pénétrer partout, ils s'échappent avec la même facilité; c'est une sorte de tribu toujours errante, qui, par son obscurité, son indigence, son genre de vie, se dérobe aisément à la vigilance la plus active.

Ce n'est donc pas ici une de ces bon-

nes œuvres isolées dans leur objet, ou bornées dans leur utilité; c'est une institution d'utilité publique, aussi nécessaire à la société, qu'elle est touchante et sacrée aux yeux de la religion. Et si la charité ne l'avoit déjà fondée, l'ordre public, la sûreté commune, tous vos intérêts vous commanderoient de l'établir.

Allons encore plus loin; oublions pour un moment ces considérations particulières. Quand il ne s'agiroit que d'arracher à la dépravation une classe nombreuse du peuple; cet unique, mais puissant motif, surtout dans les circonstances où nous sommes, mériteroit tout votre intérêt. Oui, tous vos intérêts vous le commandent. Oui, tant que notre voix pourra se faire entendre, nous ne cesserons de vous le répéter. Hâtez-vous d'arrêter la dépravation populaire; elle croît, elle s'étend, et déjà vous enveloppe de toutes parts.

Jetez les yeux autour de vous; voyez comme les doctrines licencieuses et désolantes s'établissent et s'enracinent parmi la multitude. Interrogez vos pasteurs, ils vous diront que chaque jour voit multiplier le nombre de ces unions scandaleuses, dont la religion n'a point sanctifié les liens; de ces enfans dévoués à l'impiété dès leur naissance, et sur lesquels le nom de Dieu ne fut jamais invoqué; de ces familles où la religion n'est connue que par les outrages et les blasphêmes dont elle est l'objet. Ainsi s'élève dans vos cités une race d'hommes inconnus jusqu'à nous; des hommes unissant la grossièreté de l'ignorance à une impiété farouche; qui ne connoissent d'autre droit que la force, d'autre Dieu que l'intérêt, d'autre loi que les appétits brutaux de la nature; des hommes entraînés vers le crime par l'instinct horrible du mal, qui est le dernier terme de la dépravation hu-

maine; pour qui les forfaits sont un besoin, et le bouleversement un intérêt toujours présent.

Ah! que l'impiété triomphe et se félicite : *gaude et lætare, filia Edom* (1). Le peuple s'éloigne des temples de Dieu; mais il fréquente les théâtres licencieux, et tous les lieux de dissolution. Il n'apprend plus les élémens de la foi de ses pères; mais il se nourrit de ces productions empoisonnées qui irritent son indépendance, et déchaînent toutes ses passions. Il déserte les instructions saintes, où il apprenoit la patience dans ses travaux, la soumission, l'amour du Prince; vous savez quelles leçons il reçoit, et ce qu'on a droit d'en attendre. Que l'impie se réjouisse donc; *gaude et lætare, filia Edom* : ou plutôt qu'il tremble de recueillir les fruits amers qu'il a semés; et que lui-même

(1) Jerem. Lament. IV, 21.

s'unisse à nous, pour détourner de trop justes présages.

Portez encore plus loin vos regards: avez-vous contemplé ces campagnes désolées, où la religion ne fait plus entendre sa voix? Nous ne vous demanderons pas ce que sont devenues l'innocence, la simplicité, la probité dont elles furent si long-temps l'asile; l'impiété a tout détruit; elle a flétri les ames; elle a su dégrader jusqu'aux sentimens les plus doux de la nature.

Et vous, mes frères, en qui la religion, l'éducation, la bonté du cœur ont si parfaitement développé ces nobles et touchantes affections, dites quel effroi vous saisit en voyant comment, en cessant d'être chrétiens, plusieurs ont presque cessé d'être hommes! Qu'avez-vous vu dans l'intérieur des familles? L'indépendance, la violence, les outrages: des enfans qui sont un fardeau pour d'avares parens, et sou-

vent plus négligés que les animaux qui les servent : des pères méconnus, délaissés dans leur vieillesse, traînant leur mendicité à la porte d'un fils ingrat, qui jouit insolemment du fruit des travaux paternels : des liens les plus sacrés foulés aux pieds, outragés impunément par les attentats les plus révoltans. Chaque jour des récits lamentables, le crime se débordant comme un torrent, avec des caractères que l'imagination n'ose même se retracer; crimes, pour le dire en passant, dont le moindre est le suicide, autrefois inconnu au peuple, aujourd'hui devenu vulgaire.

Reconnoissons-le donc enfin; un peuple sans Dieu est nécessairement un peuple sans morale. Le riche prendra de l'athéisme ce qui favorise ses penchans; le pauvre y puisera l'oubli de tout devoir, et de tout sentiment humain. Dans les riches, l'athéisme

produit les vices; dans le peuple, il enfante tous les crimes. Si la religion se tait pour le peuple, toute lumière s'éteint, toute morale finit. Il n'est pas d'institution qui résiste à l'athéisme devenu populaire. Alors vient la barbarie; non pas la barbarie qui naît de l'ignorance, mais celle qui a pour principe le mépris de toute vérité, de toute vertu, et pour effet inévitable, le renversement de tout ce qui est légitime, nécessaire et sacré parmi les hommes.

SECONDE PARTIE.

Pardonnez, ames fidèles, et vous surtout, auguste fille de saint Louis, si jusqu'ici nous vous avons offert de sombres et lugubres tableaux, trop affligeans pour votre piété. Je parle à un siècle indifférent; la vérité n'a pas trop de toute sa force pour l'émouvoir : hélas! que pourront nos foibles discours, lorsque

tous les châtimens du ciel et tous les prodiges de sa miséricorde le trouvent encore insensible? Mais il est temps de vous présenter des images plus douces et plus dignes de vos regards.

A quelques dangers que cette jeunesse soit exposée, il faut l'avouer, on trouve encore en eux la simplicité, la probité, la droiture, qui ont toujours caractérisé ce bon peuple. Mais, mes frères, ce sont-là les dernières traces de l'ancienne foi; déjà même elles commencent à s'affoiblir : voulez-vous les laisser effacer. Permettrez-vous que la licence et l'abandon viennent enfin y substituer les habitudes de l'athéisme? Les passions, le besoin, l'ignorance sont les trois grandes tentations de l'humanité; quand elles se trouvent réunies, il n'est point de naturel heureux qu'elles ne pervertissent tôt ou tard. Aussi, cette Providence, sans laquelle un passereau ne tombe pas du ciel, a

veillé sur ces pauvres enfans. Ils reçoivent enfin l'instruction dont ils furent si long-temps privés. Ne nous demandez pas quel sage, quel ami de l'humanité s'est abaissé jusqu'à eux. Dans ce siècle de philosophie et de lumières, le philosophe, tranquille au sein de l'étude et du loisir, disserte éloquemment sur la morale. Le riche mondain encourage de son superflu quelques institutions utiles. Mais s'il faut dévouer son repos, ses soins, sa personne; s'environner de ce qu'il y a de plus délaissé dans la jeunesse indigente; leur faire répéter péniblement les élémens des premières vérités, sans se rebuter jamais; les suivre au dehors avec une sollicitude paternelle, et, après avoir épuisé ses propres jouissances, venir solliciter de la charité publique, de quoi leur payer leur présence aux leçons qu'on leur prodigue; ah! mes frères, ne demandons rien de pareil à la

sagesse purement humaine ; il n'en existe aucun exemple parmi les sages anciens ni modernes. Pour un tel dévouement, il faut voir dans le malheureux autre chose que sa misère : ce sont les ames qu'il faut envisager ; ce sont les ames qu'il faut apprécier dans les idées sublimes de la foi. C'est le ciel qu'il faut chercher ; voilà le seul prix qui puisse inspirer et payer de pareils soins.

Mais l'incrédule demandera peut-être ce qu'on leur apprend de si utile? Nous répondrons avec simplicité : on s'efforce d'effacer de leur esprit ces maximes si souvent inculquées au peuple; que l'intérêt est la loi suprême; que la richesse et le pouvoir sont des usurpations sur les droits du pauvre ; qu'il faut par tous les moyens jouir de la vie présente, parce qu'il n'y a rien au-delà. On étouffe dans leur cœur ces dispositions dont on a si long-temps nourri

la multitude; l'indépendance de toute autorité, la haine de toute prééminence, et la cupidité, jalouse de tous les biens dont ils sont privés.

On leur enseigne enfin d'autres maximes, que l'impiété ne leur enseigne point : Tu ne tueras pas; tu ne déroberas pas le bien d'autrui; tu ne désireras rien de ce qui est à lui.—Craignez Dieu, et honorez le Roi.—Celui qui ne travaille pas ne mérite pas le pain qui le nourrit. Enfin, on ne se lasse point de leur répéter, que, si le crime échappe aux yeux des hommes, il n'est ni désert ni ténèbres qui puissent le dérober aux yeux de Dieu et à ses châtimens. C'est la seule civilisation dont ils soient susceptibles, et il n'est que la religion qui civilise ainsi les hommes. Telle est l'instruction que reçoivent aujourd'hui plus de cinq cents de ces enfans dans diverses paroisses de cette capitale, sous les auspices et par le zèle de

leurs charitables pasteurs. Une année s'est écoulée, mes frères, depuis que nous vous l'avions promis au nom de la piété; elle a tenu ses engagemens, grâce à vos bienfaits, et elle vous demande aujourd'hui les moyens de continuer. Dieu vous a bénis, mes frères : les dons de votre charité ont attiré toutes ses grâces sur ces enfans. Leur docilité, leur droiture, ont consolé le zèle qui se devouoit à les instruire. Non-seulement la jeunesse est accourue, mais les pères y paroissent accompagnés de leurs enfans : des vieillards encore pleins du souvenir de l'abbé de Fénélon, sont venus fidèlement s'associer aux leçons destinées pour l'enfance.

On a vu toute cette jeunesse invoquer avec amour le père qu'ils ont dans le ciel, assister aux mystères sacrés avec décence et modestie, et prendre sa place avec le peuple chrétien dans nos pompes les plus solennelles.

Aux grandes idées de Dieu et de l'éternité, on les a vus frappés et comme sortant d'un profond sommeil; au simple récit de la vie et des souffrances du Sauveur, plusieurs étoient émus, fondoient en larmes, et se sont convertis; et ce qui touchera plus encore votre piété, il en est qui par une mort édifiante, ont déjà donné des gages des bédictions que Dieu prépare à votre persévérance. Quelle est donc cette religion qui parle également à toutes les ames; qui charmoit le génie des Bossuet, des Fénélon, et va toucher le cœur du laboureur, du pâtre, du pauvre savoyard; qui leur fait trouver des larmes, et leur inspire des vertus? Non, elle n'est point l'ouvrage de l'homme; elle est l'ouvrage du Dieu qui a créé le cœur de l'homme, et qui s'en est réservé la conduite.

Enfin l'amendement des mœurs a permis de les admettre aux sacremens.

Grâce au zèle d'un pasteur aussi admirable par sa charité généreuse, qu'il le fut par sa constance inébranlable dans les persécutions et dans l'exil (1), ce temple a revu ces modestes solennités qui faisoient la joie de l'abbé de Fénélon; le ciel s'est réjoui, l'Eglise a été consolée, et la piété attendrie admiroit la Providence, qui garde les foibles et les petits parmi tant de périls, et qui les a conduits, revêtus d'innocence et de piété, aux sources du salut et de la vie dont ils sembloient éloignés pour toujours. Il en est même dont les heureuses dispositions ont appelé une attention particulière. Un atelier a été ouvert; il est devenu le moyen d'une utile émulation. Un petit nombre d'enfans choisis y trouvent le travail, le pain, l'instruction; et nous devons le dire à la gloire de la

(1) M. l'abbé Desjardins, alors curé, et depuis vicaire général de Paris.

grâce de Dieu, dociles à tant de soins, ils sont devenus les modèles des catéchismes qu'ils fréquentent. Aussi, lorsqu'au temps accoutumé, tout ce peuple est retourné dans ses montagnes, ils ont raconté ce que Dieu avoit fait en leur faveur. Leurs parens chrétiens ont béni le ciel, et de vénérables pasteurs nous ont transmis, avec l'expression de leur touchante reconnoissance, leurs vœux pour le maintien de cette utile institution.

C'est à vous, mes frères, que s'adressent et leur reconnoissance et leurs vœux. Sans votre charité, sans vos bienfaits, les instructions n'auroient pu même s'établir. Et vous, pauvres enfans, vous voyez que Dieu ne vous a point abandonnés : vous vivez aujourd'hui sous un Roi que le pauvre n'implora jamais en vain, et qui daigne se déclarer, par ses bienfaits, le premier de vos protecteurs. De retour dans vos montagnes, vous

racouterez à vos pères étonnés que vous avez vu les Princesses de l'auguste maison de France venir au pied des autels s'attendrir sur votre abandon. Répétez, bénissez chaque jour ces noms si chers à tous les cœurs religieux et françois; mais surtout bénissez Dieu qui vous suscite de tels bienfaiteurs, et fuyez à jamais l'irréligion, l'oisiveté, et tous ces vices grossiers qui vous rendroient indignes de l'intérêt des hommes et des miséricordes du ciel.

Nous osons l'espérer, mes frères, vous honorerez toujours de votre intérêt cette œuvre, que l'on doit appeler non-seulement excellemment chrétienne, non-seulement utile, mais indispensable et nécessaire. Heureux ceux que Dieu a jugés dignes d'y concourir par leurs travaux! Pour nous, nous ne sommes ici que les organes de vos pasteurs et des chrétiens pieux à qui elle fut confiée. Si du moins le prêtre saint,

dont le nom l'avoit ennoblie, avoit son tombeau parmi nous, peut-être de ses cendres révérées, comme autrefois de celles d'Elisée, une vertu sortiroit qui ranimeroit la charité, et rendroit la vie à une œuvre qui fut son ouvrage. Mais, hélas! cet homme de paix que le paganisme auroit enseveli avec honneur au pied des autels de la Concorde ou de la Pitié, n'a pas même un tombeau parmi nous; et il partage cette destinée avec d'autres victimes que la religion, nous l'espérons, doit placer un jour sur ses autels. Que du haut du ciel, où nous le croyons parmi les martyrs, il veille encore sur ceux qu'il appeloit ses enfans! Et vous, saint Vincent de Paul, protecteur de l'enfance abandonnée; et vous, saint François de Sales, qui dévouâtes votre vie entière au salut de ce peuple dont vous êtes la gloire et l'appui, protégez-les devant Dieu; obtenez pour eux la docilité; obtenez la persé-

vérance pour ceux qui les instruisent et pour tous ceux qui m'écoutent, cet charité qui ne se lasse jamais de fai du bien, parce qu'elle est assurée de récompense éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

DES ENFANS DU PEUPLE,

PRÊCHÉ A UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ

POUR LE SOUTIEN DES ÉCOLES GRATUITES.

Non est voluntas ante Patrem vestrum, qui in cœlis est, ut pereat unus de pusillis istis.

Il n'est pas dans la volonté de votre Père qui est dans le ciel, qu'un seul de ces petits vienne à périr. Matth. XVIII, 14.

C'EST un grand et beau spectacle que celui de la religion de Jésus-Christ s'environnant des ames miséricordieuses et fidèles, dont la charité ne tarit jamais, et délibérant au milieu d'elles sur le sort de l'enfance indigente, de peur

qu'une seule de ces ames innocentes ne vienne à périr, contre la volonté du Père céleste. *Non est voluntas ante Patrem vestrum, qui in cœlis est, ut pereat unus de pusillis istis.*

C'est dans l'inquiétude et le trouble de sa douleur que la religion vous réunit aujourd'hui, mes frères, devant ces autels sacrés, sous les auspices de Marie et de saint Vincent de Paul, dont le nom seul est pour le pauvre un signal d'espérance et de joie, et qui n'a pas cessé d'être dans le ciel le père de l'enfance abandonnée. Elle vous conjure de regarder avec bonté les nombreux enfans qu'elle vous présente, et qui forment seuls une génération presque entière. Chère et précieuse espérance de la patrie, ils seront un jour ses nourriciers par leur travail, ses défenseurs par leur courage, sa gloire, si vous le voulez, par leurs principes et leurs vertus.

Ce ne sont plus même ici des étran-

gers, des inconnus dont le sort puisse vous être indifférent ; ce sont des infortunés adoptés déjà par votre charité, soutenus, instruits par vos bienfaits. Pourriez-vous nous entendre sans intérêt, quand nous venons vous entretenir, pour ainsi dire, de votre famille adoptive? Que vous demandent-ils? Une éducation chrétienne ; c'est de tous les biens le plus nécessaire pour eux.

Quels motifs parlent en leur faveur? La religion et votre intérêt, l'intérêt même de la vie présente.

En deux mots. Nécessité indispensable pour ces enfans de recevoir une éducation chrétienne : première réflexion. Nécessité indispensable pour vous-mêmes de la leur procurer : seconde réflexion. Tel est le dessein de ce discours.

Vierge sainte, écoutez en ce moment les vœux des pasteurs de l'Eglise, et ceux de toutes les ames pieuses qui les secon-

dent. Regardez en pitié les larmes de tant de mères indigentes, mais chrétiennes. Obtenez-nous de votre Fils cet esprit de miséricorde qui nous attendrisse sur leurs besoins, et nous porte à les soulager. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque Dieu voulut se choisir un peuple et fonder cette admirable législation qui survit seule aux institutions des nations les plus célèbres et les plus sages; qui triompha des révolutions de l'univers, de la fragilité des choses humaines; et qui sur les débris des anciens empires nous montre encore un peuple sans gouvernement, sans temples, sans territoire, toujours debout, immuable comme ses lois, et en quelque sorte éternel comme elles; lorsque Dieu voulut exécuter ce grand dessein, il ne se contenta point de parler à la génération présente,

présente, il voulut aussi s'adresser aux générations futures. S'il donne des lois, il veut qu'on les répète à l'enfance, qu'on les inculque à la jeunesse pour les transmettre un jour à ceux qui leur devront la vie. *Narrabis ea filiis tuis* (1); *docebis ea filios ac nepotes tuos* (2). S'il opère des prodiges, il commande que des autels et des monumens les rendent toujours présens à la postérité la plus reculée. Enfin, s'il daigne développer les préceptes de la morale, partout il retrace les bienfaits d'une éducation religieuse, et la montre aux pères et aux enfans comme l'unique source de leur bonheur.

Et en effet, c'est l'éducation qui assure la prospérité de la famille, la gloire de l'Etat, et la tradition de tous les vrais principes. Elle est la source de toutes

(1) Deut. VI, 7.
(2) *Ibid.* IV, 9.

les vertus particulières et publiques, et décide en dernier ressort de la destinée des empires. La raison et l'expérience l'ont toujours prouvé. La religion, les lois, l'ordre public, ne feront que des établissemens fragiles posés sur un sol toujours mouvant, si l'on n'en a placé les fondemens et les racines dans le cœur de la jeunesse ; et la société ne tardera pas à se dissoudre, si elle doit nourrir dans son sein une génération indépendante, indomptée, toujours prête à ruiner les institutions de ses pères, loin de profiter de leur expérience.

Aussi à peine la Providence eut-elle dissipé la triste nuit qui nous enveloppoit depuis si long-temps, que les sages tournèrent les yeux vers la génération naissante, et demandèrent à la religion des institutions plus salutaires. Que vous parûtes alors auguste et vraiment divine, ô religion de Jésus-Christ ! Au premier vœu de la patrie, vous sem-

blâtes descendre une seconde fois du ciel plus belle encore de vos malheurs, et, s'il étoit possible, plus compatissante et plus tendre, par les maux que vous aviez soufferts. De tous les biens qui vous étoient ravis, vous ne daignâtes redemander que le droit de consoler l'humanité souffrante, et celui de présider à l'éducation de la jeunesse. A votre voix, mille établissemens s'élèvent; ici, sont les maisons de travail; là, sera l'asile des orphelins; partout vous suscitez des maîtres tels que vous seule pouvez les donner. Ils ne demandent qu'à former des saints pour le ciel, et des citoyens vertueux pour l'Etat, contens pour eux-mêmes du simple nécessaire, suivant le conseil de l'Apôtre: *Habentes alimenta, et quibus tegamur, his contenti sumus* (1).

Mais que sont ces foibles secours

(1) I. Tim. VI, 8.

près des besoins d'une immense population? Quand le crime semble planer sur chaque maison, quand le plus funeste levain a corrompu la masse entière, c'est au peuple même qu'il faut prodiguer les ressources pour l'instruction et pour la vertu. Ainsi ont pensé des magistrats respectables, grand nombre de citoyens vertueux, et aussi plusieurs de ces mères de familles, dont la sensibilité, ennoblie par la religion, ne connoît de bornes ni dans ses affections ni dans ses sacrifices. Cessez donc, Eglise désolée, cessez de pleurer sur la multitude de vos enfans : ils seront arrachés à la dépravation qui les menace. Voici la sainte confédération des lumières et des vertus; *lætaberis in filiis tuis* (1). On se hâte d'appeler ces pasteurs vénérables, les pères du troupeau par leur charité, ses modèles par leur piété,

(1) Tob. XIII, 17.

Qu'ils étoient dignes, en effet, d'animer une société qui s'honore du nom de *Société charitable*, pour annoncer hautement qu'elle veut être éminemment chrétienne!

Je n'entreprendrai pas, Messieurs, de vous retracer ici le zèle de cette société, ses travaux, ses sacrifices, ses soins vraiment paternels, je pourrois dire ses sollicitudes maternelles. Je me borne au seul objet qui appelle ici votre attention.

Dix écoles sont déjà formées (1); il faut se déterminer à les soutenir ou à les fermer pour toujours, et nous n'avons d'autres fonds que ceux de la charité. C'est avec une honorable confiance que nous venons réclamer la vôtre, mes

(1) L'orateur parle des écoles fondées, dans le dixième arrondissement de Paris, pour cinq paroisses, dont la principale est celle de Saint-Thomas-d'Aquin.

frères. Seize cents enfans vous implorent, et une foule d'autres se pressent encore à la porte de ces établissemens, dont ils attestent ainsi le succès et la nécessité.

Avant de sortir de ce temple, vous déciderez, mes frères, s'il faut les admettre ou les repousser, et peut-être éloigner avec eux ceux mêmes qui déjà sont admis.

Trop jeunes pour sentir leur malheur, ils ne vous importuneront pas de leurs cris; mais leurs parens honnêtes, mais leurs maîtres vertueux, mais l'Eglise et la société, vous demanderont pour eux une éducation chrétienne. Je dis essentiellement chrétienne, 1°. parce que la religion est la base naturelle de toute éducation raisonnable; 2°. parce que tout autre principe seroit nécessairement insuffisant et corrupteur. Le développement de ces principes doit vous offrir un intérêt d'autant plus touchant,

qu'il ne se borne point aux enfans des pauvres ; il s'étend aussi à vos familles, dans quelque degré d'élévation ou de prospérité que puisse vous placer la Providence.

1°. La religion est la base naturelle de toute éducation. C'est elle, nous dit le plus sage des Rois, c'est elle qui s'insinuant dans le cœur de l'enfance, y porte sa lumière avec les douces affections qu'elle commande; *ut detur parvulis astutia* (1). Elle sait parler à la jeunesse le seul langage qu'elle puisse entendre, en l'instruisant par des préceptes et des récits. Elle comprime son ardeur, modère ses passions, la rend docile au joug sacré de la sagesse; *adolescenti scientia et intellectus* (2). C'est par elle que nous recevons les idées d'ordre, de modération, d'équité ; *tunc intelliges justitiam,*

(1) Prov. 1, 4.
(2) *Ibid.*

et omnem semitam bonam (1). Tout ce qui est bon, utile, honorable, tous les sentimens nobles et généreux, la religion les inspire et les fait régner parmi les hommes. Elle seule les forme à la vertu, les plie au travail, aux bonnes mœurs, au joug des lois; *tunc intelliges justitiam, et omnem semitam bonam.* Pourquoi cela, mes frères? parce que la religion offre à l'homme la seule autorité qui puisse imposer silence à l'orgueil de sa raison et enchaîner l'indépendance de sa volonté; le seul pouvoir auquel il ne puisse échapper, même par la mort; la seule bonté en laquelle son cœur puisse espérer, même au-delà du tombeau : enfin, parce qu'il y a un Dieu qui a fait les hommes, et qui s'en est réservé la conduite.

Quel autre principe en effet pourroit-on substituer à la religion? Seroit-

(1) Prov. II, 9.

ce la raison? On l'a dit, Messieurs, et on l'a dit avec succès, à une époque où il suffisoit, pour réussir, d'attaquer les idées consacrées par le suffrage de tous les siècles. Je ne répondrai qu'un mot, et il n'y aura pas un père de famille qui ne m'entende. Vous savez quel est malheureusement l'état des mœurs parmi nous. Ce qui se développe avant tout, ce n'est pas la raison ; ce sont les passions impétueuses, incapables de connoître aucun frein. Si la religion ne s'empare la première de l'esprit des enfans, quand la raison vient à paroître, elle trouve les préjugés établis, les habitudes contractées ; souvent même le cœur est atteint d'une dépravation précoce. Alors son flambeau n'est plus, pour ces êtres dégénérés, que ce qu'est la lumière du jour aux yeux languissans d'un malade, importune et souvent nuisible.

Mais quelle est cette autre doctrine,

...

plus odieuse encore dans ses conséquences, plus séduisante dans ses principes, qui fermente sourdement au sein de la société, et finiroit par en consommer la ruine, le jour où elle se trouveroit dominante? C'est ce systême de *l'intérêt personnel* que vous voyez chaque jour s'accréditer au milieu du monde, et que souvent vous trouverez avec effroi consigné même dans les livres destinés à la jeunesse. Systême qui apprend à l'homme à confondre imprudemment l'utile avec l'honnête, et ce qu'il lui plaira de regarder comme son bien, avec la règle de ses devoirs.

Paradoxe révoltant, sans doute, mais qui n'est pourtant que la conséquence inévitable des principes que l'on se fait trop souvent. Quand l'homme, aveugle et malheureux, veut bannir Dieu de l'univers; quand il ne permet plus à la Providence de se mêler des choses humaines, et que, se déshéritant lui-même

de l'espérance des enfans de Dieu, il n'attend plus rien au-delà de sa fragile vie, il faut de toute nécessité qu'il se concentre dans cet intérêt honteusement personnel, et toujours variable au gré des circonstances et des passions. Alors, on ne parle plus de Dieu à la jeunesse, ni de l'autre vie, mais toujours du bonheur de ce monde. Ce que l'on s'efforce d'éveiller dans ces ames vives et ardentes, ce ne sont plus ces belles impressions religieuses qu'y avoit gravées le Créateur; mais l'amour-propre, l'ambition, souvent même l'amour des plaisirs.

Et l'on croit avoir corrigé les poisons dont on les enivre, en prononçant froidement les mots de modération et de sagesse! Si quelquefois, dans leur simplicité, ils venoient à vous demander de quel droit on prétend enchaîner leur jeunesse, pourquoi il faut dépendre en toutes choses, s'appliquer au tra-

vail, se priver souvent, se contraindre toujours; hélas! mes frères! vos pères prononçoient le nom de Dieu; vous baissiez les yeux, et vous saviez obéir. Mais sans ce nom auguste et sacré, qui répond à tout, je le demande, quelle réponse vous restera? Une seule, et rien de plus; vous leur direz qu'ils doivent être vertueux *pour eux-mêmes*, pour leur honneur, pour leur repos, que sais-je? pour leur fortune et leur avancement dans le monde. Si vous ne daignez plus parler de ce législateur éternel, dont la volonté seule donne la force à toutes les lois, dont la justice assure à l'homme de bien sa récompense dans une vie meilleure; sans cesse il faudra ramener le bien être seul de la vie présente, non-seulement comme récompense éventuelle, mais comme unique et souverain motif, comme base essentielle de la morale: et, puisqu'il faut enfin le prononcer,

vous en serez réduits à sanctifier l'intérêt, à le consacrer aux yeux de vos enfans, comme la raison dernière et définitive de la justice et des devoirs. Et ces jeunes esprits, déjà sollicités par l'ascendant des passions, par le monde, et la fougue de l'âge, que pensez-vous qu'ils doivent conclure? Ils concluront, mes frères, et suivant vos principes, que leurs idées sur la vertu doivent dépendre de celles qu'ils se feront sur le bonheur; qu'ils ne doivent se combattre, souffrir, s'oublier en apparence, que sous l'expresse condition d'y gagner quelque chose, et de s'en trouver plus heureux; et que le grand mobile de la conscience est toujours cet *intérêt personnel*, éternel ennemi de toute vertu, qui sépare l'homme de tout, et ne lui laisse d'action, de sentiment, de vie, que pour lui-même.

Quelle éducation, mes frères, et quels hommes elle donneroit au siècle

assez insensé pour l'adopter! Pour eux tout seroit calcul personnel, recherche exclusive de soi, dans les devoirs, dans les sacrifices mêmes, et dans les rapports les plus intimes et les plus doux.

Liens augustes de la nature et de l'amitié, affections chères et sacrées, disparoissez; votre charme est évanoui. Dans une épouse, dans un ami, c'est soi-même que l'on doit envisager, exclusivement soi, invariablement soi; puisque l'intérêt personnel est la loi souveraine de la nature et de la raison, et que la vertu, c'est l'égoïsme.

Tendres mères, pères vertueux, quand vous pressez contre votre cœur ces êtres si chers, dans lesquels vous espérez revivre, votre cœur ne se sentira-t-il pas glacé, en songeant qu'ils ne vous aimeront jamais? Non, jamais: dans ces systêmes affreux, ils ne doivent aimer qu'eux-mêmes. Ils mettront dans la balance, leur intérêt d'abord,

au mépris de tout ce qu'ils vous doivent; et si un jour, au gré des préjugés, de l'ignorance ou des passions, leur intérêt leur semble combattu par le vôtre, il leur est, non-seulement permis, mais commandé par leurs principes, de vous abandonner sans pudeur, et de vous sacrifier sans pitié.

Ce sage spéculatif, qu'aucune passion n'agite, et surtout qu'aucun besoin ne tourmente, disserte tranquillement sur la morale. Il vous démontrera par le calcul des chances probables, que l'homme vertueux peut toujours espérer ici-bas le prix de ses sacrifices, pourvu que sa vie soit longue, et qu'aucun événement ne vienne déranger les dispositions de sa prudence. La tempérance conservera sa santé : l'économie fera prospérer sa maison; le courage doit le conduire à la gloire : la douceur lui gagnera des amis : et jamais surtout son intérêt particulier ne se trou-

vera séparé de l'intérêt général. Et jusqu'à quand tourmentera-t-on le cœur humain par de chimériques spéculations? Ne verra-t-on jamais, dans le vice ou dans la vertu, qu'un froid et stérile problême d'intérêt personnel, plus ou moins heureusement résolu? Et où en sommes-nous, grand Dieu! s'il nous faut des systêmes et des calculs pour être honnêtes?

Ah! que les liens du sang conservent leur aimable empire; que la sainte amitié nous captive par sa douceur; que la religion de nos pères se montre à nous dans sa beauté, dans sa grandeur, tenant d'une main la croix qu'il faut porter, et de l'autre la couronne qu'elle nous méritera; qu'elle nous apprenne à être bons, en nous apprenant à aimer : voilà ce qui produit et la vertu, et le bonheur, et la véritable gloire.

Sagesse inutile et désastreuse, la re-

ligion vous accuse au nom de la nature humaine. Le bonheur de l'homme c'est d'aimer; l'amour est l'essence de la nature, ainsi que de la religion, parce que l'un et l'autre sont l'ouvrage d'un Dieu qui n'est qu'amour. Vous avez méconnu la nature, vous l'avez avilie, lorsqu'après avoir ravi à l'homme son Dieu, son éternité, son ame, vous lui ravissez ses affections, pour le réduire à vos tristes calculs, la plus vaine des opérations, et à l'intérêt personnel, le plus vil des sentimens. Jetez au sein de la société, et surtout dans le cœur de la jeunesse, le venin de cette doctrine : les hommes foibles et passionnés suivront trop aisément le principe; mais ces abstractions et cette mesure qui le modifient ou qui le déguisent et le colorent, ils ne pourront même les entendre. L'intérêt des passions deviendra pour eux l'unique règle de la morale; elle consistera seulement à supputer avec intelligence; le

crime ne sera plus que dans l'ignorance qui ne voit pas son intérêt, ou dans la maladresse qui ne sait pas le faire valoir. Quel soldat voudra donner son sang? quel magistrat exposera sa vie? quel citoyen vertueux compromettra sa fortune ou son repos? Non, non, se diront-ils, pour être heureux, la première condition, c'est de se conserver, et de consacrer son or à satisfaire toutes ses passions.

Mais la crainte, a-t-on dit, peut suppléer à la religion et aux principes, au moins chez la multitude? Souffrez donc, mes frères, que nous vous le demandions en finissant. D'où pensez-vous que nous vienne cette multitude de *scélérats enfans*, dont les crimes si souvent épouvantent la société? Inhabiles au supplice, ils sont mûrs pour les forfaits; leurs mains ne peuvent porter des chaînes, et elles savent déjà manier les poignards. Sous les traits de l'inno-

cence, ils étonnent les organes des lois par leur audace, et leur arrachent des larmes par l'excès de leur perversité. C'est vous que j'en atteste ici, vertueux magistrats dont les éloquentes réclamations n'ont cessé de nous rappeler à l'éducation religieuse, et je ne parlerai que d'après vous. En vain, nous avez-vous dit, fera-t-on briller le glaive des lois, si la religion, en donnant des mœurs, ne prépare et ne soutient leur empire. O la doctrine désastreuse, que celle qui n'exige du scélérat que d'être habile, et qui substitue la terreur à la vertu ; qui ne laisse à la morale que des gibets pour base, et pour ministres que des bourreaux!

Arrêtons-nous, mes frères ; il n'est que trop prouvé que la religion est la base nécessaire de toute éducation raisonnable, et que tout autre principe seroit insuffisant ou corrupteur. Passons à la seconde réflexion, et montrons

qu'il est d'une indispensable nécessité pour vous-mêmes de procurer à ces enfans le bienfait d'un éducation religieuse.

SECONDE PARTIE.

C'EST au nom de Dieu que nous venons à vous, mes frères; au nom de Dieu, qui, parmi les titres pompeux de Dieu des nations, des armées et des batailles, n'a pas dédaigné le nom de père des enfans des pauvres; *et salvos faciet filios pauperum* (1). Voici qu'il les envoie vers vous, pour vous demander l'instruction, un état et des vertus. Or, si vous daignez l'observer, des titres touchans les distinguent de la foule des malheureux qui sollicitent vos bienfaits : ces titres sont leur enfance et leur pauvreté.

Leur enfance : les législations païen-

(1) Ps. LXXI, 4.

nes, dédaignant cet âge le plus intéressant de la vie, avoient livré son bonheur, son sang même au caprice des parens, et aux calculs révoltans d'une politique barbare. La religion de Jésus-Christ parut, et elle couvrit l'enfance de ses ailes maternelles. A travers les grâces de cet âge aimable, elle nous fit distinguer des traits divins. C'est l'image de Dieu, pure encore et dans toute sa beauté. C'est le sceau de l'alliance que le crime n'a point violé : le ciel n'est promis qu'à ceux qui ressemblent aux enfans. Jésus-Christ même, en entrant dans le monde, et en quittant la terre, voulut s'environner de ces ames innocentes. C'est par eux qu'il reçut, et les premiers hommages, par le sang qu'ils lui donnèrent, et aussi les dernières bénédictions. Ils furent et ses premiers martyrs, et ses derniers témoins pendant sa vie mortelle. Oh! qu'il se montre aimable et grand, lors-

qu'il arrête tout à coup les flots du peuple qui le pressent, pour accueillir l'enfance et pour la bénir! Bientôt, unissant ce qu'il y a de plus céleste dans la piété, à ce que la nature nous offre de plus touchant, ce ne sont plus seulement les enfans qu'il nous présente, c'est lui-même dans leur personne. *Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit* (1).

Telle est la sollicitude de Dieu, pour les enfans. Qui de vous, mes frères, refuseroit de s'y associer? Eh quoi! chez les païens mêmes, le premier objet des lois étoit de former la jeunesse à l'obéissance, au travail, à l'amour de la religion et de la patrie. Le jeune sauvage, dans ses forêts, reçoit au moins de grossières leçons de fidélité, de patience et de courage. Il tremble à la voix d'un père; il baisse les

(1) Matth. XVIII, 5.

yeux devant des cheveux blancs ; il approche avec respect de la tombe de ses aïeux : et, à la honte du peuple le plus éclairé, le plus humain, on verroit dans nos cités florissantes errer une jeunesse abandonnée, traînant sa déplorable vie dans la fange de tous les vices, et porter enfin dans la société la corruption dont elle sera nourrie. Grand Dieu, et chez un peuple chrétien, on refuseroit à l'enfance les moyens de vous connoître et de vous posséder un jour ! O vous tous, pour qui la religion et la vertu sont encore le premier des intérêts, consentirez-vous que l'enfer *dilatant ses entrailles*, selon l'expression d'un prophète (1), engloutisse les générations entières, plutôt que de concourir à les sauver par le plus léger sacrifice ?

Parmi ces infortunés, la plupart ap-

(1) Is. v, 14.

partiennent à des parens honnêtes, que le défaut de moyens empêche de leur procurer l'instruction la plus nécessaire. Mais il en est, et vous ne pouvez l'ignorer, qui respirent dès leur naissance un air corrompu par le souffle de tous les vices. Infortunés! l'exemple des vertus domestiques ne s'offrit jamais à leurs regards : le nom redoutable de Dieu ne frappa jamais leurs oreilles : chrétiens, il suffira de vous dire que plusieurs n'ont pas été portés aux fonts sacrés, lorsqu'on les admet dans ces écoles. Le bonheur de leur ouvrir le ciel vous semblera-t-il payer assez noblement le tribut que l'on attend de votre piété? Hélas! nous rougissons de l'avouer : si ces victimes innocentes du malheur pouvoient entrer pour quelque chose dans les vils calculs des passions, ou dans les honteuses spéculations de l'avarice, pensez-vous qu'ils ne trouveroient pas à vendre chèrement leurs ames? Ces ames

que

que vous redemande la religion désolée, il sera digne de vous de les racheter aujourd'hui, et de vous montrer capables, pour sauver la société, des mêmes efforts qu'inspire souvent un zèle affreux, pour l'entraîner à sa ruine.

Oui, j'en atteste cette piété que nous trouvons toujours généreuse et compatissante; il sera doux pour vous d'être les bienfaiteurs, les pères, les sauveurs de toute cette jeunesse : et quelles bénédictions doivent suivre de tels bienfaits! Lorsque, chaque matin, ils leveront les mains vers le Père qu'ils ont dans le ciel, la bénédiction descendra sur vos maisons; lorsque leur jeunesse, ornée d'innocence et de piété, réjouira l'église de Jésus-Christ, c'est sur vous que Dieu fixera les regards de sa bonté; et quand, après une vie honorable et chrétienne, ils seront admis à la couronne, c'est par vous que les cieux tressailliront de joie. Quels amis vous aurez dans

les tabernacles éternels! ce sera vous qui les leur aurez ouverts. Que de fautes expiées! que de grâces méritées pour vous et pour tout ce qui vous intéresse! Et quand il seroit vrai que la piété trompée ne dût point recueillir tous les avantages qu'elle se promet, ne seroit-ce rien encore de leur avoir procuré les moyens de vivre sans recourir à la bassesse; de les avoir sauvés de l'oisiveté, qui seroit pour eux l'apprentissage de tous les vices? Peut-être les impressions chrétiennes sembleront un jour effacées, dans l'âge des erreurs et des passions. Mais vous l'avez dit, ô mon Dieu! heureux l'homme quand il a porté votre joug dès sa première jeunesse! Elles revivent ces impressions saintes, elles se raniment au jour du malheur, et surtout dans ces derniers momens où toute illusion s'évanouit : alors les passions se taisent; et quand l'impiété n'a plus rien à présenter au disciple dont elle a cor-

rompu l'enfance, qu'un poignard pour terminer ses jours, et l'abîme du néant pour s'y perdre à jamais, la religion, dernière amie de l'homme, reprend tous ses droits; elle le recueille dans son naufrage, et le conduit au port du salut.

Mais quels que soient ces biens que la foi vous assure, mes frères, l'incrédule et l'indifférent en seroient trop peu touchés. Si l'on parle, comme l'Apôtre, le langage de la sagesse parmi les parfaits, il faut parler des intérêts de la terre avec ceux qui ne connoissent rien au-delà. Supposons donc qu'insensibles aux vœux de la religion et de la patrie, vous refusiez l'obole nécessaire au maintien de ces utiles établissemens, je le demande à l'esprit le plus étranger aux idées religieuses; que deviendra cette jeunesse qui va croître au sein de l'ignorance et de la corruption la plus profonde? sera-ce une gé-

nération toute sauvage; et la patrie, comme au temps de nos aïeux, sera-t-elle encore une fois désolée par l'inondation des Barbares? Non, mes frères, si ces terribles ennemis effrayèrent l'humanité par tous les excès qui signalent la nature brute et abandonnée à elle-même, ils eurent aussi les qualités qui distinguent la nature neuve encore et dans toute sa force, une bravoure sans bornes, la dépendance absolue de leurs chefs et de leurs lois, une sorte d'honneur farouche, et une fierté souvent généreuse; ils eurent une croyance qui les rendit susceptibles au moins des terreurs religieuses et d'un vertueux repentir; ils eurent une ame capable de grandeur quand elle embrassoit fortement les principes sublimes de la foi.

Voici des infortunés mille fois plus à plaindre: ils vont croître dans une corruption prématurée, qui amollit les courages, et rend l'homme inhabile à toute

subordination et à tout bien. Le besoin, l'oisiveté surtout, irriteront en eux l'amour effréné du gain, avec ces passions basses et honteuses qui forment toujours son cortége. Vous les verrez façonnés de bonne heure à la fraude, à cette scélératesse à la fois audacieuse et lâche, pour qui le crime n'est rien; pour qui la honte n'existe pas; qui ne redoute ni les fers parce qu'elle se flatte de les briser, ni les cachots parce qu'elle espère y échapper, à peine même les bourreaux, et la mort qui leur paroît la fin de tout. Génération déplorable, qui ne connoîtra pas même le premier charme de l'innocence, ni le premier instinct de la vertu; parce que, dès le principe, et par le défaut seul d'instruction, elle se trouvera gangrénée d'athéisme; semblable à ces arbres frappés de la foudre, qui ne peuvent produire aucun fruit, et ne tardent pas à se réduire en poussière.

On verra alors, mes frères, ce qui n'a jamais paru sous le soleil, une génération d'hommes réunissant toute la grossièreté des Barbares à l'athéisme, signal effrayant de décadence, qui ne se montre et n'apparoît que dans la vieillesse des nations, et qui ne corrompit jamais la masse d'aucun peuple connu; des hommes sans Dieu, sans idée d'une autre vie, qui se croiront de vils animaux : ils n'auront pour but que la satisfaction de leurs sens, leurs passions pour guides, et tous les crimes pour moyens. La bonne foi, la modération, l'honneur, seront des termes inconnus même dans leur langage; la violence sera pour eux une habitude, le bouleversement un intérêt toujours croissant, et tous les excès un besoin.

Je ne vous parle pas ici de ces hordes sauvages, reléguées loin de vous dans les forêts, ou séparées de vos propriétés par des sables brûlans ou par

de vastes mers; je vous parle d'une société qui s'élève autour de vous, et va bientôt vous envelopper de toutes parts : ce sont eux qui garderont bientôt la porte de vos demeures, qui rempliront vos maisons, et veilleront près de vous pendant votre sommeil; bientôt peut-être ces jeunes filles, objets de votre sollicitude, seront placées près de vos épouses, près des compagnes de vos fils, auprès de leurs jeunes enfans, qui recevront d'elles ces premières impressions si intéressantes dans l'ordre du bonheur et de la vertu.

O patrie! ô lois! ô sainte religion de nos pères! déjà nos tristes pressentimens ne commencent-ils pas à se réaliser? Considérez la génération nouvelle : quel germe effrayant d'indépendance fermente dans le cœur de la jeunesse! où est cette modestie, cette douceur, cette docilité, qui devroient caractériser le premier âge? Considérez surtout cette

classe d'infortunés que l'insouciance ou la pauvreté de leurs parens prive de toute éducation religieuse : quel spectacle vous frappe de toutes parts? Le blasphême est sur les lèvres de l'enfance, l'audace dans ses regards, la licence dans sa conduite ; rien ne l'arrête, ni le respect de l'ordre public, ni la sainteté des mœurs, ni l'autorité paternelle ; c'est-là que le crime trouve des disciples toujours ardens à l'entreprendre, à l'âge où on ne devroit pas même le connoître ; c'est-là que la corruption trouve des victimes sans nombre, qui portent encore la candeur sur le front, et dans le cœur la dissolution la plus profonde ; c'est-là que, dans un jour d'indignation et de vengeance, le ciel, le juste ciel, sans soulever l'Océan, sans déchaîner les tempêtes, sans introduire l'ennemi au cœur de nos provinces, trouveroit des ministres tout prêts pour couvrir encore une fois

la France de désolation et de ruines.

O Dieu, notre ministère est rempli: que votre miséricorde et votre grâce daignent achever leur ouvrage! O Dieu, père des pauvres et protecteur de l'enfance! faites parler en ce moment le sang de votre Fils, qui fut le prix de ces âmes innocentes, et dont elles sont encore toutes couvertes. Que tout ce qui porte un cœur sensible se laisse toucher aux cris de votre Eglise et de la société alarmée. Que les entrailles des mères soient émues par les larmes de tant de mères infortunées, qui ne connoîtront plus ni le bonheur ni le repos, si nous refusons à leurs enfans les seules ressources qui puissent les préparer à une vie honnête et vertueuse. Que l'incrédule même soit frappé de son propre intérêt; qu'il envisage ici l'ordre public, son repos et celui de sa famille. O Dieu! souvenez-vous de tant de saints qui ont sanctifié par leurs vertus et fé-

condé par leurs travaux cette terre menacée d'une éternelle stérilité par notre coupable indifférence. Bénissez dans leurs enfans toutes les ames généreuses qui se seront montrées sensibles aux besoins de l'enfance indigente. Daignez bénir surtout cette génération nouvelle qui n'a pas encore mérité votre colère; que le ciel et la postérité fassent grâce à nos égaremens, en faveur de la charité qui en aura prévenu le retour! Ainsi soit-il.

FRAGMENS

D'UN AUTRE DISCOURS

SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE (1).

Entre toutes les connoissances dignes d'occuper l'esprit de l'homme, capables d'ennoblir et de perfectionner sa nature, la connoissance de la religion réclame le premier rang aux yeux de la raison et de la foi.

Le premier rang, par la dignité de son objet, qui est Dieu, premier principe de tout ce qui existe, souverain bien et fin dernière de toutes les créatures intelligentes : Dieu, être infiniment parfait, qui n'a pas besoin de nos hommages; mais que notre esprit a be-

(1) Nous avons cru devoir conserver ces fragmens d'un Discours qui est resté incomplet.

soin de connoître, que notre cœur a besoin d'aimer, et que des ames arides ou dépravées peuvent seules consentir à ignorer. Le premier rang, par sa nécessité. Elle éclaire l'homme sur son origine, sa nature, ses devoirs, sur sa dégradation originelle, sur la rédemption de Jésus-Christ, et la fin éternellement heureuse qu'un Dieu fait homme nous a méritée. Le premier rang enfin par les grands devoirs que Dieu impose aux parens, en leur confiant des ames rachetées de son sang, sanctifiées par sa grâce, destinées à le posséder, et dont ils doivent rendre un compte aussi rigoureux que pour eux-mêmes.

De ces principes, trop évidens pour avoir besoin de développement, vous avez sans doute déjà conclu, mes frères, que l'instruction religieuse est la dette la plus sacrée des parens envers leurs enfans. Arrêtons-nous à cette conséquence; et, pour vous la présenter

dans toute son étendue, nous dirons, 1°. que la science de la religion est celle que vous devez enseigner la première à vos enfans;

2°. Celle que vous devez développer avec plus de soin;

3°. Celle que vous devez suivre avec plus de persévérance.

Mais nous ajouterons avec douleur que dans un système d'éducation devenu presque général, on commence aujourd'hui l'instruction chrétienne le plus tard possible; on la borne à des élémens toujours insuffisans et stériles; on la termine au moment même où elle exigeroit le plus de soins.

Entrons dans les détails.

1°. On demande souvent à quel âge doit commencer l'éducation religieuse. Avec la vie, mes frères. Le premier soin des patriarches à la naissance de leurs enfans, étoit de les présenter au Seigneur, et de consulter sur eux sa vo-

lonté sainte. Leurs yeux, à peine ouverts, étoient frappés de l'appareil du culte religieux. Les merveilles du Tout-puissant, ses promesses, ses bienfaits, ses lois étoient l'entretien de leur enfance; et pendant deux mille ans la religion ne s'est conservée que par le ministère des pères de famille, qui la transmettoient à leurs enfans.

Grâce au ciel, il existe encore des mères dignes de ce nom. Le premier acte de leur maternité est d'offrir à Dieu, dans le transport de la reconnoissance, l'enfant qu'il leur donna dans son amour. Dans ces êtres si intéressans et si chers, elles envisagent surtout une ame créée à l'image de Dieu, le prix de son sang, le temple de Jésus-Christ, le sanctuaire de l'Esprit saint, les héritiers d'une gloire immortelle. *Hæredes quidem Dei* (1). Elles respectent

(1) Rom. VIII, 17.

dans leurs enfans le sceau de l'alliance divine, et l'innocence gardée par les anges. Heureuses de s'associer à ce céleste ministère, on les voit saintement jalouses, que nulle impression profane ne devance dans ces ames pures les célestes impressions de la foi.

Parens chrétiens, voulez-vous que les principes de la vertu restent inaltérables dans le cœur de vos enfans? avant toute autre idée, imprimez-y profondément l'image auguste de Dieu, qui porte avec elle toutes les notions de l'ordre, de la justice et des devoirs. Dès qu'ils pourront vous entendre, parlez-leur de ce témoin redoutable, dont les yeux percent les ténèbres les plus épaisses; de ce juge, dont le bras atteint tôt ou tard le coupable: et surtout ne vous lassez pas de leur présenter les douces images de la bonté de Dieu, de ses bienfaits et de son amour.

Voilà les idées qui ne s'effacent ja-

mais : imprimées dès l'enfance dans le cœur de tous les hommes, elles formèrent dans tous les temps la conscience du genre humain. Oui, tout ce qui existe de juste, de touchant, d'honorable dans les affections humaines, repose sur ces bases sacrées. L'athée même est redevable à ces leçons qui précédèrent tous les sophismes, des notions primitives de la morale ; et, s'il fait gloire de quelques vertus, il les doit encore à ces principes incorruptibles, qui trompent, si je puis ainsi parler, la dépravation de sa raison, et le rendent meilleur que ses systêmes. Aussi la sagesse de nos jours demandoit-elle une génération étrangère à toute religion ; une génération telle que le monde n'en vit jamais, qui n'eût jamais entendu parler de Dieu. Aussi conseilloit-elle de laisser végéter l'enfance, au hasard de borner l'éducation aux sens, et de renvoyer toute idée de

religion à l'âge où la jeunesse ardente et passionnée n'y verroit qu'un frein odieux, un joug insupportable.

Une triste et tardive expérience a fait justice de ces systêmes monstrueux, et la philosophie qui les enfanta n'ose plus même les avouer. Mais est-il vrai qu'ils soient enfin bannis de l'éducation? Combien de mères méconnoissent encore ces devoirs sacrés, qui leur offriroient tant de bonheur! Contentes de voir croître leurs enfans, elles sourient aux premières lueurs de leur intelligence; on se hâte de développer les grâces de cet âge aimable; souvent on surcharge leur mémoire de notions inutiles ou dangereuses. Mais il n'est pas encore temps de songer qu'ils ont une ame, et l'on craint de leur parler de Dieu. Ces premières impressions, si décisives, et pour la vie entière et pour le salut éternel, on les abandonne à des mercenaires, qui feront passer

dans ces ames tendres toute la basse
de leur propre cœur : ils croîtront, c
êtres infortunés, tels que ces plan
rebutées, qui ne peuvent produire q
des fruits amers et dépravés.

2°. Cependant le moment arrive
toutes les bienséances, et peut-être
reste de foi, obligent d'initier les enfa
à la connoissance de la religion. On le
présente tristement des élémens aride
abstraits, destinés à former toute le
éducation religieuse.

Il est des arts frivoles dont les païe
avoient déclaré qu'il est honteux à u
personne honnête d'y exceller. Pour c
talens dangereux, vous savez, Me
sieurs, quels soins on prodigue. Nul
méthode n'est assez parfaite, nul maît
assez habile, nul progrès assez rapid
S'agit-il de la religion? quelle négli
gence dans l'emploi des moyens ! quel
rigueur dans la mesure des heures
quelle légèreté surtout dans le choix d

maîtres ? C'est trop peu dire. Que des maîtres se distinguent par une régularité exemplaire, par un zèle éclairé, infatigable, c'est un titre de défaveur. Combien de parens s'en alarment ? Parmi les ravages de la licence et de l'impiété, des pères redouteront peu le défaut de religion dans leurs enfans ; ils n'en craignent que l'excès ; et, contraints de lui donner accès, ils semblent ne se rassurer qu'à force de la dénaturer et de l'affoiblir.

L'enfance apprendra donc nos dogmes sacrés, souvent à la suite des fables qui défiguroient les religions idolâtres. Elle répétera les sublimes leçons de l'Evangile, comme elle a répété les froides maximes de quelques sages païens. Tout se mêle, tout se confond dans ces jeunes esprits ; votre loi sainte, ô mon Dieu ! n'est plus qu'une tâche rebutante imposée à la mémoire : il suffit qu'une fois dans la vie elle se trouve acquittée. Et

voilà, Messieurs, ce qu'on appelle au jourd'hui l'éducation religieuse. Que ques idées abstraites de la divinité sans aucun développement qui les fix dans l'esprit, sans un sentiment pieu qui les fasse pénétrer dans le cœur quelques mots des mystères de Jésus Christ, arrachés par une sorte de pu deur chrétienne, et débités avec une sa cheresse philosophique, qui déjà les décrédités dans l'esprit de la jeunesse en un mot, tout ce qu'il faut pour for mer des incrédules, selon cette pensé d'un illustre philosophe : Une instruc tion superficielle produit l'incrédulité une connoissance approfondie condu insailliblement à la foi.

Mais comment, nous demande-t-o quelquefois, comment parler de reli gion à l'enfance ? Ah ! mes frères, religion a des leçons et des charmes pou tous les âges. Voyez cette mère chré tienne, qui place avant tout le salut d

ses enfans, et veut être elle-même le premier apôtre de sa famille. Quand leur âge ne peut encore se fixer que par des récits, elle leur racontera ces histoires admirables consignées dans nos livres saints. Dès que leur mémoire en est susceptible, elle lui confie nos dogmes sacrés; et quand le cœur commence à s'ouvrir aux affections pures et vertueuses, elle se hâte d'y faire pénétrer tous les sentimens de la piété. Non, les leçons d'une mère ne resteront jamais sans fruit. Ne pourrois-je pas, Messieurs, attirer ici vos souvenirs? Qui de nous ne se rappelle, avec attendrissement, les vertus d'une mère et ses invitations pieuses, et peut-être ses recommandations dernières, dont l'ame la plus dénaturée ne sauroit perdre le souvenir? Mères chrétiennes! que votre ministère est auguste! C'est une sorte de sacerdoce, dit saint Jean-Chrysostôme; *apostoli estis familiæ vestræ*. Ces leçons, que

vous croyez perdues, iront souvent arracher des larmes à un fils coupable, ou l'arrêter sur le penchant du précipice. Si elles ne préparent des vertus, elles semeront d'utiles remords, qui porteront du fruit dans leur temps; *quod fructum suum dabit in tempore suo* (1). Mais pour parler ainsi de la religion, il faut en être pénétré soi-même. Il faut, dit saint Augustin, que le disciple croie en écoutant, espère en croyant, aime en espérant. Comment ces sentimens sortiroient-ils d'une ame toute livrée au monde ou glacée par l'indifférence?

3°. J'ai dit enfin que l'on termine l'éducation religieuse au moment où elle réclameroit le plus de soins. Après une instruction suffisante à peine pour ce premier âge, un enfant est admis aux saints mystères. Heureux moment, où la piété exerce sur des ames innocentes ces im-

(1) Ps. 1, 3.

pressions toutes célestes, dont nulle philosophie ne sauroit jamais approcher, et que l'impie, dans sa vieillesse, ne peut se rappeler sans émotion! Qu'il seroit sage alors, par une instruction soutenue, de fortifier l'heureux ascendant de la religion! Que fait-on au contraire? A cet âge, où la jeunesse est à peine en état d'apprendre, elle en sait assez sur la règle de sa croyance et de ses mœurs; on ferme les livres religieux, souvent pour ne les ouvrir jamais. Alors aussi l'éducation mondaine se développe; elle s'étend à toutes les sciences, à tous les arts; la religion seule n'y peut trouver place. Tout est lu; tout est étudié, jusqu'aux théâtres et aux romans; et ces chefs-d'œuvre immortels, et ces admirables modèles inspirés par la religion, seront les seuls que l'on oublie! Ce jeune homme raisonnera sur tout, et il ignorera les plus simples preuves de sa foi. Hélas! mes frères, de quel droit exigez-

vous qu'il y reste fidèle? L'ignorance suffiroit seule pour la lui faire abandonner. Oui, quand l'incrédulité n'existeroit pas, elle naîtroit d'elle-même, elle s'établiroit infailliblement au milieu de cette génération, grâce à notre systême d'éducation religieuse. Vous leur aurez donné le culte sans la foi, la lettre sans l'esprit, les formes et les pratiques sans la piété et sans l'amour. Nous ne balancerons pas à le dire solennellement: ce systême effacera dans peu les dernières traces de la religion, plus sûrement que ne le feroit l'éducation de l'athéisme. Ah! l'impiété s'étoit méprise, lorsqu'aux jours désastreux de sa philosophie elle interdisoit à la jeunesse toute instruction religieuse; ce scandale n'inspira que l'indignation et l'effroi. Aujourd'hui, plus prudente, elle conserve des formes sans conséquence pour satisfaire à la conscience publique; elle parle de religion à la jeunesse, assez

pour

pour n'être pas accusée de former des athées, trop peu pour former des chrétiens; et toujours plus éclairée que nous, elle voit d'avance ce vain édifice s'écrouler de lui-même, sans qu'il reste aucune base pour le rétablir jamais. Ah! mes frères, ayez pitié de vos enfans! Peut-on, sans verser des larmes, contempler cette intéressante jeunesse abandonnée, sans instruction et sans guide, au milieu d'un monde où tout va conspirer contre son innocence et sa foi: le mépris scandaleux des principes, le triomphe de l'impiété, l'exemple général, les sociétés, et surtout ces livres corrupteurs, où ils trouveront la licence et le blasphême ornés de tous les charmes dont un talent déshonoré se plût à les embellir! Quel sort réservez-vous à vos enfans? Voulez-vous en faire des impies? Tremblez! vous en seriez les premiers punis. Dès ce monde, que d'exemples déplorables viennent vous en

avertir tous les jours ! Faut-il que vous vous condamniez à descendre en pleurant dans le tombeau? Mais au-delà vous trouveriez encore le souverain juge, qui vous demanderoit un compte sévère de l'ame de vos enfans. Appliquez-vous donc à éclairer leur esprit, et plus encore à former leur cœur par la religion.

De tous les vices de notre éducation, de tous les fléaux que l'indifférence et la légèreté ne cessent d'accumuler sur les générations naissantes, voici les plus dignes de nos larmes. A cette époque intéressante de la vie, où la raison se développe, où le cœur indécis pourroit être si aisément fixé sous l'empire de la religion ; lorsqu'il seroit si important d'achever le grand ouvrage d'une éducation chrétienne, en fondant leurs principes sur des bases inébranlables ; alors commence, le plus souvent, une

seconde éducation toute mondaine, destinée, ce semble, à effacer jusques aux dernières traces de la première éducation.

Vous savez, Messieurs, avec quelles précautions, quels ménagemens, quels mystères une ame chrétienne doit porter au milieu du monde le trésor de la piété; vous savez à quelles sévères conditions le monde lui vend sa tolérance. Qu'elle se livre à la frivolité, au goût du luxe et des plaisirs, l'on est indulgent et facile : mais a-t-elle laissé paroître l'attachement aux observances commandées, l'éloignement des plaisirs défendus, en un mot l'esprit du christianisme? toute une famille se trouble; on se récrie sur l'exagération; et il faudra qu'elle expie, par les dérisions et les censures, le tort inexcusable d'avoir été plus chrétienne que le monde ne le permettoit.

Mais que dire de ces parens, qui,

non contens d'affoiblir les principes de leurs enfans, ne tremblent pas d'irriter des penchans funestes qui ne se développent que trop d'eux-mêmes? Une mère, idolâtre du monde, en inspire l'esprit à sa fille. L'enchantement de la bagatelle, le délire de la vanité, ont effacé dans quelques jours les maximes de l'Evangile. Précipitée dans les plaisirs, elle ne connoît plus d'autre gloire que de s'y distinguer, d'autre bonheur que de s'enivrer de ses dangereux succès. Ce jeune homme, à peine échappé des mains de ses maîtres, sans guide, sans conseil, se livre au penchant qui l'entraîne. Sous prétexte d'éviter des dangers incertains, on se hâte de lui ouvrir la carrière des plaisirs. Si on daigne diriger son inexpérience, ce sera pour lui inculquer les principes du monde, pour le pénétrer de ses maximes, et pour irriter dans son ame ardente l'ambition et la soif de la fortune, avec

toutes les passions qui en sont la suite. Faut-il s'étonner que la jeunesse s'égare parmi tant d'écueils, qu'elle y fasse un naufrage éclatant? Hélas! qui devons-nous en accuser? Ils ont péri, dit l'Esprit saint, immolés par la main qui devoit les sauver. *Immolaverunt filios suos, et filias suas dæmoniis* (1).

Oh! que plus sage et plus heureuse est cette mère uniquement occupée de fonder sur la loi de Dieu les principes d'une fille uniquement chérie! *Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ* (2). Confidente de ses pensées, compagne de ses plaisirs innocens, elle lui montre de loin le monde et lui en signale les écueils. Cette ame innocente et docile se confie au cœur de sa mère; son bonheur est de lui plaire, sa gloire est

(1) Ps. cv, 37.
(2) Eccli. xxvi, 24.

de lui ressembler, et chaque jour vient resserrer les liens qui les unissent par l'heureuse conformité des principes et des vertus.

Et vous, père vertueux, ce n'est pas à ce moment décisif que vous abandonnez un jeune homme. Vous devenez son guide, son conseil, son appui ; et si l'ardeur de la jeunesse trompoit un moment votre espoir, c'est alors que vous vous montrez vraiment père. Vous l'éclairez avec sagesse, vous l'attendez avec patience, vous le recevez avec bonté, comme le Père céleste se plaît lui-même à nous recevoir. Oh ! combien d'Augustins seroient revenus aux principes, s'ils avoient eu pour mère une Monique ? Combien d'enfans prodigues retrouveroient le chemin de la maison paternelle, si les vertus d'un père chrétien encourageoient leur repentir ?

EXHORTATION

POUR LA PROFESSION

DE MADEMOISELLE DE ***,

AU COUVENT DU REFUGE OU DE SAINT-MICHEL,

LE 7 OCTOBRE 1804.

Et dixit mihi : Scribe : Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt.

Et l'ange me dit : Ecrivez : Heureux ceux qui sont appelés au festin des noces de l'Agneau. Apoc. XIX, 9.

QUEL est cet appareil nouveau, quelles sont ces cérémonies extraordinaires et touchantes qui occupent aujourd'hui l'Eglise de Jésus-Christ? D'un côté, je vois un autel et tous les apprêts d'un sacrifice; de l'autre, les chants de joie et tous les signes de l'allégresse : ici les larmes des parens, la douleur des amis;

là les saints transports de l'amour, et les félicitations de la charité: j'aperçois presque un spectacle funèbre, et j'entends les cieux unis à la terre répéter avec transport ce chant de triomphe : *Gaudeamus et exultemus* : « Réjouissons-» nous, soyons ravis de joie; voici les » noces de l'Agneau, et son épouse s'est » préparée (1). » Tous les doutes sont éclaircis, et je reconnois sans peine ici cette fête mystérieuse qui doit réunir en effet le sacrifice et le triomphe; la mort et la vie; l'immolation entière du monde et de soi-même, et le bonheur anticipé du ciel. Union divine, noces sacrées, heureux qui est admis à vous contempler; plus heureux celui qui peut participer à vos adorables mystères! *Scribe : Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt.* Ce bonheur va donc être le vôtre, ma chère sœur; et aux

(1) Apoc. XIX, 7.

yeux de la foi, votre sort est préférable à tout ce que le monde peut vous offrir de plus flatteur : vous aurez de grands sacrifices à faire, et de grands devoirs à remplir; mais voyez cette joie sainte qui vous environne, cette pompe auguste de la religion, ce Dieu qui veut être lui-même votre récompense infiniment grande, cet époux de votre ame, qui semble descendre du trône de sa gloire pour orner de tous les dons de sa grâce une épouse qu'il aime, et répandre sur elle tous les trésors de sa miséricorde : *Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt.* Le voici donc ce jour qui doit satisfaire votre cœur, et couronner tous vos désirs. Ce jour doit décider de votre sort pour le temps, et probablement pour l'éternité; et, du parti que vous allez prendre, dépendra désormais la suite de vos destinées. Souffrez donc que nous vous arrêtions un moment sur les limites que vous vous

préparez à franchir, pour fixer votre attention sur la vocation dont vous êtes honorée, et comme appelée à l'état religieux, et comme fille de cet ordre respectable où vous demandez à être admise.

Vierge sainte, vous qui conduisez à la suite de votre Fils ces épouses qu'il s'est choisies; vous que toutes appellent leur mère, et qui fûtes leur premier modèle, daignez, du haut du ciel, jeter les yeux sur celle que vous voyez en ce moment à la porte du sanctuaire : ou plutôt venez vous-même au-devant d'elle; que l'influence de votre protection aide et augmente la force de nos paroles; et, tandis que nous l'entretiendrons de son bonheur et de ses devoirs, implorez pour elle et pour nous l'assistance de l'Esprit saint. *Ave Maria.*

Il est difficile sans doute de voir sans quelque émotion une jeune victime s'a-

vancer vers l'autel d'un pas ferme et assuré; fouler aux pieds le monde et tous ses attraits séducteurs, dans l'âge où le monde nous sourit avec plus de charmes; briser les liens qui nous unissent à une famille, à des amis, au moment où ces liens promettent plus de douceurs; et se laisser consumer lentement au gré du divin amour, lorsque tous les sentimens, qui d'ordinaire occupent la vie humaine, sont encore dans toute leur force.

Mais si nous considérons cette vocation divine au flambeau de la foi, loin de plaindre, avec un monde aveugle ou corrompu, l'ame qui en est prévenue, nous regarderons cette faveur comme la plus précieuse que Dieu puisse accorder. Observez bien en effet, ma chère sœur, qu'il ne s'agit pas aujourd'hui pour vous de choisir entre le monde et Jésus-Christ, entre les plaisirs et la vertu, entre les devoirs sévères

de la religion et les faux biens dont le monde peut vous flatter; ce choix est fait il y a long-temps. Le jour de votre baptême, vous avez promis, par le contrat le plus sacré, de fouler aux pieds le monde et ses attraits; de combattre, tous les jours de votre vie, les passions, les préjugés, les folles vanités du siècle : vous vous êtes engagée, devant l'Eglise et devant les anges, à reconnoître Jésus-Christ pour chef, à vivre de sa vie, et à marcher à sa suite en portant votre croix et en vous renonçant vous-même. Ces obligations sont générales, absolues, inviolables pour tout chrétien; et, hors du cloître comme dans le cloître, vous tous qui avez été incorporés à Jésus-Christ par le baptême, vous êtes obligés d'y être fidèles. Ici seulement, en présence du Dieu qui doit vous juger, sous les yeux de tout le ciel qui vous contemple, en face de la mort et de l'éternité qui vous attendent,

il vous est permis de délibérer sur le choix des moyens. Le but indispensable de tout chrétien, sous peine de se rendre parjure et d'encourir le plus terrible jugement, doit être de vivre dans le détachement, dans le mépris du monde et de soi-même, inaccessible à la contagion des vices, observateur inflexible de toutes les lois de Jésus-Christ. Ce but, plusieurs chemins y conduisent; c'est seulement sur le choix de la route que vous avez à vous déterminer.

Il me semble qu'en ce moment Jésus-Christ se présente à vous, et vous dit : Je suis la sagesse éternelle, la lumière qui doit éclairer tous vos pas; je suis celui dont la volonté établit les conditions diverses de la société, comme ma providence les distribue. Ecoutez, ma fille, et prêtez l'oreille : *Audi, filia, et inclina aurem tuam* (1). Je suis l'amour

(1) Ps. XLIV, 11.

éternel, sans bornes; c'est moi qui vous aimois avant que vous ne fussiez; c'est moi qui vous ai donné l'être; j'ai veillé sur votre berceau, j'ai conduit les pas de votre enfance, j'ai protégé votre jeunesse; je vous donnai dans ma tendresse cette mère vertueuse et si chrétienne (1) que j'ai rappelée par miséricorde, lorsque, jeune encore, elle eut déjà mérité sa couronne. Alors vous devîntes l'enfant de ma providence; elle vous couvrit de ses ailes, et vous porta dans son sein; elle vous préserva du souffle contagieux du monde, de l'impression funeste des vices, et enfin elle vous confia à cette seconde mère, seule digne de vous représenter celle que vous aviez perdue. Rappelez-vous ces périls dont je vous ai tirée, ces malheurs dont je vous ai préservée, ces larmes que tant

(1) Mme. de ***, morte encore jeune en émigration.

de fois ma tendresse a essuyées. Ecoutez, ma fille, et prêtez l'oreille : *Audi, filia*. Ces bienfaits ne sont rien encore; votre Dieu vous prépara de toute éternité une faveur plus précieuse : je veux vous mettre aujourd'hui au rang de mes épouses; *concupiscet Rex decorem tuum* (1). Ce titre satisfait-il votre cœur? Préférez-vous d'aller combattre dans cette région de mort et de douleurs, assaillie par les attaques de vos ennemis, enveloppée de leurs piéges, en butte à tous leurs traits; ou bien ne voulez-vous pas rester dans cet asile, où je vous offre une protection aussi paisible qu'assurée. *Obliviscere populum tuum* (2). Voulez-vous retourner sur cette mer couverte d'écueils, et fameuse par mille naufrages, ou demeurer dans ce port où tout semble répondre de votre salut?

(1) Ps. XLIV, 13.
(2) *Ibid.* 12.

Obliviscere. Si vous cherchez sincèrement à me plaire et à vous sauver, quel parti vous semble le plus facile et le plus sûr; et, à l'heure de la mort, qui chaque jour peut vous frapper, lequel voudriez-vous avoir pris?

Ah! sans doute en ce moment, semblable à l'épouse des Cantiques, vous avez tressailli de joie à la voix du bien-aimé : *Vox dilecti mei pulsantis* (1). Votre cœur s'écrie avec amour, comme celui du Prophète : Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel hors de vous, ô céleste époux de mon ame! et que puis-je désirer loin de vous sur la terre? *Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram* (2)? Vous êtes le Dieu de mon cœur, vous l'êtes, vous le serez pour une éternité. *Deus cordis mei.* Vous serez à jamais mon partage, mon unique tré-

(1) Cant. v, 2.
(2) Ps. LXXII, 24.

sor; *pars mea, Deus, in æternum* (1). Que le monde s'éloigne, qu'il s'évanouisse pour moi; c'est une figure, une ombre qui séduit et qui passe : Dieu seul est immuable, éternel et fidèle. Oui, dès aujourd'hui, et pour toujours, mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui; *pars mea, Deus, in æternum*. Pour nous, ministres du Dieu vivant, chargés de vous apporter de sa part le contrat qui doit cimenter votre union, en applaudissant à vos transports, nous devons vous en proposer les conditions indispensables.

Votre Dieu vous donne en ce moment tout ce qu'il a, tout ce qu'il est; sur la terre tous les dons de la grâce, et dans le ciel tous les trésors de la gloire. Vous serez admise à son héritage éternel, vous partagerez son trône, sa couronne ornera votre front;

(1) Ps. LXXII, 25.

vous participerez à son immortalité, à sa divinité même, autant qu'une créature en est capable.

Mais votre époux fut pauvre; il naquit dans une crêche, n'eut pas où reposer sa tête, et mourut sur une croix. Il ne vous promet pas les biens de la terre; au contraire, si vous les possédez, il faut y renoncer, embrasser sa pauvreté divine, la chérir même, et l'estimer au-dessus de la pourpre des Rois.

Dans cette humble et modeste cellule, vous aimerez à retrouver la maison de Nazareth, où le Roi du ciel et de la terre resta caché pendant trente ans, travaillant de ses propres mains. Ce pain, que le zèle et la charité disputeront peut-être à la nature, vous retracera celui que lui fournissoient les ames saintes qui marchoient à sa suite, et qu'il partageoit avec ses disciples. Vous porterez avec joie des vêtemens rudes et grossiers, en

songeant qu'ils sont pour vous les saintes livrées de Jésus-Christ. Vous serez pauvre de cœur et d'affection, vous le serez en réalité. La pauvreté vous offrira des rigueurs : il le faut pour qu'elle vous procure des mérites ; mais votre époux veillera sur vous, et si vous êtes fidèle à vous abandonner à ses soins, le nécessaire ne vous manquera jamais. Je vous en atteste ici, ames héroïques et saintes, qui, dans tous les siècles, vous dévouâtes à la pauvreté pour suivre l'exemple de Jésus-Christ. Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, a-t-il jamais abandonné ses enfans? Non, non; ce maître que nous suivons est généreux et magnifique; plus vous lui donniez, plus il vous donna : vous lui abandonnâtes sans réserve le soin de votre existence, et il y pourvut toujours avec toute la tendresse d'un père. Mais pourquoi chercher des exemples étrangers? Vierges de Jésus-Christ qui m'écoutez,

que ne pouvez-vous parler vous-mêmes?

Depuis ce jour de vertige et de douleur, où, arrachées de vos asiles, et repoussées, comme par une tempête, au milieu du monde, sans fortune, sans asile, sans appui, vous eûtes le courage de promettre au Dieu qui vous avoit unies, de ne vous séparer jamais, et de périr s'il le falloit, plutôt que d'abandonner les règles saintes que vous lui aviez vouées; dites si la Providence vous abandonna jamais. La sagesse humaine condamnoit votre dévouement sublime, elle ne vous annonçoit que la détresse et le malheur; mais votre époux veilloit du haut des cieux. Chaque jour vous demandiez votre pain au Père qui est dans le ciel; il pourvoyoit à vos besoins : vos malades étoient secourus, la vieillesse étoit assistée, et vous présumiez assez de son amour pour croire qu'il eût plutôt envoyé la manne du ciel, que de souffrir que la confiance de ses épouses une

fois trompée accusât pour toujours sa fidélité.

Mais c'est peu d'abandonner à Jésus-Christ ces biens fragiles et périssables, si vous ne lui abandonnez encore la plus chère, la plus intime de toutes les propriétés, je veux dire votre propre volonté. La volonté de Dieu étant la règle et la source essentielle de l'ordre, du bien, de la justice; la religion, la perfection consistent essentiellement à se conformer à cette adorable volonté, à s'y attacher, à s'y unir : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est* (1). Oui, il faut le dire, et le répéter mille fois; la volonté propre, quelque petite qu'elle puisse être, ne produit nécessairement que désordre, malheur et illusion; et les religions les plus saintes, dès qu'elles admettent cet ennemi, ne tardent pas à tomber en ruines; et le

(1) I. Cor. VI, 17.

religieux qui conserve une volonté, fît-il des miracles, ressuscitât-il des morts, n'est pas digne du nom qu'il porte. Que le ciel détourne à jamais ce malheur, et de vous, ma chère sœur, et de la maison que vous allez habiter! Vous reconnoîtrez la voix de Dieu dans celle des supérieurs préposés à votre conduite : tous les jours, à toute heure, en toutes choses, vous consulterez l'obéissance comme la règle infaillible de votre conduite et l'expression véritable de la volonté de Dieu; vous la consulterez surtout avec simplicité. Cette sainte vertu est l'ame de l'obéissance, elle est le caractère des enfans de Dieu, et l'esprit opposé ne peut être que le fruit de l'amour propre et de l'esprit du monde. Par-là vous gagnerez le cœur de votre céleste époux; que dis-je? vous imiterez sa vie, et vous le retracerez lui-même. N'est-ce pas lui qui fut trente ans entiers soumis à ses propres créa-

tures, à Joseph et à Marie? N'est-ce pas lui qui disoit que la volonté de son Père lui étoit aussi intimement unie que le pain qui nourrit notre corps. *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (1). Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, il l'a souffert par l'obéissance et pour l'obéissance; *didicit ex iis quæ passus est obedientiam* (2); et la gloire même dont est couronnée son humanité sainte, n'est que le prix de son obéissance. Il a été obéissant jusqu'à la mort, dit saint Paul : *Factus obediens usque ad mortem*; et jusqu'à la mort de la croix : *mortem autem crucis* (3). C'est expressément pour cette raison que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom; *propter quod et Deus exaltavit illum* (4). Si ces

(1) Joan. IV, 34.
(2) Heb. V, 8.
(3) Phil. II, 8.
(4) *Ibid.* 9.

conditions n'ont rien qui alarme votre courage, ou qui ralentisse votre amour, entrez, ma chère sœur, dans ce tabernacle admirable; pénétrez dans le sanctuaire de Dieu; *transibo usque ad locum tabernaculi admirabilis* (1) : entrez en reine dans le palais du Roi des Rois, oubliez les liens fragiles et périssables, choisissez un Dieu pour votre époux : il vous prendra pour son épouse, dans la justice, la miséricorde et la vérité; *sponsabo te mihi in justitia, et judicio, et in misericordia* (2). Voici qu'il met sur votre tête la couronne royale de sa gloire; *dedi coronam decoris in capite tuo* (3). Heureuse et mille fois heureuse, vous n'aurez à craindre ni l'oubli d'un époux, ni ses égaremens, ni ses erreurs; la mort même ne vous séparera pas, elle ne fera que vous unir pour ne vous sé-

(1) Ps. XLI, 4.
(2) Osee. II, 19.
(3) Ezech. XVI, 12.

parer

parer jamais. Est-ce la grandeur qui vous touche? Levez les yeux vers le ciel; voyez le monarque éternel des siècles, ce Dieu immense, incommunicable, infini; il habite une lumière inaccessible. Assis sur les Chérubins, il voit des millions de Puissances, de Trônes, de Dominations, de Vertus, s'humilier devant lui; et l'univers entier, créé par une seule de ses paroles, disparoîtroit au moindre de ses regards. Voilà votre époux : il est tout à vous si vous êtes toute à lui. Votre cœur préfère-t-il à l'éclat de la gloire la douceur d'aimer sans incertitude et sans trouble? Ah! qu'il s'élance, qu'il vole vers cette immense bonté, source de tout bien, principe de tout bonheur, de qui découlent toutes les affections douces, heureuses et consolantes; qu'il s'embrase, qu'il se laisse fondre et dissoudre dans cet abîme éternel d'amour, dans cette fournaise de charité qui se donne en ce moment

toute à vous, pour vous aimer une éternité toute entière. Ah! ce cœur seroit trop avare, si, possédant un Dieu, il pouvoit chercher autre chose. O qui nous donnera l'amour des Thérèse, des Catherine, et de tant d'autres saintes épouses de Jésus-Christ? qui nous donnera la langue des anges? Mais quelle langue, ô mon Dieu, peut exprimer ici-bas, quel esprit est digne de comprendre ce que vous avez réservé à ceux qui vous aiment? Qui peut révéler ce que vous prodiguez de délices aux épouses assez pures pour recevoir les communications de votre amour, ce que c'est d'être tout à Dieu, de jouir de Dieu, de vivre de Dieu? Puissiez-vous, ma chère sœur, mériter d'en faire l'expérience; croyez-en au témoignage des ames saintes de tous les temps, à qui il a été permis de nous laisser, dans leurs écrits, une foible idée des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment : efforcez-

vous de marcher sur leurs traces, et rapportez-vous-en à votre époux pour vous faire participer à leur bonheur. A ces biens qui vous sont communs avec toutes les épouses de Jésus-Christ, se joignent encore les avantages particuliers de l'ordre qui vous adopte aujourd'hui : cet ordre, par un privilége aussi consolant qu'il est auguste, s'engage à travailler au salut des ames, c'est-à-dire, qu'il s'associe en quelque sorte à la dignité du sacerdoce et à la gloire de l'apostolat.

Déjà, ma chère sœur, je vois se réunir près de vous une troupe innocente d'enfans qui réclament vos soins. Ayez pour eux des entrailles de mère : vous êtes la leur aux yeux de la Providence et de la grâce, puisqu'ils sont les enfans de Jésus-Christ, qui vous les donne. Peut-être, parmi ces enfans, trouverez-vous des orphelins, délaissés sur une terre étrangère; ces titres vous rappelleront

vos malheurs et les bienfaits du ciel, et vous n'en serez que plus tendre pour ces infortunés : rappelez-vous que celui qui reçoit un de ces petits au nom de Jésus-Christ, le reçoit lui-même. Trop heureuse si vous pouviez imprimer, dans un seul de ces cœurs simples et faciles, les noms de Jésus et de Marie, et les imprimer en traits de flammes pour qu'ils y restent ineffaçables.

Il est une autre espèce de bien sublime, mais difficile, souverainement agréable à votre époux, mais d'autant moins attrayant pour le cœur, que l'ame est plus délicate et plus noble; ce bien réclame votre secours. Mais est-il donc un genre de bien auquel la religion n'ait déjà pourvu? Parmi tous les ordres augustes et vénérables occupés à verser des bienfaits sans nombre sur la société, au nom de Dieu et de Jésus-Christ, n'en est-il pas qui semblent avoir comme envahi d'avance tout ce que le zèle peut ambi-

tionner, tout ce que la piété peut faire? Filles respectables de saint Vincent de Paul, vous dont l'institution seule sembleroit être un contre-poids à toutes les misères humaines, quelqu'une des misères humaines vous seroit-elle échappée? Oui, ma chère sœur; ce sont les maux de l'ame : ce sont surtout ces passions d'ignominie qui révoltent tous les sentimens honorables, et que l'on regarde comme une vertu d'avoir en horreur, jusque dans les infortunés assez dépravés pour en être esclaves. Jésus-Christ pourtant ne les a pas encore jugés, puisqu'il leur laisse encore la vie; il les appelle, et son cœur leur est ouvert. Compagne inséparable de votre époux, comme lui vous les recevrez, et vous travaillerez à les rendre à la religion et à la société. Grâces immortelles vous soient rendues, ô Dieu, père de tous les hommes et sauveur de tous les pécheurs. Et vous, ames généreuses et

héroïques, qui daignâtes vous consacrer à cette œuvre, recevez nos hommages et les bénédictions de l'Eglise de Jésus-Christ. Vous avez pensé que toutes les ames étoient le prix du sang de Jésus-Christ, et vos entrailles se sont émues; vous avez cru, avec saint Augustin, qu'au milieu de la dépravation la plus profonde, il restoit dans nos ames quelques traits de l'image divine, et vous avez jugé que le retour étoit toujours possible. Ah! que vous avez bien connu le cœur de Dieu : oui sans doute il vous a révélé la profondeur et l'immensité de son amour pour les hommes; il a plus fait, il a versé toute sa tendresse dans vos ames. Ainsi le crime lui-même a trouvé un asile dans son repentir, un appui dans son retour à Dieu; et lorsqu'une ame foible peut-être, encore plus que corrompue, vient verser des larmes amères sur ses fautes et son déshonneur, il se trouve des ames

sensibles et charitables pour pleurer avec elle. Oh! quelle gloire vous est réservée au dernier jour, quand vous amenerez en triomphe ces ames que l'on croyoit perdues, et qui peut-être avoient trompé le zèle des prêtres les plus saints! et quelle joie dès ce moment dans le ciel, quand votre zèle et votre tendre sollicitude force l'enfer à rendre ces victimes qu'il croyoit avoir englouties sans retour!

Félicitez-vous donc, ma chère sœur; de toutes les œuvres que la religion vous propose, nulle sans doute n'est plus héroïque ni plus touchante, puisque nulle autre ne vous rapproche davantage de votre époux, de ce pasteur aimable et miséricordieux qui court après la brebis égarée, et qui n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs; *non veni vocare justos sed peccatores* (1).

(1) Matth. IX, 13.

Vous recevrez l'enfant prodigue, à l'imitation du père de famille : comme lui, vous prodiguerez à son repentir les témoignages de la tendresse et de la charité. Vous vous réjouirez des dédains et des rebuts; ils font votre gloire et votre couronne, et votre père saura payer avec usure ce que vous aurez fait pour son amour. Vous épuiserez les ressources de la patience et du zèle; et par votre douceur à attendre les foibles, vous imiterez celle que votre époux a mise à vous attendre vous-même. Jour et nuit, vous veillerez sur ces ames si chères à celui qui les racheta de son sang; et si vos efforts vous semblent inutiles, vous emploierez auprès de Dieu la pénitence et la prière. Ce ne sera pas assez de prodiguer pour elles et vos soins et vos larmes; fidèle aux exemples journaliers et à jamais mémorables des vierges qui vous environnent, vous leur sacrifierez jusqu'au pain qui vous

nourrit. Peut-être Dieu permettra-t-il que la charité ne soit pas réduite à se priver elle-même de l'absolu nécessaire; et peut-être qu'enfin les riches, las de déclamer inutilement contre la corruption qu'ils entretiennent, viendront au secours de ceux qui se dévouent à en arrêter les progrès.

Voilà, ma chère sœur, les honneurs qui vous attendent à la cour du Roi des Rois; et ces honneurs sont grands aux yeux des anges et aux yeux de Dieu même. Voilà les plaisirs qu'il vous réserve; et, pour une ame qu'embrase la charité de Jésus-Christ, ces plaisirs sont plus doux que ceux que le monde peut offrir. Si votre ame est assez noble, assez ardemment éprise de l'amour de Jésus-Christ pour ambitionner ces honneurs, et trouver quelques délices dans ces plaisirs, votre vocation est décidée, et vous êtes digne d'entrer dans cette maison. Ouvrez-vous donc por-

tes augustes, et recevez cette nouvelle épouse du Sauveur; elle ne déshonorera pas ce titre glorieux, le plus beau que puisse porter une créature.

Ici notre ministère finit; la terre en quelque sorte va disparoître de vos yeux, les voiles de la mort vont vous envelopper, comme si l'éternité commençoit. Anges de Dieu, descendez donc vers cette épouse de votre Roi, couvrez-la de vos ailes, et portez-la dans vos mains jusqu'au trône de la miséricorde et de l'amour. Saints du ciel, célébrez par vos cantiques la pompe des noces de l'Agneau, et répandez sur l'autel d'or le parfum précieux de vos prières. Mère de grâce, Reine des saints, voici votre enfant. Avant sa naissance, elle vous fut consacrée, et c'est entre vos mains qu'une mère mourante remit ce dépôt cher et sacré : c'est vous qu'elle invoque dans toutes ses peines : jeune encore, mais étrangère et

dans le malheur, c'est vers vous qu'elle levoit ses mains innocentes; c'est vous qu'elle appeloit sa mère; c'est vous qui conservâtes son ame au milieu des illusions et des piéges du monde; et c'est vous sans doute, qui, pour dernière faveur, avez guidé ses pas dans cet asile; c'est entre vos mains que tous ceux qui s'intéressèrent jusqu'ici à son salut la remettent en ce moment. Souffrez, ô Vierge sainte, cet excès de hardiesse; c'est à vous qu'ils redemanderont au jour du jugement cette ame qui leur fut chère. Esprit de Dieu, vous qui formez dans nos ames les vertus que vous y voulez trouver, donnez à celle-ci le courage de mourir constamment à elle-même, pour vivre de la vie de la grâce; créez en elle un cœur nouveau; donnez-lui la docilité pour obéir; donnez lui la sagesse et la fermeté de l'apostolat que vous lui destinez; faites, en

un mot, que digne des ames saintes auxquelles elle s'associe, elle imite fidèlement leurs vertus, pour partager un jour leur récompense. Ainsi soit-il.

DISCOURS

EN FAVEUR DES DÉPARTEMENS

RAVAGÉS PAR LA GUERRE,

ET SPÉCIALEMENT DE LA VILLE DE MÉRY-SUR-SEINE,

prononcé dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin,

le 22 février 1815.

Ce Discours fut imprimé en 1815, et vendu au profit des habitans de Méry et des pays voisins. Quoiqu'il soit digne du talent de M. l'abbé Duval, nous n'avions pas cru devoir le mettre dans ce recueil de Sermons, où l'on ne trouvera d'ailleurs que des pièces inédites. Nous pensions que l'intérêt de ce Discours ne pouvoit plus être le même dans les circonstances présentes, et qu'il étoit au moins inutile aujourd'hui de ramener l'attention publique sur les malheurs d'une guerre dont la fin a été heureuse pour la France. Mais quelques personnes respectables ayant paru regretter ce Discours, et ayant demandé qu'on le réimprimât, nous cédons, quoique avec répugnance, au désir qu'elles ont manifesté. On le donne donc à la fin du volume; mais sa place naturelle auroit été après le Sermon sur la Charité. Les notes qui accompagnent le texte sont de M. Duval. Elles se trouvent dans la première édition : nous n'y avons rien changé.

DISCOURS

EN FAVEUR DES DÉPARTEMENS

RAVAGÉS PAR LA GUERRE.

Tunc dicet Rex his, qui à dextris ejus erunt: Venite, benedicti patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. Esurivi enim, et dedistis mihi manducare; nudus eram, et cooperuistis me.

Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon père, possédez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'étois nu, et vous m'avez revêtu. Matth. xxv, 34.

C'est une belle et touchante religion, que celle qui renfermant dans un même précepte l'amour de Dieu et l'amour du prochain, leur assure la même récom-

pense; qui nous offre le ciel pour prix du bien que nous aurons fait à nos frères, et nous laisse décider de notre destinée éternelle, par la miséricorde ou l'indifférence à leur égard. Ainsi la religion de Jésus-Christ a parcouru les siècles, prodiguant les secours à l'indigence, les consolations au malheur; multipliant parmi les hommes ces miracles de dévouement et de charité qui honorent les annales des nations chrétiennes, et consolent l'ame attristée par le spectacle des calamités et des crimes. Combien de fois notre patrie surtout n'en a-t-elle pas été témoin? Dans les premières années du règne glorieux de Louis-le-Grand, la France avoit vu ses provinces ravagées par la guerre, la contagion et la famine. La fortune publique épuisée, toutes les sources de prospérité taries, ne laissoient plus aucun espoir. Mais la religion veilloit sur les malheureux. Toutes les chaires de

cette capitale retentirent de leurs gémissemens. Vos pères ne se plaignirent point, Messieurs, que l'on vînt les entretenir de douleurs étrangères; ils savoient qu'entre toutes les douleurs humaines, il n'en est aucune d'étrangère pour un chrétien. Cette ville se plaisoit à penser qu'enrichie des tributs de la France entière, il étoit beau de rendre à ce corps immense la vie qu'elle ne cesse d'en recevoir, et de distribuer à des provinces désolées une partie des trésors qui font son opulence et sa grandeur. Bientôt les misères disparurent. Et, dans des temps plus désastreux que le nôtre, la piété de vos aïeux exécuta, par les mains de saint Vincent de Paul, ce qu'un puissant monarque auroit à peine osé tenter dans les jours de la prospérité la plus brillante. Les grands exemples qu'ils ont donnés avec tant de bonheur et de gloire, le ciel daigne vous appeler à les renouveler aujourd'hui.

Ces mêmes contrées, objet de leur généreuse sollicitude, gémissent victimes des mêmes fléaux; comme si Dieu les avoit choisiés pour y imprimer plus profondément les traces effrayantes du passage de sa justice, dont le souvenir s'efface trop rapidement parmi les biens dont nous jouissons. C'est vers vous que leurs tristes habitans ont tourné leurs regards; et, par une prérogative que sans doute vous voudrez maintenir, Paris se trouve encore l'espérance et l'asile des malheureux de la France entière.

Mais ceux dont nous plaidons la cause méritent singulièrement votre intérêt, soit que vous considériez l'étendue de leur malheur, soit que vous envisagiez les caractères qui les distinguent de toutes les autres classes d'infortunés. Deux réflexions qui vont partager ce discours.

O Dieu! vous nous avez commandé d'aller, comme autrefois vos prophètes,

troubler, par des cris de douleur, la joie des heureux du monde ; et parmi les larmes des peuples et les cendres des villes, leur offrir des scènes lugubres de deuil et de désolation : ne permettez pas que nous les trouvions insensibles. Qu'ils se souviennent, ô mon Dieu ! que les mêmes fléaux pouvoient aussi les atteindre, et pesoient déjà sur nos têtes, quand votre main les détourna pour nous rendre un bonheur que nous cesserions de mériter en refusant de le partager avec nos frères. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les nations civilisées par l'Evangile ne connoissoient plus ces excès des siècles barbares où la guerre étoit le signal d'une dévastation générale, où les peuples, précipités l'un sur l'autre, marquoient leur passage par le sang, les cendres et les ruines, et sembloient moins vouloir se combattre que s'entre-

déchirer et se détruire. Il avoit été donné à la religion de Jésus-Christ de réconcilier les nations, de faire fléchir sous un joug sacré la noble fierté des courages, de tout adoucir dans les mœurs et dans les lois, jusqu'au droit sanglant de la guerre. Si elle avoit gémi de ne pouvoir arracher les armes des mains de ses enfans, du moins elle en régla l'usage. Le guerrier reconnut sa voix dans le tumulte des camps et dans l'horreur des combats. Au milieu du sang et du carnage, il apprit à respecter l'homme créé à l'image de Dieu, et brillant de mille traits divins; et, de ce terrible fléau, le christianisme ne nous avoit laissé que les malheurs inévitables. Avec l'empire de cette religion tutélaire, nous avons vu s'affoiblir et ses lois protectrices et son influence bienfaisante. Bientôt l'humanité pleura le retour de ces invasions, dont le souvenir nous consterne encore, et qui semblèrent un

moment nous ramener vers la barbarie. Le sang des hommes est devenu vil; l'innocence a perdu ses droits; la foiblesse est restée sans défense; les flammes ont dévoré le toit paisible du laboureur et de l'artisan, le dernier asile de la veuve et de l'orphelin. Si Dieu n'avoit eu pitié des hommes, la guerre, embrasant les Etats et entraînant les peuples entiers, eût fait du monde un vaste tombeau sur lequel les restes épars du genre humain n'auroient trouvé de sûreté qu'en plaçant des déserts entre eux et leurs semblables.

Lorsque de nos jours le bruit de ces grands bouleversemens est arrivé jusqu'à vous, vous en avez gémi, Messieurs, ainsi que nos guerriers eux-mêmes; et, avant vos propres malheurs, vous aviez pleuré ceux de nos ennemis.

Combien donc ces calamités vous trouveront-elles sensibles et généreux, quand vous les verrez accumulées sur

des François au sein même de la patrie! Ah! si jamais ce ministère saint nous parut glorieux et consolant, c'est quand il nous donne le droit de venir au nom de Dieu vous révéler les maux qui les accablent, et vous présenter leurs larmes. Ce sont de vastes régions ravagées par le fer et le feu; des villages dont il reste à peine quelques traces; des villes, naguère florissantes, à demi consumées par les flammes; et, parmi tant de débris, cette ville de Méry-sur-Seine, dont il ne reste que le sol, couvert encore d'un peuple entier de malheureux. Nous devons principalement vous retracer leur désastre, le plus terrible des malheurs que cette guerre entraîna. Vous y verrez réunies, dans un seul tableau, toutes les calamités répandues sur cette terre de désolation, et dont nous ne pourrions embrasser tous les détails.

La ville de Méry-sur-Seine, floris-

sante par son commerce, mais plus intéressante encore par le caractère honorable de ses habitans, par les bonnes mœurs et l'union des familles, par une fidélité à la religion qui ne s'est jamais démentie, avoit su maintenir sa prospérité durant le cours de nos longues révolutions. Cette ville n'existe plus; en un jour elle a disparu effacée du sol françois. Dès le commencement de nos malheurs, traversée par des armées nombreuses, elle avoit vu ses campagnes ravagées, ses provisions épuisées, et les richesses de son commerce livrées à l'avidité du soldat. Déjà même elle avoit été le théâtre d'un combat sanglant, mais glorieux, où la valeur de cinq cents François arrêta un jour entier toute l'armée ennemie devant ses faubourgs sans défense. Je ne vous peindrai pas les maux qui accompagnèrent ces invasions successives; les vexations, les outrages de tous les genres; les vieillards chassés

de leurs maisons; les malades arrachés de leurs lits, mourant dans les places publiques, de froid, de misère, de besoin; et des malheureux sans ressource se noyant de désespoir. Hélas! telles étoient alors les calamités communes; et ces tristes tableaux, en fatiguant votre piété, ne leur donneroient point un droit particulier à votre intérêt.

Mais représentez-vous cette foible ville envahie par cent mille ennemis; car ils l'étoient alors, ces étrangers qui devinrent bientôt des alliés si fidèles. Repoussés encore une fois, ils faisoient marcher devant eux la désolation et l'épouvante; telles que l'on voit s'avancer les noires tempêtes qui portent dans leur sein la dévastation et la mort. A leur approche, la ville est presque abandonnée. De fidèles magistrats, quelques citoyens intrépides, s'efforçoient seuls de la défendre par leur présence, par leur zèle. Vain espoir! L'ennemi, contraint

traint d'assurer sa retraite (1), voulut placer une barrière de feu entre son armée et nos troupes victorieuses. L'arrêt de la ville est déjà prononcé, déjà mis à exécution, et les malheureux l'ignorent encore. Soudain ils en sont avertis par l'incendie qui se déploie. Les flammes s'élevant avec furie, les chas-

(1) Cet événement doit être attribué au sort de la guerre, plutôt qu'à toute autre cause. L'ennemi ne se décida à brûler Méry que par l'impossibilité où il se trouvoit d'assurer autrement sa retraite. Voici ce que porte à ce sujet la relation qui nous a été transmise par M. le maire de Méry-sur-Seine :

« Le 22 février, l'ordre fut donné de brû-
» ler Méry. Cet ordre ne fut provoqué en au-
» cune manière par la conduite des habitans.
» L'ennemi voulut arrêter l'armée françoise
» qui s'avançoit de Nogent sur Méry, après
» l'affaire de Montereau, et l'empêcher de tra-
» verser la ville avec son artillerie, et d'in-
» quiéter le général prussien dans sa retraite
» sur l'Aube, dont tous les ponts étoient brû-
» lés ou rompus ».

sent de leurs maisons qui s'écroulent. Au milieu des feux et des ruines, ils se précipitent vers les portes; il n'étoit plus temps de fuir. Renfermés dans leur ville en feu, ils assistent à son embrasement, tandis que, du fond des campagnes environnantes, leurs concitoyens fugitifs contemploient, immobiles et consternés, les flammes qui dévoroient leur fortune et la subsistance de leurs enfans. En quelques heures tout périt, et les produits de l'industrie, et les instrumens du travail, et la maison du citoyen aisé, et l'asile du pauvre artisan. Méry n'est plus qu'un monceau de cendres!.. C'est alors seulement que, réunis au fond des bois, ils goûtent la triste douceur de pouvoir confondre leurs larmes. Ils s'y cachent pour déplorer leurs malheurs et ceux de la France, dont aucune sagesse humaine ne pouvoit encore prévoir le terme. Ce terme, Dieu l'avoit fixé. Ils brillent enfin ces jours

heureux. D'un bout de la France à l'autre, un cri de joie s'est fait entendre. Les habitans des campagnes rentrent avec transport dans leurs chaumières abandonnées; mais où iront les infortunés qui nous occupent? La flamme a dévoré jusqu'à la trace de la maison de leurs pères; il ne leur reste rien sur la terre, pas un vêtement pour remplacer les lambeaux presque détruits sur leurs membres desséchés, pas une couche pour reposer leur misère. Où prendront-ils le pain de chaque jour? Ils n'espèrent qu'aux soins de cette Providence qui revêt les lis des campagnes et nourrit les oiseaux du ciel. Condamnés aux larmes et à l'exil, au sein du bonheur général, ils n'ont d'asile que les forêts; ils s'y construisent de pauvres cabanes; et ce que l'on ne peut raconter sans frémir, ils y ont passé dix mois entiers sous les vicissitudes de toutes les saisons, tourmentés par tous les besoins, mon-

trant presque aux portes de la capitale le triste et humiliant tableau de la vie sauvage. Mais, hélas! ils n'en ont ni les habitudes ni l'industrie! C'est-là que la vieillesse achève promptement de s'éteindre; c'est de là que des mères éplorées amènent aux hôpitaux voisins des enfans aveugles ou paralysés, tandis que d'autres, jeunes encore, restent perclus de tous leurs membres dans ces réduits écartés, où ils n'ont pas même un lit de douleur. Ah! mes frères! si l'on vous disoit qu'un malheureux dans cet état est en ce moment à votre porte, et réclame votre pitié; avec quelle charité vous viendriez le recueillir! avec quelle religion vous lui prodigueriez tous les secours! Les refuseriez-vous à une foule de familles intéressantes et nombreuses, dont le ciel vous a réservé d'être les sauveurs et les pères?

Vous ne l'ignorez pas; si, dans l'ordre commun, la loi de la charité nous

oblige à compatir aux besoins de nos frères, la rigueur du précepte augmente avec les nécessités. Quand les besoins n'ont point de bornes, la charité n'en laisse plus aux sacrifices. C'est un grand crime, dit saint Ambroise, de préférer un peu d'argent à la vie de votre frère. *Grandis culpa est, si plus apud te pecunia valeat quàm vita perituri.* Vous n'êtes plus seulement un mauvais riche, dit saint Jean-Chrysostôme, vous devenez un homicide; si vous ne l'avez pas nourri, c'est vous qui l'avez tué. *Si non pavisti, occidisti.* Et au défaut de l'Evangile, ne nous suffiroit-il pas de vous renvoyer à votre cœur? Consultez-le, il vous dira qu'il est barbare de ne s'occuper que de fêtes et de jeux parmi les pleurs des misérables; de boire dans la coupe du plaisir et au sein de l'opulence, l'oubli des calamités passées, tandis que ces calamités pèsent encore sur vos frères et les accablent; il vous

dira que refuser aux pauvres le nécessaire, pour ne pas se priver des plus frivoles jouissances, est un égoïsme monstrueux dont la nature se révolte, et qui, tôt ou tard, attire le courroux du ciel.

Et ce n'est pas seulement un pauvre qui vous implore aujourd'hui; c'est une immense multitude, où l'innocence et la vertu, la foiblesse et l'abandon, la variété des âges, des conditions, des besoins vous offre la réunion touchante de tout ce qui peut intéresser les ames où l'humanité n'est pas éteinte. D'autres ont trouvé des ressources dans des parens, dans des amis; ici l'ami ne peut aider son ami, les enfans ne peuvent nourrir leur mère, ni fournir à un père, qui succombe sous les infirmités, les plus simples soulagemens. Ailleurs, de puissans propriétaires sont devenus pour les indigens une seconde providence. Hommages et bénédictions à ces riches

vertueux! on les a vus visiter eux-mêmes les chaumières dévastées, présenter au laboureur dépouillé les moyens de reprendre ses travaux, compenser les pertes par leurs bienfaits; et le peuple a partout retrouvé des pères et des protecteurs dans ceux qu'on lui montra long-temps comme ses oppresseurs et ses ennemis.

Ailleurs enfin les calamités plus modérées s'adoucissent ou disparoissent sous les regards bienfaisans d'un gouvernement paternel. Que de ruines il a réparées! que de plaies il a fermées, ce Roi qui ne se console de ses malheurs qu'en effaçant la trace de nos maux! que de larmes il a essuyées, lui qui en avoit tant à répandre! Quelle pompe pour son trône auguste, que cette foule d'infortunés qui se reposent à son ombre de leurs longues douleurs et de leurs nobles travaux! C'est vers ce trône, asile sacré du malheur, qu'ont

dirigé leurs pas les tristes représentans des plus infortunés des François. A leur vue, le cœur du monarque s'est ému. Qu'est-il besoin de vous le montrer ajoutant avec bonté les consolations aux secours et l'espérance aux bienfaits? Si pourtant vous daignez considérer le nombre des indigens et l'immensité des besoins, vous comprendrez aisément que le prince le plus généreux n'a pu que donner le signal; en y répondant par vos sacrifices, vous vous associerez à ses vertus. Mais quel que puisse être, Messieurs, le généreux empressement de cette capitale, déjà vous êtes devancés, par qui? le croiriez-vous? par des villages presque ruinés, par cette ville charitable de Troyes, qui avoit elle-même tant de pertes à déplorer. C'est-là que la religion leur a ménagé des asiles; c'est-là que des ames vraiment chrétiennes n'ont pas craint de consommer leur ruine en

se chargeant de la misère de leurs voisins. Oh! qu'ils se sont saintement acquittés envers la Providence, qui leur avoit conservé quelque chose, en se hâtant de le partager avec ceux qui avoient tout perdu! Noble et touchante leçon pour nous, mes frères; mais aussi quelle condamnation si nous refusions de la suivre!

Cependant la plupart des habitans de Méry languissent encore sur ce sol qui les vit naître, près des tombeaux de leurs pères : cachés sous des débris mal assurés où leurs jours mêmes sont en péril, ou dans les caves de leurs maisons. O vous, mes frères, qui, comblés des dons de Dieu, voyez dans votre abondance tous vos besoins satisfaits, et vos désirs mêmes prévenus, venez vous attendrir au spectacle des douleurs humaines; pénétrez sous les ruines menaçantes de ces murs à demi brûlés; là des mères, des enfans, des

vieillards qui toujours avoient ignoré les privations, se pressent, se confondent, et se nourrissent de leurs larmes.

Descendez sous ces sombres voûtes, seules épargnées par les flammes; c'est de là que l'innocence et le malheur élèvent vers vous des mains suppliantes : loin de la société des hommes et de la douce lumière du jour, ils n'ont que vous, ô mon Dieu, pour témoin de leur misère et pour confident de leurs peines!

Riches du siècle, ce spectacle vous rebute peut-être! Ah! il n'a pas rebuté ce Prince auguste (1), si digne de représenter aux yeux des peuples les touchantes vertus que nous admirons sur le trône. Chargé de la mission vraiment royale de porter dans nos provinces dévastées la consolation et l'espérance, on l'a vu descendre avec respect sur cette terre consacrée par le

(1) S. A. R. MONSIEUR, frère du Roi.

malheur, et parcourir ses ruines avec un religieux attendrissement. Vingt familles réunies dans un seul et même asile ont possédé le fils de saint Louis sous le toit de leur misère; des secours dignes de sa bonté ont soulagé leur indigence; mais quels bienfaits pouvoient égaler le bonheur que sa présence leur apportoit, et les larmes qu'il a mêlées avec les leurs!

Qui de nous, mes frères, ne donneroit aussi des pleurs au récit de tant de maux? Et plût à Dieu que la ville de Méry en eût été le seul théâtre. Ces belles provinces, la richesse et l'ornement de la France, présentent de toutes parts l'image de la dévastation: partout les villages incendiés; partout leurs habitans laborieux, errans avec leurs familles dans ces champs qu'ils ne demandent qu'à cultiver: c'est de vous qu'ils attendent le pain que vous assuroient leurs travaux.

Et voici que, pour comble d'infortune, la terre a refusé tous ses fruits. Ces vastes plaines, où reposent tant de bataillons, ont long-temps exhalé la mort et corrompu l'air qu'on respire: comme si le ciel, d'accord avec la terre, vous abandonnoit le sort de vos frères et les renvoyoit à vos soins. Ah! chrétiens, il faut que la religion vous confie toutes ses douleurs; nous ne craignons pas de vous le déclarer, avec quelque éclat que puisse se montrer aujourd'hui cette charité que toujours nous trouvons généreuse, ce ne seroit pas assez de vos secours, il faut y joindre votre protection; c'est trop peu de les combler de vos dons, il faut solliciter en leur faveur. Allez, au nom de Dieu, allez associer à votre intérêt, vos familles, vos amis, toutes les ames enfin que la charité rendra dignes de le partager; et que ce premier appel que la religion fait entendre par ses minis-

tres, retentisse par votre zèle, et dans cette capitale, et jusqu'aux extrémités de la France.

SECONDE PARTIE.

Si nos provinces désolées par la guerre sollicitent votre intérêt par l'excès du malheur qui les accable, elles ne le méritent pas moins par les caractères qui le distinguent de toutes les autres infortunes que vous êtes appelés à soulager. Considérons-le dans sa cause, en lui-même, et dans la suite des événemens.

1°. Dans sa cause. La sagesse humaine est impuissante pour expliquer cette suite d'événemens inouis, qui forcent les incrédules de nos jours à s'écrier comme ceux d'autrefois : Le doigt de Dieu est ici : *Digitus Dei est hìc* (1).

Oui, mes frères, c'est Dieu, qui

(1) Exod. VIII, 19.

trompant les pensées des hommes, et changeant les conseils des Rois, nous a sauvés par nos revers, comme il nous avoit punis par nos triomphes. Cette guerre, où les François n'ont cédé qu'à leur propre haine contre l'oppression, l'injustice et le désordre; cette guerre où l'ennemi triompha, non pas de nous, mais avec nous, en passant dans notre alliance; cette guerre enfin, où l'on peut dire que Dieu seul a vaincu, étoit, dans ses desseins, un châtiment et une grâce; terrible et sanglante punition de nos longues iniquités; dernière et solennelle expiation que la France devoit au ciel, et que lui seul a pu borner. Non, ce qui doit nous étonner, ce n'est pas que tant de fléaux aient été nécessaires, mais qu'ils aient suffi. Eh! qui sait quel sort nous étoit réservé, si, avec les forfaits, Dieu n'avoit mis dans la balance les prières et les mérites des justes qui en furent

les victimes; s'il n'avoit présenté à tant de peuples long-temps irrités par le malheur, un Roi dont les vertus leur ont inspiré la confiance, dont la noble fermeté leur imprima le respect, un Roi dont le nom seul nous a réconciliés avec le genre humain?

La véritable cause de toutes les calamités publiques et particulières, ce furent donc les iniquités communes. C'est la justice de Dieu qui appela les nations des rives les plus éloignées; c'est elle qui les conduisit comme par la main, contre leurs desseins, contre leur attente, disons-le, contre leur volonté, jusqu'au sein de cette capitale; c'est sa fureur qui aiguisa le glaive; c'est le souffle de sa colère qui alluma les flammes qui ont ravagé nos campagnes et dévoré nos villes. *Ignis succensus est in furore meo* (1).

(1) Deut. XXXII, 22.

La France entière étoit coupable. Quelques provinces seulement ont éprouvé les fléaux vengeurs; mais nous, mes frères, avions-nous moins de fautes à expier? Et vous, villes infortunées, est-ce dans votre sein qu'avoit siégé l'iniquité? Vos places publiques avoient-elles été rougies du sang le plus auguste et le plus sacré? est-ce de votre enceinte qu'étoient sortis ces édits barbares, qui furent le signal de tous les crimes? Non, mon Dieu! mais aux prévarications publiques vous opposez les châtimens publics. Quand votre peuple autrefois se soulevoit dans le désert, le feu, les élémens, la nature entière servoit votre juste vengeance. Mais, content d'un exemple rigoureux, vous faisiez grâce à une foule entière; ainsi, dans la masse coupable, la justice humaine laisse tomber son glaive sur les premiers qui s'offrent à ses coups. Ceux que vous frappez n'ont jamais à se

plaindre, c'est à ceux que vous épargnez de bénir votre clémence. Mais pourquoi croirons-nous que Dieu ait fait, en quelque sorte, deux portions de la France, l'une pour la justice et l'autre pour la miséricorde? En auroit-il dispensé quelques-uns de satisfaire à sa grandeur outragée? Non; les uns satisferont pour la société entière par leur résignation dans les privations et les douleurs, les autres par les sollicitudes pieuses de la charité. Punis dans leurs frères malheureux, représentés dans leurs personnes devant la justice éternelle, ils exerceront la miséricorde à leur égard, et pourront se racheter eux-mêmes en compatissant aux victimes de l'iniquité générale. Tel est votre partage, mes frères; qui de vous oseroit s'y refuser ou s'en plaindre?

2°. Considérez leur malheur en lui-même; il fait partie de la calamité commune. Associés aux intérêts de la

France, ces malheureux furent sacrifiés à sa fortune ; ils furent punis d'être François, et ils s'en font gloire aujourd'hui jusque dans l'excès de leur misère.

La France, généreuse et puissante, ne méconnut jamais, dans sa prospérité, les victimes de ses malheurs. Que la postérité le sache, que toutes les nations l'apprennent ; la France peut oublier les fautes de ses enfans, mais jamais leurs sacrifices. Leurs douleurs deviennent les douleurs de la patrie, et leurs infortunes sont des calamités publiques. Alors, ainsi que nous le voyons aujourd'hui, les bons Rois les admettent au pied du trône, et leur prodiguent, avec leurs secours, ces assurances pleines de bonté, qui, sur les lèvres des Rois, sont plus précieuses que l'or, et relèvent le prix des bienfaits. Alors aussi la religion, s'unissant avec la patrie, recueille dans son sein

les malheureux, et réclame en leur faveur. Et l'on a vu plus d'une fois la charité payer, par de saintes profusions, la dette que l'Etat ne pouvoit acquitter entièrement.

3°. Enfin, quelles ont été les suites de ces événemens? Pour eux, tous les maux; pour vous, mes frères, tous les biens.

Considérez votre position.

Vous reposez en paix dans la maison de vos pères. Parmi vous les uns jouissent honorablement de leur fortune, les autres font prospérer la leur par le commerce et les travaux. La paix, l'ordre public, l'empire tutélaire des lois, la justice, la piété, la clémence devenues les appuis du trône, ajoutent à tant de biens la sécurité qui en fait le prix, et promettent à vos enfans le bonheur dont jouissent leurs pères. Le deuil a fui avec les alarmes et les besoins. Ce que nous redoutons aujour-

d'hui, c'est déjà la prospérité; c'est le luxe, devenu la passion de tous les états; c'est la fureur des plaisirs, avec les désordres qu'elle entraîne; c'est que les ames amollies par l'abondance et par la paix, ne fassent bientôt regretter à la religion les tristes jours de ses combats et de ses épreuves.

Tels ont été pour nous ces événemens, plus heureux que toutes les victoires. Et maintenant suivez-moi; transportons-nous sur ces rivages désolés : vous ne voyez que des ruines, et vous ne foulez que des cendres. Ici fut la ville de Méry! Quel spectacle elle vous présente! au sein d'une vaste solitude, quelques malheureux, couverts de lambeaux, se traînent parmi les débris; leurs figures desséchées par les besoins et sillonnées par les larmes, vous représentent des ombres errantes autour des tombeaux. Ah! si le caractère et la dignité de chrétiens leur donnent quelque droit

aux consolations que Jésus-Christ même vous demande pour eux ; *si qua consolatio in Christo* ; si les entrailles de la charité se sont émues sur ces enfans de Dieu ; *si qua viscera miserationis* (1) ; accourez, hâtez-vous, bientôt il ne seroit plus temps. A la suite de tant de maux, une affreuse contagion exerça longtemps ses ravages ; tous en ont été frappés ; les uns ont disparu sans consolation, sans secours, et n'obtinrent pas même les derniers honneurs ; le reste languit et se consume dans le deuil, les infirmités et les douleurs. Plus loin se présente Nogent, si souvent, si vivement attaquée, si vaillamment défendue. Promenez vos regards sur toute cette contrée fumante encore des combats dont elle fut le théâtre : ces campagnes abandonnées vous redemandent leurs cultivateurs. Des milliers d'indigens sans secours, les autels démolis,

(1) Philip. II, 1.

les temples dépouillés, et les cendres de dix-huit cents bâtimens nous accuseroient, n'en doutons pas, aux yeux du ciel et de la terre, si nous pouvions les livrer plus long-temps aux fléaux d'une guerre cruelle dont nous recueillons tous les fruits.

Avançons à la trace des incendies et des ravages; quelle main détruisit Brienne, dont le nom seul rappelle tant de souvenirs? O François! non (1), ce n'est point vous qu'accusent ces tristes débris. Rendons à nos généraux cette justice éclatante, que, dans une nuit désastreuse, ils firent entendre de nobles et touchantes réclamations. Hélas! elles ne purent sauver Brienne! ses habitans sans asile, ainsi que ceux de Méry,

(1) La relation de Brienne rend ce témoignage aux généraux, et nous ne pouvions nous refuser à justifier l'honneur françois du reproche de cette destruction aussi barbare qu'inutile.

contraints de fuir dans les forêts, y ont souffert les mêmes extrémités, éprouvé les mêmes fléaux, et, sur une foible population, quatre cents malades ont succombé.

Vous arrêterez aussi nos regards, malheureuse ville d'Arcis-sur-Aube. Ah! que vous avez chèrement payé la gloire d'être l'un des plus brillans théâtres de la valeur de nos armées! Chacune de vos places publiques devint un champ de bataille, chaque maison une forteresse, dont le soldat françois ne voulut laisser à l'ennemi que les débris ensanglantés. Jour mémorable du 21 mars (1)! jour funeste, où le ciel sem-

(1) Le 21 mars, anniversaire de l'assassinat de Mgr. le Duc d'Enghien.

« La retraite sur Vitry, après les combats » d'Arcis-sur-Aube (21 mars), détermina la » perte de Buonaparte; et cette ville doit être » désormais célèbre, comme étant le lieu où » ce conquérant termina sa carrière politique » et militaire. » (*Relation d'Arcis-sur-Aube.*)

bla marquer, par tant de funérailles, le plus funeste anniversaire ! comme pour rappeler aux peuples et aux Rois qu'il existe une Providence, dont l'œil perce également les murailles épaisses des forteresses les mieux gardées, et les ombres profondes de la nuit; *et nunc Reges intelligite* : une justice qui se tait pour un temps, mais qui descend à pas lents sur les humains ; qui, tôt ou tard, tire le crime de son secret, et vient, à la face du soleil, demander compte du sang innocent répandu dans les ténèbres : *erudimini qui judicatis terram* (1).

Il est temps de mettre un terme à ces récits douloureux. Qu'il nous suffise d'ajouter que les contrées arrosées par la Marne, affligées des mêmes fléaux, rivalisèrent avec celles de l'Aube, de constance dans les malheurs, comme de dévouement et de zèle pour cette famille

(1) Ps. II, 10.

auguste,

auguste, qui fixa toujours leurs espérances et leurs vœux. Partout se présente le même tableau, le plus déchirant peut-être que la religion ait jamais offert à la piété de ses enfans.

Paroissez donc, religion divine, imposez silence à l'avarice, réveillez l'indifférence, enflammez la charité, environnez-nous de l'image consolante des vertus qui sont votre ouvrage. Quel zèle vous inspiriez aux ames qui vous étoient fidèles ! quelle fermeté dans les périls ! quel oubli d'elles-mêmes ! quelle occupation de leurs frères ! Tel parut, entre une foule d'autres, le vénérable pasteur de Brienne. Compatissant, dévoué, infatigable, il partageoit ses soins entre son peuple et nos soldats blessés. Dans leur pieuse reconnoissance, ceux-ci lui laissoient en mourant le peu qui leur restoit encore. L'homme de Dieu recueillit avec religion ce touchant héritage ; et, pour s'en former un trésor

durable, il en a fait don à l'hôpital, heureux de ne réserver pour lui-même que la pauvreté dont il s'honore. Durant les combats d'Arcis-sur-Aube, deux prêtres intrépides alloient chercher les mourans au milieu de la mêlée; ils les chargeoient sur leurs épaules, et leur prodiguoient tous les secours de la charité, portée jusqu'à l'héroïsme. L'un d'eux ne tarda point à succomber; et, parmi tant de calamités, cette ville n'a cessé de pleurer un pasteur qui en fut toujours le père.

Partout on a vu les ministres de Jésus-Christ refuser d'abandonner leurs troupeaux, partager à des familles dépouillées les foibles débris qui leur restoient, ouvrir avec joie leurs maisons à la foiblesse et à l'innocence, qui venoient y chercher un asile, comme dans le temple de la Charité.

Nous vous devons aussi des hommages, saintes hospitalières de tous les

ordres; partout on vous a vues aussi ardentes au poste de la charité que l'étoient nos guerriers à celui de la gloire. C'est vous qu'invoquoit le soldat blessé, dans les champs du carnage; c'est de vous qu'il recevoit et les derniers secours, et les puissantes consolations de la foi; c'est vous que, dans son abandon, il faisoit dépositaires de ses tendres adieux pour une famille inconsolable, pour une mère qu'il ne devoit revoir jamais.

A Brienne, le fort du combat se dirigeoit sur l'hôpital. Trois filles de la Charité le desservoient. Long-temps on les conjura de se retirer. *Non*, répondoit leur digne supérieure, *je suis à mon poste, et j'y mourrai; Dieu me demanderoit un jour ce que je faisois lors de l'attaque de Brienne*; puis, se tournant vers ses sœurs, à peine sorties de la première jeunesse : *L'épreuve est trop forte pour votre âge, je vous permets de vous*

retirer. O fille de saint Vincent ! ces deux anges seront dignes et de vous, et de lui, et de la religion qui les anime. Elles restent, elles se dévouent toutes trois ; toutes trois ont eu le bonheur de mourir martyres de leur charité.

Combien d'autres ont péri victimes des mêmes événemens ! Oh ! combien ces asiles sacrés se sont glorieusement dépeuplés ! Je me trompe ; soudain leurs places sont remplies ; les épouses de Jésus-Christ se les disputent avec toute l'ardeur de la foi ; et, si quelque chose pouvoit troubler encore la joie de ces saintes sociétés, ce seroit de n'avoir plus les mêmes périls à braver, ni les mêmes couronnes à mériter.

Et nous, mes frères, à la vue de ces campagnes ravagées, de ces provinces désolées, de ces ruines où triomphe la justice du ciel, humiliés sous la main de Dieu, entrons en jugement avec nous-mêmes.

O Dieu ! ô Père miséricordieux et bon ! ce n'est point par de telles rigueurs que l'on voit punir les fautes communes échappées à la fragilité de vos enfans. Le plus coupable des attentats nous accusoit devant vous ; c'est le sang du meilleur des Rois que redemande votre colère. Ce crime a été puni, mes frères ; le châtiment est sous nos yeux ; mais souffrez que nous vous le demandions, où est la réparation ? Gardons-nous de la borner à ces honneurs funèbres, à cette justice, hélas ! trop tardive que nous rendons à ses vertus ; à ces larmes, désormais la seule consolation qui nous reste. La plus juste expiation de ce parricide, que tout François voudroit effacer de son sang, n'est-ce pas de réparer les malheurs qui en furent le châtiment ? Essuyons les larmes de nos frères ; rendons-les au bonheur et à la vie ; que l'abondance des aumônes, couvrant les iniquités, com-

mence à nous acquitter envers Dieu, et aussi envers ce Roi si cruellement puni de nous avoir trop aimés. Ah! dans le séjour heureux où l'ont placé ses vertus, le bonheur des François est encore le vœu de son cœur. La satisfaction qu'il nous demande, c'est de continuer le bien qu'il a fait, de revenir aux vertus dont il nous laissa le modèle.

D'autres peuples ont signalé leur douleur par des statues expiatoires, par de superbes mausolées, justes et religieux hommages. Voici, mes frères, un monument vraiment digne du plus clément des Princes, digne aussi de la religion qui vous anime. Unis aux vues paternelles d'un Roi qui fait revivre, par ses vertus, le Prince auguste que nous pleurons, relevons avec lui la chaumière du pauvre, l'atelier de l'artisan, l'hospice préparé pour le malheur.

Et toi, ville de Méry, tu ne périras

pas ! Louis XVI fut ton fondateur (1). N'est-ce pas lui qui releva tes débris au jour de ton premier malheur ? Les monumens de la bonté de Louis XVI appartiennent à la France entière. Non, tu ne périras pas ! ce nom cher et sacré, gravé sur les fondemens de tes murs embrasés, va ranimer encore tes cendres. Chrétiens, hâtons-nous de le remplir ce vœu de la religion et de la patrie. Ainsi, vous présenterez au ciel le monument le plus digne de ses regards qui fut jamais : au sein d'une province soulagée par vos bienfaits, une ville

(1) En 1778, la ville de Méry avoit été déjà consumée par un incendie. Son vertueux pasteur, M. l'abbé Pain, actuellement chanoine de Troyes, alla porter au pied du trône les vœux et les douleurs de son peuple. Louis XVI régnoit alors. La libéralité du prince ne s'arrêta qu'avec son pouvoir. Dans le courant de cette année même, la ville étoit rebâtie. Elle honore Louis XVI comme son second fondateur.

relevée par la miséricorde et le repentir, une ville qui doit conserver à jamais la mémoire du Roi-Martyr, et dont les générations d'âge en âge seront des supplians députés vers la justice éternelle pour implorer notre pardon. Alors vous paroîtrez avec confiance devant le juste juge, et il vous dira : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étois nu, et vous m'avez revêtu ; j'étois sans asile, et vous m'avez recueilli. Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume que je vous ai préparé depuis le commencement du monde. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

Discours prononcé en 1814 dans l'église des Carmes, rue de Vaugirard, à un service solennel pour les victimes du 2 septembre 1792. *Page* 1

Discours prononcé dans l'église métropolitaine de Paris au premier service solennel qui fut célébré pour Louis XVI, le 14 mai 1814. 45

Discours sur la dignité du chrétien, prononcé aux Tuileries à la cérémonie de la Cène, le jeudi-saint, 19 mars 1818. 81

Sermon sur la nécessité de la religion pour les grands, prêché le jour de la Pentecôte, 2 juin 1816, dans la chapelle des Tuileries. 122

Sermon pour la fête de la Pentecôte, sur les mœurs des premiers chrétiens. 155

Sermon sur l'amour que Jésus-Christ nous témoigne dans la sainte Eucharistie, prêché dans un oratoire particulier, le 25 juin

1797, jour de la fête du sacré Cœur de Jésus. *Page* 200
Sermon sur la dévotion au sacré Cœur de Jésus. 241
Discours prononcé à l'ouverture de l'église de Meudon, le 5 juillet 1795. 270
Sermon pour le jour de la première communion, sur la fidélité à Dieu, prêché dans la chapelle de l'Instruction, paroisse Saint-Sulpice, le 17 août 1797, avant la rénovation des promesses du baptême. 278
Sermon sur la nécessité de revenir à Dieu, prêché à Paris, dans l'église des Blancs-Manteaux, le 24 septembre 1815. 317
Prône sur le sacerdoce, prêché à Saint-Thomas-d'Aquin, le dimanche de Quasimodo 1805, jour de la quête annuelle en faveur des séminaires et des prêtres infirmes. 358
Sermon sur la charité envers les pauvres, prêché dans l'église du Saint-Sacrement au Marais, le 9 mars 1815. 385
Sermon pour l'œuvre des Savoyards, prêché dans l'église des Missions-Etrangères, le 22 décembre 1817. 425
Sermon sur l'éducation religieuse des enfans du peuple, prêché à une assemblée de charité pour le soutien des écoles gratuites. 453

Fragmens d'un autre Discours sur l'éducation chrétienne. *Page* 491
Exhortation pour la profession de Mlle. de ***, au couvent du Refuge ou de Saint-Michel, le 7 octobre 1804. 511
Discours en faveur des départemens ravagés par la guerre, et spécialement de la ville de Méry-sur-Seine, prononcé dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, le 22 février 1815. 543

FIN DE LA TABLE.